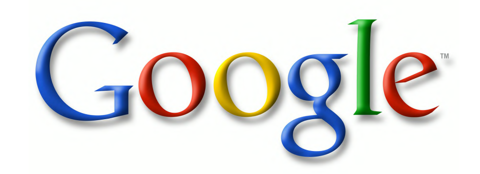
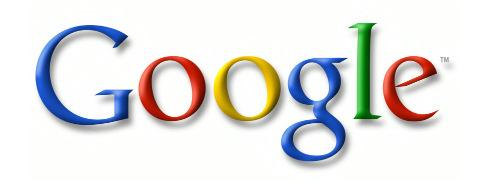
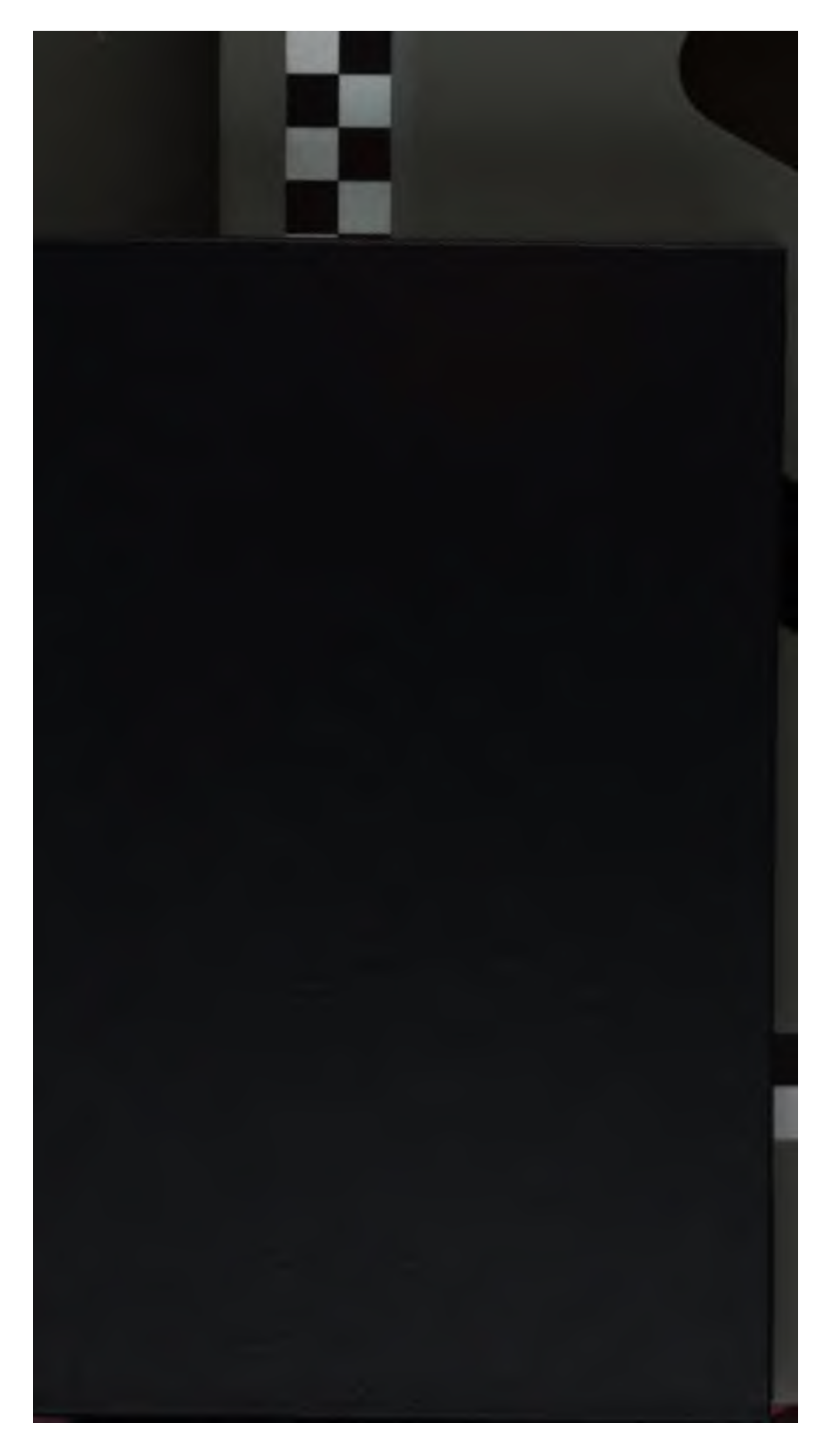







VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
IN MEMORY OF
JOHN HAYS GARDINER
CLASS OF 1885



[redacted]







[redacted]



HISTORIQUE

DU

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE



HISTORIQUE

DU

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PAR

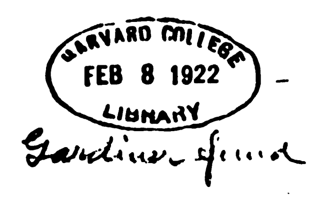
Le capitaine GAILLARD et le lieutenant FLEURIOT



BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS | NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1899



La rédaction du présent historique a été partagée ainsi :

Les première et quatrième parties ont été traitées par le capitaine Gaillard.

Les deuxième et troisième parties, par le lieutenant Fleuriot.



AVANT-PROPOS

GÉNÉALOGIE DU 62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

DIVISION DE L'HISTORIQUE

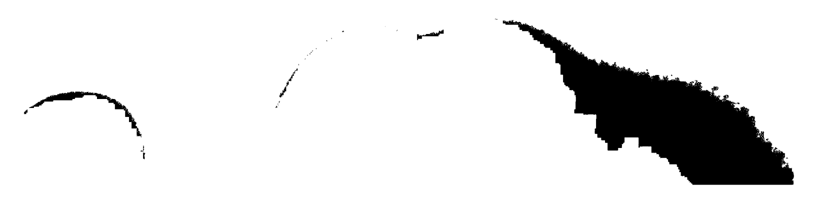
Dans l'intention de faciliter la lecture de l'historique dont nous entreprenons ici la rédaction, nous pensons devoir tout d'abord présenter la généalogie de notre régiment.

Cette généalogie, disons-le de suite, ne peut s'établir d'une façon aussi rigoureuse que celle d'une famille. En effet, s'il est facile, en ce qui concerne les individus, de remonter de génération en génération jusqu'aux premiers ancêtres, on ne peut songer à déterminer de même la filiation d'un corps de troupe, dont l'existence comporte généralement de nombreuses transformations successives, des prélèvements, des fusions,

des amalgames, etc., qui constituent pour l'*arbre généalogique* des ramifications compliquées.

De là, la nécessité d'une méthode propre à éviter les enchevêtrements qui ne pourraient manquer de se produire dans les historiques des différents régiments, si chacun d'eux entreprenait l'exposé complet de ses origines et prétendait faire figurer dans son histoire celle de tous les corps lui ayant fourni des appoints.

La méthode tracée par le ministère de la guerre a été suivie dans la rédaction de l'historique ici présenté; et c'est pour cette raison qu'on n'y trouvera pas l'histoire complète de tous les corps qui figurent au tableau placé à la fin du volume. Ce tableau, d'ailleurs, n'indique pas toutes les ramifications du 62e avec les différents corps auxquels il a pu faire des emprunts ou auxquels il a pu à son tour fournir des renforts partiels. Il indique seulement les plus essentielles, celles qui portent sur une partie notable de son effectif, celles surtout qui concernent les phases de transformation ayant intéressé l'ensemble de l'infanterie française. Il néglige à dessein, après en avoir indiqué seulement la première direction, les dérivations produites par le passage de quelques-uns de ses éléments à d'autres corps dont l'histoire n'a plus, dans la suite, de relations avec celle du 62e (tracé pointillé).



Il sera peut-être utile aussi de placer ici un rapide et sommaire exposé historique qui, en rappelant les phases essentielles de l'existence des régiments d'infanterie, en général, rendra plus aisé et plus intéressant l'examen du tableau généalogique particulier du 62ᵉ.

Avant 1791, bien que chaque régiment d'infanterie eût effectivement un numéro d'ordre, il n'était pas désigné par ce numéro, mais bien par un titre ou par un nom, qui était, d'ordinaire, soit celui d'une province, soit celui du colonel propriétaire. C'est ainsi que nous voyons, dans les corps ayant concouru à la formation du 62ᵉ, les régiments *Furstemberg, Royal-Bavière, Sarrieu, Beaumont, Grignan*, etc. — Ces régiments, quand ils portaient le nom de leur colonel, changeaient donc de nom en même temps que de chef.

Le 1ᵉʳ janvier 1791, l'Assemblée constituante supprima les noms des régiments et les remplaça par des numéros d'ordre qui servirent uniquement désormais à les désigner. — C'est alors que le régiment *Salm-Salm* devint le 62ᵉ régiment d'infanterie.

Sous la première République, la loi du 21 février 1793 opéra un remaniement complet de l'infanterie et, supprimant l'appellation de régiment, organisa, par l'amalgame des anciens régiments avec les bataillons départementaux de ré-

[redacted]

cente création, des demi-brigades qui furent dites *de bataille,* ou *de première formation.*

Sous le Directoire, en 1796, un nouvel amalgame donna naissance aux brigades *de ligne,* ou *de deuxième formation.*

Sous le Consulat, en 1803, les corps d'infanterie, remaniés encore une fois, reprirent le nom de régiments qu'ils conservèrent pendant toute la période du premier Empire.

En 1815, la Restauration, après avoir licencié les régiments, adopta l'organisation des légions départementales.

Enfin, en 1820, les corps d'infanterie reprirent leur nom de régiment, qu'ils gardèrent jusqu'à nos jours.

Ceci exposé, si l'on considère, sur le tableau généalogique, le 62e de ligne du premier Empire, formé en 1803 — celui qui figure à la bataille de Wagram (dont le nom est inscrit sur notre drapeau) — on voit qu'il provient de la fusion de deux demi-brigades de ligne, la 99e et la 62e. On voit aussi que chacune de ces demi-brigades tire sa première origine de plusieurs régiments de l'ancienne monarchie. Mais, ainsi qu'il a été dit, pour nous conformer aux instructions ministérielles qui prescrivent d'établir l'historique du *numéro,* nous considérerons comme véritable souche du 62e actuel celui des anciens régiments

qui, au classement de 1791, a pris le n° 62 — après avoir successivement porté les noms de *Furstemberg*, *Gréder*, *Sparre*, *Saxe*, *Bentheim*, *Anhalt* et *Salm-Salm*.

C'est l'histoire de ce régiment (1670-1794) qui sera racontée dans notre première partie. Considérant comme d'honorables *alliances de famille* les relations que le 62ᵉ a pu avoir, au cours des diverses transformations, avec d'autres régiments de l'ancienne monarchie, nous laisserons l'histoire de ces derniers aux corps actuels considérés comme leurs descendants directs et qui sont :

Le 94ᵉ d'infanterie pour Royal-Bavière ;

Le 2ᵉ d'infanterie pour Sarrieu (Picardie) ;

Le 48ᵉ d'infanterie pour Beaumont (Artois) ;

Le 75ᵉ d'infanterie pour Grignan (Monsieur).

Notre deuxième partie aura pour objet l'historique de la 62ᵉ demi-brigade de ligne (la formation de la 62ᵉ demi-brigade de bataille, bien que décidée en principe, n'a pas été réalisée).

La troisième partie sera consacrée à l'histoire du 62ᵉ régiment du premier Empire (devenu 58ᵉ, de mai 1814 à mai 1815) et fournira pour mémoire quelques données sur la 62ᵉ légion départementale.

Enfin, la quatrième partie donnera l'historique du régiment qui, de 1823 à nos jours, porte le numéro 62.

[redacted]

DOCUMENTS CONSULTÉS

Les principaux documents utilisés pour la rédaction de cet historique sont tout d'abord ceux des archives historiques du ministère de la guerre. Ils ont été étudiés sur place par M. le lieutenant Fleuriot[1].

L'ouvrage bien connu du général Susane (*Histoire de l'infanterie française*) nous a fourni aussi d'utiles renseignements — notamment ceux qui nous ont permis de dresser le tableau généalogique.

Enfin, le journal des marches et opérations du 62e nous a été une précieuse ressource par les détails qu'il contient sur la période qui s'étend depuis l'année 1823 jusqu'à nos jours.

---

1. La tâche de M. le lieutenant Fleuriot a été facilitée par les obligeantes dispositions dont ont fait preuve envers lui MM. les chefs et sous-chefs des bureaux des archives, et tout particulièrement par les utiles indications de M. Martinien, de la section historique.

HISTORIQUE

DU

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

PREMIÈRE PARTIE

1670-1791

CHAPITRE Ier

FURSTEMBERG (1667-1686)

Formation du régiment.

Ainsi qu'on le voit par le tableau généalogique placé à la fin du volume, le régiment qui, au classement du 1er janvier 1791, porta le n° 62, est l'ancien régiment de *Salm-Salm*.

En remontant le cours de son histoire, on voit que sa création date de l'année 1667, en laquelle il fut levé *des deniers du roi Louis XIV*, dans le cercle de Souabe, par un prince allemand ami de la France, Guillaume Égon, landgrave de *Furstemberg*, dont il porta d'abord le nom.

Il comptait donc parmi les quelques régiments *étrangers* que comprenait alors l'infanterie française. Ces

[redacted]

régiments, dit le général Susane, dans son *Histoire de l'infanterie,* « n'avaient guère d'étranger que leurs colonels et leurs titres. Ils se recrutaient dans les provinces riveraines de la Meuse, de la Moselle et du Rhin. » Peu à peu, les sujets français pénétraient dans ces corps qui, « à l'époque de la Révolution, se trouvaient, si l'on peut se servir de cette expression, complètement *francisés* de droit et de fait ».

Le régiment entra en France en 1670, ayant pour colonel le comte Ferdinand de Furstemberg, frère du landgrave. Il comptait alors douze compagnies.

Campagne de Lorraine.

Son existence guerrière commença aussitôt par la part qu'il prit, sous le maréchal de Créqui, à la conquête de la Lorraine (1670). Le 22 septembre, il s'emparait de la ville basse d'Épinal, et le surlendemain, il se distinguait encore à l'assaut du Château, où fut tué son lieutenant-colonel, M. *du Fresnoy.*

Guerre de Hollande (1672-1678).

Deux ans plus tard, survint la guerre de Hollande. Au début, pendant que Louis XIV, avec Turenne et Condé, dirigeait sur le Rhin les opérations de l'armée principale, le régiment de Furstemberg compta dans le corps franco-allemand qui, sous le commandement du duc de Luxembourg, opérait dans le Nord de la Hollande. C'est ainsi qu'il prit part au siège de Grôningue, qu'avaient entrepris l'électeur de Cologne et

l'évêque de Munster, et au cours duquel il vit périr ses deux compagnies de grenadiers. Ce fut une lutte longue et meurtrière, à laquelle donna un singulier caractère d'âpreté la légendaire férocité de l'évêque de Munster, ce prélat guerrier, qui prétendait « qu'un bon soldat devait avoir aussi peu de compassion que le diable » et qui, obligé de lever le siège, ordonna de tuer tous les malades et blessés qui ne donnaient point d'espérance de guérison.

En rentrant de Hollande, le régiment vit son effectif considérablement augmenté par l'incorporation de six compagnies de troupes saxonnes.

Quand le stathouder Guillaume d'Orange eut entraîné dans son parti l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne, Louis XIV dut faire face à la fois à toute la coalition ; le théâtre de la guerre s'élargit, et la lutte comporta des opérations dans les Pays-Bas, sur le Rhin et au midi. C'est à ces dernières que prit part le régiment de Furstemberg qui, après avoir tenu garnison, à son retour de Hollande, à Lille et à Albertville, fut envoyé en Roussillon, où il passa quatorze ans (1674-1688). Il figura avec honneur dans les premières opérations dirigées par le maréchal de Schomberg qui, après avoir arrêté les Espagnols dans leurs entreprises offensives, franchit lui-même les Pyrénées, et, n'ayant pu réussir à prendre Girone, se rabattit sur la forteresse de Bellegarde et s'empara de cette clef de la Catalogne. Plus tard, sous le maréchal de Noailles, le régiment se signala tout particulièrement à la bataille d'Espouilles (4 juillet 1677) où, étant à l'arrière-garde,

[redacted]

sous le commandement de son lieutenant-colonel, M. de Voldenberg, et séparé de l'armée par un torrent, il soutint seul, pendant trois heures, l'attaque des Espagnols. La valeureuse ténacité du régiment de Furstemberg, en donnant à l'armée le temps de repasser le torrent, prépara la défaite qu'elle vint ainsi infliger à l'ennemi. 1 capitaine et 2 lieutenants furent tués dans cette brillante affaire, 8 autres officiers furent blessés et 181 hommes furent mis hors de combat.

En 1678, le traité de Nimègue mit fin à la guerre avec la Hollande, puis avec les autres puissances, qui adhérèrent successivement à la paix. C'est à cette époque que l'incorporation de huit compagnies du régiment anglais de Hamilton vint porter à vingt-six le chiffre des compagnies de Furstemberg. Mais l'année suivante, le régiment se dédoubla en passant douze de ses compagnies au régiment de Königsmark.

Le 31 août 1682, le comte Ferdinand de Furstemberg ayant quitté la France pour retourner en Allemagne, son neveu, Ferdinand-Maximilien Égon, comte de Furstemberg, devint colonel du régiment.

En 1683, les négociations auxquelles avait donné lieu l'interprétation du traité de Nimègue n'aboutissant pas à son gré, Louis XIV reprit les hostilités avec l'Espagne, dans les Pays-Bas et aux Pyrénées. Le régiment de Furstemberg prit part aux opérations que dirigea le maréchal de Bellefonds en Catalogne et y trouva l'occasion de se signaler, d'abord au passage du Ter (11 mai 1684), puis à l'attaque de Girone, où il subit de grandes pertes : le 1er bataillon, après s'être

emparé d'un retranchement ennemi, subit le choc d'une sortie des assiégés, dans laquelle, sur 43 officiers, il en eut 41 de tués ou blessés ; le lieutenant-colonel de Voldenberg fut fait prisonnier ; étant blessé, il refusa l'assistance que lui offrait un officier, lui disant de sauver plutôt un drapeau qui venait de tomber des mains d'un enseigne tué à ses côtés.

En 1686, le colonel Ferdinand-Maximilien de Furstemberg quitta la France à son tour, et le régiment fut donné par le roi à M. de Gréder.

[redacted]

CHAPITRE II

GRÉDER (1686-1716)

Le colonel de Gréder prit le commandement le 3 septembre 1686. Sous son nom, le régiment combattit dans les deux dernières guerres du règne de Louis XIV.

Guerre contre la ligue d'Augsbourg (1688-1697).

La ligue d'Augsbourg, formée en 1686 par le stathouder Guillaume d'Orange, avait uni contre la France la Hollande, l'Allemagne, l'Espagne et la Suède, auxquelles se joignit l'Angleterre, quand Guillaume en fut devenu roi par la révolution de 1688. Encore une fois, la guerre que soutint Louis XIV contre cette coalition se fit sur plusieurs théâtres ; les armées françaises combattirent dans les Pays-Bas, sur le Rhin, en Espagne, et aussi sur mer.

Le régiment, quittant la région du Midi, partit de Perpignan en mars 1689 pour se rendre en Flandre, où il servit dans l'armée de 30,000 hommes que commandait le maréchal d'Humières. Après un engagement partiel, dans lequel un détachement de 500 hommes, sous le commandement du lieutenant-co-

lonel de Lée, fit à l'ennemi 150 prisonniers, le régiment se comporta vaillamment à Walcourt, où il combattit à côté des gardes-françaises. Ce combat se termina au désavantage des troupes françaises, malgré la fermeté qu'elles montrèrent, et dont témoignent, en ce qui concerne le régiment de Gréder, les pertes considérables qu'il subit : 8 officiers tués et 180 hommes tués ou blessés.

L'année suivante, le maréchal de Luxembourg, qui avait pris le commandement à la place du maréchal d'Humières, vengea l'échec de ce dernier à Walcourt par la victoire de Fleurus (1er juillet 1690). Le régiment y figura avec la brigade de Champagne, dont il faisait partie. Sur l'ordre du colonel, il s'avança bravement sans tirer, supportant sans rompre son ordre de bataille un feu nourri, dont une des premières victimes fut précisément le colonel de Gréder, qui eut une jambe cassée. Mais le régiment fit payer cher à l'ennemi la blessure de son colonel en enlevant d'un furieux élan la position, et poursuivant les fuyards du feu des canons qu'il leur avait pris. Au cours de cette bataille, un stratagème de la cavalerie ennemie fut déjoué par le coup d'œil du major Hermann et par le sang-froid des soldats de Gréder. Entre les deux bataillons un moment séparés, un escadron ennemi tenta de se glisser à la faveur d'un chemin creux, et en couvrant ses chapeaux de papier, pour se donner l'apparence des cavaliers français ; mais le major Hermann ne fut pas dupe de cette ruse, et, par un changement de front exécuté avec autant de rapidité que d'à-propos, fit face aux cavaliers

[redacted]

ennemis, qui furent reçus à la pointe des piques, puis mis en déroute par la fusillade. Enfin, pour achever le succès, il restait à enfoncer le carré qu'avaient formé huit bataillons ennemis. Le maréchal de Luxembourg se présenta devant le front du régiment, disant : « Mes amis, encore une décharge à essuyer, et nous nous reposerons ! » La décharge annoncée ne se fit pas attendre ; elle fut dirigée sur le maréchal que les ennemis avaient reconnu, ainsi qu'en témoignèrent leurs cris : « *Voilà le sorcier qui passe !* » Peu d'instants après, la victoire était complète : l'ennemi en fuite laissait entre les mains des Français son artillerie et 8,000 prisonniers. Le régiment, pour sa part, avait pris cinq drapeaux. Les pertes au prix desquelles il acheta ce succès furent de 2 officiers tués, 6 officiers blessés, dont le colonel, et 80 soldats tués ou blessés.

Le régiment prit part aux deux seuls faits de quelque importance qui marquèrent la campagne de l'année suivante : le siège et la prise de Mons (15 mars au 9 avril 1691), et le combat de Leuze (19 septembre 1601) où il soutint la cavalerie.

En 1692, le régiment figura, au mois de juin, au siège de Namur, dirigé par le roi, et à la victoire de Steinkerque (4 août).

En 1693, Gréder se trouva, sous le maréchal de Boufflers, au siège de Furnes, que l'hiver rigoureux rendit des plus pénibles. Il prit à la victoire de Nerwinden (29 juillet), une laborieuse et sanglante part, étant de la brigade d'Orléans, l'une des cinq qui attaquèrent le village même de Nerwinden, cette

clef de la position que le stathouder Guillaume, devenu roi d'Angleterre, avait couverte de retranchements défendus par 100 pièces de canon. Le feu de la défense était si meurtrier, qu'en se mettant en bataille pour l'attaque, le régiment perdait déjà 100 hommes. La lutte fut des plus opiniâtres autour du village, dont l'assaillant ne put se rendre maître qu'après y avoir d'abord pénétré deux fois sans pouvoir s'y maintenir. L'enchevêtrement des retranchements et des haies vives favorisant la défense pied à pied, de rudes mêlées se produisirent, qui, avec la fusillade, firent subir au régiment des pertes considérables : 56 officiers et 460 soldats tués ou blessés. En revanche, Gréder avait pris trois drapeaux.

A l'arrière-saison, il participa encore à la prise de Charleroi, où ses grenadiers furent fort maltraités par l'explosion de plusieurs fougasses aux abords de la lunette de Darmay.

En 1694, le régiment sut encore se faire distinguer dans la rude et belle marche de Wignancourt. Le maréchal de Luxembourg et Guillaume manœuvraient l'un contre l'autre dans la région comprise entre Liège et Louvain, lorsque le prince d'Orange, se dérobant tout à coup, se porta rapidement vers le littoral, dans le but d'y combiner son action avec celle de la flotte anglo-batave. Malgré l'avance de deux journées qu'il avait sur les troupes françaises, celles-ci, se portant à marches forcées vers l'Escaut, y devancèrent l'ennemi au pont d'Espierres, et par là déjouèrent son projet en lui interdisant le passage du fleuve. Pendant cinq

jours, marchant de nuit comme de jour, l'infatigable régiment de Gréder mérita, par la rapidité et le bon ordre de sa marche, les félicitations que lui adressa le prince de Conti, et contribua au succès de cette belle manœuvre, plus décisive qu'une victoire, par laquelle *le tapissier de Notre-Dame* termina sa carrière.

Pendant la dernière année de la guerre, le régiment eut à prendre part au siège d'Ath, après lequel fut signée la paix de Ryswick (octobre 1697).

Guerre de la succession d'Espagne (1701-1714).

L'héritage que fit le petit-fils de Louis XIV du trône d'Espagne ameuta encore une fois l'Europe contre la France. Une nouvelle coalition amena les armées de Louis XIV à combattre dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie et en Espagne. Pendant cette guerre, on vit le régiment de Gréder tantôt en Flandre et en Hollande, tantôt en Alsace et en Allemagne.

En 1701, on le trouve en face d'Hulst, à l'embouchure de l'Escaut, occupé à la construction de ces grandes lignes fortifiées dont on avait entrepris de couvrir la frontière, entre la Meuse et le littoral.

L'année suivante, sous le duc de Bourgogne et le maréchal de Boufflers, il assista au combat de Nimègue et participa à diverses opérations entre l'Escaut et la Moselle.

En 1703, passé dans l'armée du maréchal de Tallard, il se distingua aux sièges de Brisach et de Landau.

Au premier, les deux compagnies de grenadiers s'emparèrent, par une attaque de nuit, d'une des places d'armes du chemin couvert, achetant ce succès de la perte de 4 officiérs et 40 grenadiers. A Landau, après avoir perdu, dans une attaque de retranchement, un capitaine de grenadiers, le régiment eut encore, à l'assaut d'une demi-lune, 3 officiers blessés et 80 hommes tués ou blessés tant par les armes des défenseurs que par les mines qu'ils firent sauter.

En 1704, le régiment de Gréder fit partie de l'armée qui, sous les maréchaux Tallard et Marsin, opéra, avec les Bavarois, contre les armées autrichienne et anglo-hollandaise commandées par le prince Eugène et Marlborough. A la bataille de Hochstedt (13 août), il se trouva parmi les malheureuses troupes que la capture du maréchal de Tallard laissa isolées et sans ordres dans le village de Blenheim, et qui, assaillies de toutes parts par les troupes déjà victorieuses de Malborough, furent faites prisonnières, malgré une résistance désespérée qui coûta au régiment 28 officiers tués ou blessés.

L'année suivante, le régiment, reformé sur la Moselle, fut envoyé en Flandre. De cette époque à la fin de la guerre, successivement sous le commandement des maréchaux Villars et Vendôme, il combattit en Flandre et en Alsace. Il ne se trouva pas parmi les troupes engagées à la bataille d'Oudenarde, étant à ce moment en face de la citadelle de Gand. A Malplaquet, il était à la gauche de l'armée et n'eut pas l'occasion d'être sérieusement engagé. Mais, en 1712, il assista à la bataille de Denain et se distingua aux sièges de Douai

[redacted]

et du Quesnoy, ainsi qu'à ceux de Manheim et de Fribourg en 1713.

La guerre ayant pris fin par les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714), le régiment vint tenir garnison à Douai, où il était encore quand mourut le colonel de Gréder (18 juillet 1716).

CHAPITRE III

SPARRE (1716-1720)

Le colonel de Gréder eut pour successeur le baron de Sparre, qui laissa habituellement le commandement du régiment au lieutenant-colonel baron de Rantzau.

Sous le nom de Sparre, qu'il porta pendant une période de quatre années de paix, au début du règne de Louis XV, le régiment n'eut à accomplir aucune action qui mérite d'être rapportée.

Le 7 août 1720, le colonel de Sparre fut nommé brigadier et quitta le commandement du régiment.

[redacted]

CHAPITRE IV

SAXE (1720-1751)

Le 7 août 1720, le régiment fut donné par le Régent au comte Maurice de Saxe; et pendant trente ans, il porta ce nom, que devaient faire si glorieux les éclatants succès du vainqueur de Fontenoy.

Le comte de Saxe, nommé maréchal de camp en même temps que chef du régiment, n'en exerça pas lui-même le commandement effectif, qu'il confia aux lieutenants-colonels, lesquels furent MM. de Rantzau (jusqu'en 1723), de Montclos (1723-1743), de Russinger (1743-1747), de Stellingwœrth (1747-1749) et de Dieskau (1749-1755). Mais le comte de Saxe n'en exerça pas moins sur son régiment, — et par l'exemple de celui-ci, sur tous les autres, — une action personnelle qui détermina l'adoption de la tactique nouvelle que vit naître cette époque, et qui était basée, comme on le sait, sur la précision de la manœuvre et l'efficacité donnée au tir par une instruction sérieuse et une méthode rationnelle d'exécution des feux.

C'est en 1727, au camp de la Sambre, et en 1732, à celui de la Moselle, que se fit d'abord remarquer le

régiment modèle du comte de Saxe, en attendant que la guerre vînt lui fournir l'occasion de montrer ce que valaient sur le champ de bataille ses qualités d'instruction et de discipline.

Guerre de la succession de Pologne (1733-1734).

Cette occasion lui fut fournie une première fois par la guerre dite de la succession de Pologne, dans laquelle le régiment de Saxe fit partie de l'armée du maréchal de Berwick, et se distingua fort aux sièges de Kehl et de Philipsbourg.

Après la paix de 1735 (traité de Vienne), il fut successivement en garnison à Thionville, puis à Béthune où, par la réforme de deux de ses bataillons, il ne compta plus qu'un bataillon de seize compagnies.

En octobre 1737, Saxe alla tenir garnison à Calais, où il fut employé, pendant les deux années suivantes, à la construction du canal de Gravelines. En 1739, on le trouve à Saint-Omer ; en 1740, à Dunkerque.

Guerre de la succession d'Autriche (1740-1748).

Au moment où commença la guerre de la succession d'Autriche, le régiment fut reformé, dans la ville de Condé, à l'effectif de deux bataillons.

En 1741, il fit partie de la brigade de la Couronne,

[redacted]

dans l'armée que commanda en Westphalie le maréchal de Maillebois.

L'année suivante, dans la division commandée par le lieutenant général, marquis de L'Houvignie, il fit partie de l'armée qui, par la Franconie, marcha sur la Bohême.

Après avoir passé en Bavière l'hiver de 1742-1743, il vint en Alsace, sous les ordres du maréchal de Broglie, et se trouva à la canonnade du petit Landau, où il eut 50 hommes tués ou blessés (septembre 1743).

En garnison pendant l'hiver de 1743-1744 à Schlestadt, le régiment leva un troisième bataillon; puis, faisant partie de la brigade de Picardie, il prit part aux combats que le maréchal de Coigny livra, sur la Lauter, aux Hongrois et aux Croates qui envahissaient l'Alsace. Peu de temps après, il se distingua dans une rencontre partielle avec un corps de Pandours qui avait tenté de surprendre son camp; l'ennemi, vigoureusement repoussé, perdit 4 officiers, 50 ou 60 soldats hors de combat et une vingtaine de prisonniers.

L'année suivante, on trouve de nouveau le régiment en Bavière, sous le lieutenant général, comte de Ségur, qui commandait les troupes françaises jointes à l'armée bavaroise du général de Seckendorff. Saxe eut sa triste part dans les revers qui accablèrent, dans cette période de la guerre, l'armée franco-bavaroise. Les Autrichiens ayant investi Amberg, le 3e bataillon, sur l'ordre de M. de Ségur, tenta de se jeter dans la place; après une marche de nuit, il réussit à franchir en partie les lignes d'investissement, en culbutant 1,500 dragons

dans un village ; mais l'alarme ayant été donnée, le bataillon se trouva bientôt assailli de toutes parts par les troupes ennemies ; dans une résistance désespérée, il ne put éviter de perdre deux drapeaux, — sur les dix qu'il avait, — et vit tomber, tués ou blessés, plus de 300 de ses soldats et 9 de ses officiers, dont l'un, le capitaine Nonet, ne reçut pas moins de vingt-deux coups de sabre. Les 150 combattants demeurés valides réussirent à s'enfermer dans le château de Lober ; mais ils y furent pris le lendemain et furent envoyés à Prague.

A peu près à la même époque, le 2e bataillon, malgré une vigoureuse défense dirigée par le lieutenant-colonel de Russinger, eut un sort semblable dans une affaire sur laquelle on ne possède pas de détails.

Le 1er bataillon vit son effectif porté à environ 900 hommes, par les échappés des deux bataillons prisonniers, et continua la campagne.

Sur ces entrefaites, l'archiduc de Bavière, que la France avait fait couronner empereur d'Autriche sous le nom de Charles VII, étant mort (20 janvier 1745), son fils, renonçant pour lui-même à toute prétention, fit la paix pour son compte, sans en prévenir ni la cour de France ni le commandant des troupes françaises, le comte de Ségur. L'armée, assaillie par 20,000 Autrichiens, eut alors à effectuer une pénible retraite, dans laquelle le bataillon de Saxe se distingua. Le 15 avril 1745, jour du jeudi saint, il remplaça à l'arrière-garde le régiment d'Alsace, qui avait beaucoup souffert, et fit, sous le commandement de M. de Heister, une vaillante

[redacted]

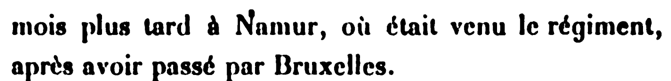
résistance dans laquelle il subit des pertes cruelles : 300 hommes de troupe et un grand nombre d'officiers, dont deux frères tués par le même boulet de canon.

Le régiment se rétablit au complet en 1746 à Schlestadt.

En 1747, le régiment de Saxe prit part à la campagne de Flandre. On le vit, sous les ordres de M. de Lowendahl, aux sièges de l'Écluse, du Sas de Gand, du fort Philippine, de Cassel et d'Hulst. Il prit part à la victoire que remporta à Lawfeld (2 juillet 1747) le maréchal de Saxe sur le duc de Cumberland. Il suivit ensuite le maréchal de Lowendahl au siège mémorable de Berg-op-Zoom. On sait que la ville, puissamment fortifiée par Coëhorn, et qui recevait par mer des renforts et des ravitaillements, était réputée imprenable. Elle fut prise d'assaut, après 64 jours d'un siège rendu très difficile par des inondations de grande étendue, et très meurtrier par le canon des défenseurs et les nombreuses mines qu'ils firent sauter. Le régiment s'y distingua par une valeur dont témoignent ses nombreuses pertes : 27 tués, dont 4 officiers, et 157 blessés, dont 14 officiers.

Après ce siège, le régiment fut en garnison à Ath, d'où il partit pour prendre part à la dernière action de la guerre : l'investissement de Maëstricht qui, comme l'annonçait le maréchal de Saxe, décida la paix (traité d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748).

Le régiment fut rejoint à Tendremonde par un 4e bataillon qui, levé en 1747 et 1748, fut réformé quelques



mois plus tard à Namur, où était venu le régiment, après avoir passé par Bruxelles.

En 1749, Saxe était à Haguenau, où son 3e bataillon fut à son tour réformé. Il était à Colmar quand la mort du maréchal de Saxe (1750) vint lui faire abandonner un nom que ses descendants sont fiers de trouver dans ses annales.

CHAPITRE V

BENTHEIM (1751-1759)

Le 5 janvier 1751, le régiment fut donné au comte de Bentheim, dont il prit le nom.

De cette époque à la guerre de Sept ans, il occupa successivement Bitche et Strasbourg (1751), Maubeuge (1752), Lille (1753), Saint-Omer et Albertville (1755). En 1756, on le vit au camp de Dieppe, puis à Nancy.

Guerre de Sept ans (1756-1763).

Parti de Nancy le 15 mars 1757, le régiment de Bentheim compta dans l'armée qui, sous les ordres du maréchal d'Estrées, opéra contre le duc de Cumberland, en Westphalie et dans le Hanovre. Du camp de Munster, il fut détaché pour aller prendre possession du comté de Bentheim, pays de son colonel. Ainsi il évita la défaite de Rosbach.

Lorsque le comte de Clermont eut pris le commandement, le régiment suivit le mouvement de retraite de l'armée française vers le Rhin, et se porta sur Wesel, au commencement de l'année 1758. Puis il fut désigné pour faire partie d'un corps de 24,000 hommes qui

devait se porter en Bohême ; mais, ce projet n'ayant pas été mis à exécution, il resta aux environs de Francfort jusqu'au mois de juin. Il fit partie, après la bataille de Crevelt, de l'armée de Soubise et, avec l'avant-garde commandée par le duc de Broglie, marcha, après la victoire de Sundershausen, sur Cassel.

Lorsque l'armée de Soubise, poursuivant sa marche en avant, se porta sur Embeck, Bentheim fut détaché à Goëttingue. Et quand l'armée de Soubise fut obligée de se replier de nouveau sur le Mein, la brigade de Bentheim (Bentheim, Nassau et Bergh) se porta rapidement sur le camp retranché de Cassel, où elle tint tête à l'ennemi, donnant ainsi au corps principal le temps d'arriver, et le sauvant du grave danger qu'il courait de se voir coupé de sa ligne de retraite. Le maréchal de Soubise signala la belle conduite de la brigade de Bentheim au maréchal de Belle-Isle, qui complimenta le régiment dans une lettre très élogieuse.

L'armée ayant pris ses quartiers d'hiver (1759) sur le Mein, le régiment de Bentheim s'établit pour sa part à trois lieues de Francfort.

[redacted]

CHAPITRE VI

ANHALT (1759-1783)

Le 10 mars 1759, le régiment fut donné au prince d'Anhalt-Coëthen dont il prit le nom. Le commandement effectif fut exercé par un *colonel commandant*, ou colonel en second : le premier fut M. de Courvoisier.

Le régiment d'Anhalt continua à combattre dans l'armée du Mein et eut l'honneur de prendre part, le 13 avril 1759, jour du vendredi-saint, à la victoire de Bergen, qui valut au duc de Broglie le titre de maréchal. Le duc avait placé lui-même le régiment sur une position qu'il jugeait assez importante pour qu'elle ne dût être évacuée que sur un ordre signé de lui. « Anhalt, exposé pendant plus de six heures au feu de deux batteries de 12, et vu de la boucle des souliers au sommet de la tête[1] », ne broncha pas. Il eut 5 officiers hors de combat, dont 3 tués, et 186 soldats tués.

Mais, quelques mois plus tard, en dépit de l'heureux résultat que faisait espérer la marche en avant des

1. Relation du temps.

armées du Mein et du Hanovre réunies sous le commandement du maréchal de Contades, survint la défaite de Minden (1er août). Au cours de la retraite qui suivit, le régiment montra encore une fois la fermeté qu'il savait conserver dans les revers. Le corps du comte de Saint-Germain, dont il faisait partie, fut attaqué (le 10 août) dans les gorges de Munden, par un corps considérable de troupes légères. Anhalt soutint vaillamment le choc et, sur le compte rendu que fit de sa belle conduite le comte de Saint-Germain, fut complimenté par une lettre particulière du ministre.

L'hiver suivant (1760), le régiment vit combler les vides que la guerre avait faits dans ses rangs, par l'incorporation du 1er bataillon du régiment de Lowendahl, ce qui porta sa composition à trois bataillons.

Cette même année, lorsque l'armée du maréchal de Broglie jointe, à Fritzlar, au corps du comte de Saint-Germain, marcha sur Cassel et Minden, la brigade d'Anhalt (Anhalt et Bavière), renforcée d'un troisième régiment et d'un bataillon de chasseurs à pied, dut couvrir le flanc de l'armée menacé du côté de Marbourg. Ce détachement, aux ordres de M. de Clowitz, maréchal de camp, fut surpris auprès d'Emsdorff (16 juillet), pendant que le régiment d'Anhalt était à la distribution du pain, par un corps de 15,000 Hanovriens et Anglais, qui se lança à l'attaque du camp avec une nombreuse cavalerie. Les soldats d'Anhalt jetèrent leurs pains et se formèrent avec le plus grand ordre sous les feux du canon et de la mousqueterie. « On n'a jamais vu une troupe se former aussi vite, de

[redacted]

l'aveu même des ennemis[1]. » Mais la brigade, abandonnée du peu de cavalerie qu'elle avait, dut évacuer son camp. Depuis quatre heures, harcelée par un ennemi bien plus nombreux, elle soutenait la retraite, lorsque M. de Clowitz, jugeant impossible de continuer la résistance, se constitua prisonnier. Dans cette affaire, dont le dénouement trompa sa valeur, le régiment d'Anhalt eut 4 officiers tués et 3 blessés, 300 soldats tués ou blessés, et perdit tous ses bagages et équipages.

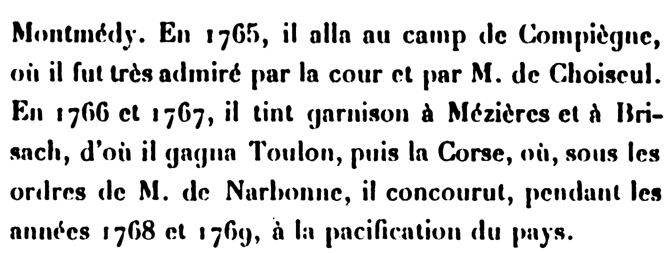
Le régiment se reconstitua rapidement à Metz, d'où il se rendit l'année suivante (1761) à Saint-Omer, puis à Calais et à Wesel.

En 1762, il participa aux opérations que dirigea le prince de Condé sur le Bas-Rhin et en Hollande, vers Gröningue.

En 1763, faisant brigade avec le régiment de Limousin, et encore sous les ordres du prince de Condé qui était venu rejoindre l'armée de Soubise, il prit part à la victoire de Johannisberg (30 août). N'ayant été engagée que sur la fin de la bataille, la brigade, impatiente d'action, se lança un peu témérairement à la poursuite de l'ennemi ; il fallut lui envoyer un secours de cavalerie et d'artillerie pour la dégager et lui permettre de ramener ses prisonniers.

Pendant les deux années qui suivirent la conclusion de la paix (traité de Paris, 10 février 1763), le régiment fit successivement les garnisons de Crevelt, Metz et

1. Relation du temps.



Montmédy. En 1765, il alla au camp de Compiègne, où il fut très admiré par la cour et par M. de Choiseul. En 1766 et 1767, il tint garnison à Mézières et à Brisach, d'où il gagna Toulon, puis la Corse, où, sous les ordres de M. de Narbonne, il concourut, pendant les années 1768 et 1769, à la pacification du pays.

En 1769, M. de Wittgenstein de Sayn succéda à M. de Courvoisier comme colonel commandant.

Au mois de novembre de l'année suivante, le régiment d'Anhalt quitta la Corse, et pendant sept ans, tint garnison en Alsace-Lorraine, à Fort-Louis du Rhin, à Landau, à Strasbourg, — où il se trouvait au moment de l'avènement de Louis XVI (1774), — puis à Bitche et à Nancy. C'est au cours de cette période (1775) que le prince de Berghes devint colonel commandant.

Le régiment passa à Bitche l'hiver de 1776-1777 ; il se rendit à Nancy en juin 1777, puis, en octobre de la même année, à Dunkerque, où il passa deux ans. D'août à décembre 1779, il fut à Montreuil-sur-Mer, d'où il se rendit en Normandie, à Avranches, où il reçut l'ordre de s'embarquer pour l'Amérique. Cet ordre, qui d'ailleurs ne fut pas exécuté par suite du licenciement de la division de réserve dont faisait partie le régiment, n'eut pour celui-ci d'autre conséquence que de le transporter en Bretagne. C'est là (8 mars 1780) que le prince de Salm-Salm devint, en remplacement du prince de Berghes, colonel commandant du régiment, dont il devait être bientôt le colonel en titre. En Bretagne, le régiment occupa successivement les

[redacted]

villes de Quimperlé, Saint-Pol-de-Léon, Landerneau, Guingamp, Morlaix et Lannion.

En septembre 1781, il retourna en Alsace, à Schlestadt, où il porta de 116 hommes à 165 l'effectif de ses compagnies.

CHAPITRE VII

SALM-SALM (1783-1791)

Le 13 mars 1783, le prince Emmanuel de Salm-Salm qui, depuis trois ans, commandait effectivement le régiment, en devint colonel en titre et lui donna son nom. Les fonctions de colonel en second furent confiées le même jour à M. O'Connel, qui les conserva jusqu'en 1791. Le même jour encore, une ordonnance royale vint accroître la proportion des sujets français qui devaient entrer dans la composition du corps, en établissant qu'elle serait obligatoirement du quart de l'effectif, tant des officiers que des soldats.

En 1784, le régiment fit en Corse un séjour de quelques mois (avril à octobre), après lequel il rentra en France pour tenir garnison d'abord à Béfort. Il se rendit, en octobre 1787, à Metz, où il se trouvait au début de la Révolution. En 1790, il revint à Béfort.

C'est là qu'en exécution du règlement du 1er janvier 1791, il perdit son nom de Salm-Salm pour être désormais désigné par le n° 62. En même temps, il passa sur le pied français, perdant la dénomination de régiment étranger, que d'ailleurs ne justifiait plus, depuis longtemps, sa composition.

Drapeaux et uniformes.

En même temps que leurs noms distinctifs, les régiments perdirent leurs uniformes particuliers, pour adopter la tenue qui fut désormais attribuée à toute l'arme.

Aussi, pour permettre au lecteur de se représenter la physionomie du régiment dont il suit l'histoire, nous placerons ici quelques renseignements sur ses drapeaux et son uniforme.

Le régiment avait eu jusqu'à vingt-quatre drapeaux. Le drapeau colonel était blanc, semé de fleurs de lys d'or; à la partie supérieure se trouvait un soleil d'or surmonté de la devise *Nec pluribus impar,* et au-dessous, un globe terrestre bleu de ciel. Les drapeaux d'ordonnance étaient bleu d'azur, avec une large bordure façonnée vert et blanc (cette bordure avait varié avec les colonels). Au centre, on voyait les armes de France entre deux palmes d'or.

L'uniforme était ainsi composé : habit bleu, parements, revers, collet et doublure jaunes ; boutons blancs, dont huit petits sur chaque revers, et trois sur chaque manche, quatre depuis les revers jusqu'aux doubles poches en long, garnies chacune de trois boutons et boutonnières; veste blanche garnie de douze boutons, jusqu'à la poche, qui est en travers, garnie de trois boutons; culotte blanche; chapeau bordé d'argent.



CHAPITRE VIII

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1er Bataillon (1791-1794). — ***2e Bataillon*** (1791-1796).

Le 62e régiment d'infanterie, constitué à deux bataillons, quitta Béfort en juillet 1791 pour venir à Wissembourg, où le commandement fut pris, en titre, par M. Meunier, ancien lieutenant-colonel de Salm-Salm.

CAMPAGNE DE 1792

Armée du Rhin.

Sous la menace de l'invasion, la France garda ses frontières par quatre armées : l'armée du Nord, sous le commandement du maréchal Rochambeau ; l'armée du Centre, commandée par le général Lafayette ; l'armée du Rhin, sous le maréchal de Lückner ; et enfin l'armée du Midi, sous le général de Montesquiou.

Le 62e régiment vint en mars 1792 à Strasbourg, où il fit partie de la 5e division, dans l'armée du Rhin.

Les opérations qui suivirent immédiatement la déclaration de guerre à l'Autriche (20 avril 1792) ayant

eu pour théâtre la frontière de Belgique, l'armée du Rhin n'eut d'abord qu'un rôle d'observation.

Bientôt, les deux bataillons du 62e se trouvèrent séparés.

1er BATAILLON

A la fin d'avril 1792, le 1er bataillon quitta Strasbourg pour se rendre, sous les ordres du général Kellermann, au camp de Neunkirch, près de Sarreguemines, puis, en juin, à celui de Wadgast, sous Sarrelouis. Un rassemblement de 20,000 Autrichiens s'étant opéré vers Spire, Kellermann revint vers le Rhin pour s'opposer au passage du fleuve par l'ennemi. C'est ainsi que le 62e fut ramené, avec la 2e brigade dont il faisait partie, auprès de Landau, où l'on se trouva en présence des Autrichiens qui avaient effectivement passé le Rhin (31 juillet). Le 5 août, Kellermann quitta les bords de la Queich pour se replier sur Wissembourg et occuper les lignes de la Lauter. Le 15 août, alors qu'on attendait un combat, l'ennemi quitta les environs de Landau pour se porter, par Hombourg, vers la Moselle. Cette circonstance détermina l'envoi de Kellermann à Metz, avec un renfort de 8,300 hommes, qui partit de Wissembourg le 30 août, et dont faisait partie le 1er bataillon du 62e, qui passa ainsi de l'armée du Rhin à celle du Centre.

Armée du Centre.

En septembre, le bataillon participe aux opérations qui aboutissent à la réunion des armées du Nord et du Centre en Argonne. Le 19, la concentration est accomplie et porte à 62,000 hommes l'effectif de l'armée de Dumouriez qui allait combattre à Valmy.

Bataille de Valmy (20 septembre 1792). — L'armée du Centre campe sur les hauteurs, en avant de Dommartin-la-Planchette, ayant sa droite à l'armée du Nord et sa gauche au moulin de Valmy.

L'armée des coalisés, sous le commandement du duc de Brunswick, compte à peu près le même nombre de combattants que l'armée française.

Le bataillon du 62ᵉ fait partie des troupes que Kellermann a massées auprès du moulin de Valmy, et c'est tout près de lui que se produit cette explosion de trois caissons qui forme un des épisodes connus de la journée. Nous devons à la vérité de reconnaître que le 62ᵉ ne fut pas sans ressentir d'abord sa part du trouble causé dans la première ligne par cet incident impressionnant, — et meurtrier aussi, puisqu'au dire du général lui-même, l'explosion abattit des rangs entiers de soldats. Mais en peu d'instants l'ordre et la confiance se rétablissent, et bientôt, quand les colonnes ennemies se portent à l'attaque du plateau, elles reçoivent de nos troupes, qu'elles croyaient prêtes à se débander, un accueil inattendu. D'abord intimidés par l'aspect des vieux régiments qui viennent à eux, mais

[redacted]

vite réconfortés par l'entraînante ardeur de leur chef, les jeunes soldats de Kellermann exécutent bravement l'ordre qu'il leur donne et, au lieu d'attendre le choc de l'attaque, se portent, la baïonnette en avant et au cri de : « Vive la nation ! » à la rencontre de l'ennemi, que cet élan arrête et refoule dans ses positions d'où il ne tente plus de sortir.

Pendant la nuit qui suivit la bataille, Kellermann modifia heureusement la position dangereuse qu'il occupait sur l'étroit plateau de Valmy, avec sa gauche menacée et des marais à dos. Il vint s'établir sur la rive droite de l'Auve, menaçant à son tour la droite ennemie qui dut se replier. Ainsi, en se montrant manœuvrières après s'être montrées solides, nos troupes surent étendre et confirmer le résultat d'un premier succès ; et le 62e put à bon droit s'enorgueillir d'avoir participé à une victoire qui faisait bien augurer de l'avenir, en déconcertant la morgue méprisante de l'armée prussienne, et en provoquant dans l'armée française un puissant essor de confiance.

Le 1er octobre, l'armée des coalisés, épuisée par le manque de subsistances et les maladies, et démoralisée par l'effet d'un premier échec et la crainte de nouveaux revers, se décida à la retraite.

Armée de la Moselle.

Le 1er octobre, un décret de la Convention établit une nouvelle répartition des forces de la République, qu'il divise en huit armées (armées du Nord, des Ar-

dennes, de la Moselle, du Rhin, des Vosges, des Alpes, des Pyrénées et de l'intérieur).

L'armée du Centre prend la dénomination d'armée de la Moselle et reste sous les ordres de Kellermann. Le 1er bataillon du 62e continue à en faire partie.

Lorsque l'armée des coalisés se fut retirée, Kellermann porta ses troupes sur Sainte-Menehould, puis sur Verdun (11 octobre) où il entra le 14, à la place des Prussiens qui occupaient la ville depuis quarante jours. Il en fut de même, peu de jours après (22 octobre), pour la place de Longwy, dont la reprise marqua l'évacuation définitive du territoire français par l'ennemi qui, deux mois auparavant, avait franchi la frontière avec tant d'arrogance.

Le 26 octobre, le colonel de Ruttemberg prit le commandement du régiment à la place du colonel Meunier qui fut nommé maréchal de camp le 7 septembre.

Kellermann, accordant à son armée un repos dont elle avait grand besoin et qu'elle avait bien gagné, la cantonna auprès de Metz. Le 1er bataillon du 62e, qui faisait partie de la division Beaudre avec les 30e et 96e régiments, fut cantonné à Ancy-sur-Moselle et aux environs.

Le 5 novembre, le général Beurnonville remplaça, au commandement de l'armée de la Moselle, le général Kellermann.

Vers le milieu du mois de novembre, la nécessité se montrant de seconder le général Custine dans les opérations qu'il conduisait sur le Mein et la Lahn, les troupes en cantonnements de l'armée de la Moselle se

mirent en mouvement en vue de l'expédition projetée sur Trèves ; et le 4 décembre, 17,000 hommes environ étaient réunis auprès de cette ville. Le 62ᵉ prit part aux opérations et engagements qui eurent lieu dans la région, et que rendirent particulièrement pénibles la rigueur de la saison et le mauvais état des chemins ; puis le 12 décembre, il fit partie d'un détachement fort d'une brigade et de 1,000 chevaux dont fut renforcé le corps qui, sous le général Delaage, opérait entre la Sarre et la Moselle. Dans la retraite qui fut faite peu de jours après, le 62ᵉ, étant à l'arrière-garde, eut un engagement assez vif, dans lequel il subit quelques pertes (21 décembre). Enfin, quand l'armée prit ses cantonnements entre Thionville et Sarrelouis, il fit partie de la 2ᵉ brigade de la 2ᵉ division, qui fut cantonnée aux environs de Distrof et Antilly.

Au mois de février 1793, le 62ᵉ prit part aux opérations entreprises par la division Destournelles en vue d'appuyer l'armée de Custine, qui se trouvait sur la Nahe. Cette division occupa Hombourg ; son avant-garde eut divers engagements à Saint-Wendel et à Kaiserslautern, puis, le 23 mars, la division entière se porta en avant de Saint-Wendel, à la rencontre d'un corps prussien sorti de Trèves, dont elle arrêta le mouvement. A la fin du mois, la division se replia sur Hombourg où elle eut ordre de rester sur la défensive.

Le 8 mars, le commandement du 62ᵉ passa au colonel Chevalleau de Boisragon.

L'armée de la Moselle ayant été mise, avec celles du Rhin et des Vosges, sous les ordres du général

Custine, occupa, au commencement d'avril, de nouvelles positions dont la ligne s'étendait de Longwy à Sarrebrück. Le 1er bataillon du 62e, passé à la division Lynch, occupa Sarreguemines. Dans les premiers jours d'avril, cette division fit sur Neunkirchen une attaque combinée avec une autre qui avait pour but la reprise du camp de Limbach, d'où avaient été délogés les 44e et 71e de ligne. Cette opération eut un plein succès.

Vers la fin de juin, quelques modifications furent apportées à la composition des divisions, et le 62e quitta la division Lynch pour remplacer le 74e à la division du général Pully et occuper Bliecastel.

Le 15 juillet, l'armée de la Moselle fit un mouvement pour se porter au secours de la place de Mayence, dans laquelle 22,000 hommes se trouvaient enfermés depuis le commencement du mois d'avril ; et ainsi le 1er bataillon du 62e se trouva marcher au secours du 2e bataillon qui comptait, comme on le verra plus loin, parmi les défenseurs de Mayence. Mais la garnison, à bout de ressources après un siége valeureusement soutenu, et ignorant l'arrivée de ce secours, capitula le 23 juillet. L'armée de secours n'eut donc pas à continuer son mouvement.

Sur ces entrefaites, le 1er bataillon du 62e fut désigné pour faire partie d'un important renfort envoyé à l'armée du Nord, et fut dirigé, le 31 juillet, du camp d'Exheim, près de Deux-Ponts, sur Metz.

[redacted]

Armée du Nord.

Le 1er bataillon du 62e arriva à l'armée du Nord juste à point pour prendre part à la bataille d'Hondschoote (8 septembre 1793). Le général Houchard, joignant aux troupes du camp de Gaverelle les 12,000 hommes qui lui arrivaient de l'est, entreprit de débloquer Dunkerque qu'assiégeait le duc d'York avec l'armée anglaise couverte par les Hanovriens et les Hessois, et soutenue par le corps hollandais. La victoire de Hondschoote, chèrement acquise par une lutte de trois jours contre un ennemi solidement retranché, réalisa ce dessein et mit fin dans le nord, — comme Valmy dans l'est, — à une décourageante série de revers. Et ce fut pour le 62e une heureuse fortune que d'avoir pu prendre part à ces deux féconds triomphes de nos armes.

Formation de la 123e demi-brigade.

En exécution de la loi du 21 février 1793 et du décret conforme du 24 janvier 1794, les régiments furent supprimés et remplacés par des *demi-brigades* dites *de bataille* (ou *de première formation,* pour distinguer cette première organisation de celle qui fut faite en 1796).

Conformément au principe adopté, d'après lequel les demi-brigades étaient constituées par l'amalgame d'un vieux bataillon avec deux bataillons de nouvelle

levée, dits *de volontaires,* le 1er bataillon du 62e régiment (ancien Salm-Salm) forma, le 15 avril 1794, avec le 1er bataillon de la Vienne et le 2e bataillon de la Somme, la 123e demi-brigade.

Pour nous conformer, — ainsi que nous l'avons exposé dans l'avant-propos, — aux instructions ministérielles, nous ne poursuivrons pas l'histoire détaillée de cette 123e demi-brigade. Nous donnerons seulement, pour l'enchaînement de notre récit, l'exposé sommaire suivant, que nous empruntons à l'*Histoire de l'infanterie française* du général Susane.

« La 123e demi-brigade de bataille a été versée, le 1er mars 1796, à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans la 99e nouvelle, qui, après avoir servi aux armées d'Allemagne, d'Italie et de Naples, et s'être distinguée à la bataille de Limbourg, à la Trebbia, à la défense du pont du Var et au deuxième passage du Mincio, avoir occupé les garnisons de Mantoue, Vérone, Peschiera et Coni, a été incorporée, en 1803, dans le 62e régiment de ligne. »

2e BATAILLON

Armée des Vosges. — Défense de Mayence.

Nous avons vu plus haut que le 1er bataillon avait quitté Strasbourg au mois d'avril 1792. Le 2e bataillon y resta jusqu'à la fin de l'année. Le 30 novembre, il en partit pour rejoindre l'armée des Vosges (qui fut réunie peu de jours après à celle du Rhin, sous le

[redacted]

commandement du général Custine). Arrivé à Spire dans les premiers jours de décembre, il fit partie du corps d'observation de Manheim, sous les ordres du général Meunier. Le 23 janvier 1793, il fut dirigé sur Mayence, où il se trouvait encore lorsque, au mois de mars, les troupes qui occupaient la place, au nombre de 22,000 hommes, se trouvèrent coupées de l'armée du Rhin et durent soutenir un siège resté mémorable, contre un corps de 70,000 hommes commandé par le maréchal Kalkreuth et le roi de Prusse en personne. Sous les ordres de chefs tels que Meunier, Dubayet et Kléber, la garnison française fit une magnifique résistance qui obligea l'assaillant à déployer tout l'appareil d'un siège en règle. La défense, habilement organisée malgré un armement et des approvisionnements insuffisants, fut vaillamment soutenue par des troupes qui surent se montrer solides et actives, malgré l'inexpérience de quelques jeunes bataillons. Des engagements meurtriers eurent lieu journellement; plusieurs vigoureuses sorties furent tentées, dont l'une coûta la vie au général Meunier. Aussi, malgré l'importance des travaux entrepris par les assiégeants, la résistance eût pu se prolonger encore longtemps, et même aboutir à la délivrance, si le manque de vivres n'eût obligé les défenseurs à renoncer à la lutte avant le moment où ils eussent pu être dégagés par l'armée du Rhin, que commandait, après Custine, le général de Beauharnais, et dont faisait partie, comme nous l'avons dit, le 1er bataillon du 62e. Le 23 juillet 1793, après deux mois et demi de blocus, 33 jours de tranchée ouverte

et 31 jours de bombardement, la garnison de Mayence, réduite à 17,000 hommes, sortit avec les honneurs de la guerre, emportant ses armes, ses bagages et ses pièces de campagne, sous la condition de ne pas servir pendant un an contre les armées des puissances alliées.

Le 4 août, cette même Convention nationale qui punissait de l'échafaud les revers qu'elle jugeait dus à la faiblesse, décréta que *la garnison de Mayence avait bien mérité de la patrie.*

VENDÉE

La capitulation de Mayence ne réduisit pas ses défenseurs à l'inaction. Ils furent dirigés sur la Vendée.

« Le 2e bataillon du 62e, arrivé le 22 août à Saumur, prit part, sous les ordres de Kléber, aux combats qui amenèrent la ruine des royalistes. Le chef de bataillon de Beurmann fut tué, le 26 octobre 1793, au combat de Laval ; le lendemain 27, les volontaires fuyaient ; 100 hommes du bataillon, commandés par le capitaine O'Kelly, vieillard de soixante-dix ans, se jettent à la tête du pont de Château-Gontier, dernier obstacle que les Vendéens eussent à franchir pour exterminer les fuyards, et arrêtent l'élan des vainqueurs. Ce bataillon demeura dans l'ouest jusqu'à la fin de la guerre civile ; il se fit souvent remarquer par l'ardeur qu'il déploya contre les Chouans, et surtout dans un combat acharné qu'il leur livra, en juillet 1795, auprès du château de Brunet. En janvier 1796, quand Stofflet reprit les

[redacted]

armes, il accompagna Hoche dans sa marche sur Chemillé, et prit part aux opérations qui eurent pour résultat l'arrestation et la mort des derniers chefs royalistes [1]. »

Formation de la 94e demi-brigade.

« Le 2e bataillon de Salm-Salm est entré directement, le 16 septembre 1796, à l'armée des côtes de l'Océan, dans la 94e demi-brigade du second amalgame. Celle-ci, envoyée sur le Rhin en 1799, s'est distinguée au passage de la Linth, au combat d'Uzenach et à la bataille d'Hochstedt. A la paix, elle a tenu garnison à Namur et à Liège. Le 94e régiment du Consulat a fait les campagnes de 1803-1804 dans le Hanovre, celles de 1805 à 1807 au 1er corps, toutes les autres campagnes jusqu'en 1813 en Espagne. En 1813 et 1814, il fut partagé entre l'Espagne et l'Allemagne. En 1815, il était à l'armée du Nord. Licencié à Bayonne, il a versé ses débris dans la légion des Basses-Pyrénées, l'une des souches du 13e léger de 1820, 88e de ligne actuel [1]. »

1. Général Susane, *Histoire de l'infanterie française.*

LIVRE D'OR DU 62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(1747[1]-1794)

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
		Officiers tués.	
Simonnet	Lieutenant.	Siège de Berg-op-Zoom.	18 juill. 1747.
Hermanstorf	—	—	5 août 1747.
De la Hottière	Capitaine.	—	7 août 1747.
De Mouroux	Lieutenant.	—	17 août 1747.
		Officiers blessés	
De Cierge	Capitaine.	Siège de Berg-op-Zoom.	5 août 1747.
Deville	—	—	6 août 1747.
Pivot	—	—	—
Matringo	—	—	10 août 1747.
De Folder	—	—	17 août 1747.
De Nostelffer	—	—	—
De Hall	—	—	19 août 1747.
De Nupeney	—	—	20 août 1747.
Dalan	Lieutenant.	—	6 août 1747.
De Launay	—	—	16 août 1747.
De Bregeot	—	—	—
De Savallos	—	—	17 août 1747
Nardin	—	—	22 août 1747.
Josselin	Cadet.	—	6 août 1747.
Chatillié	Capitaine.	Siège de Maëstricht.	2 mai 1748
Charlier	Lieutenant.	—	—
De Vanaltz	Capitaine.	Munden.	10 août 1759
Moglin	Lieutenant.	—	—
De Beyermann	Enseigne.	—	—
Prévost (Jean-Baptiste)	Capitaine.	•	22 sept. 1793
Vincent (Claude)	Lieutenant.	Palatinat.	18 nov. 1793

1. C'est seulement à partir de cette date que les renseignements commencent à être suffisants pour permettre l'établissement de ces listes. Encore croyons-nous devoir prévenir le lecteur que, — particulièrement pour la période troublée de la Révolution, — les documents sont souvent vagues ou incomplets. Aussi, malgré tout le soin avec lequel ont été faites nos recherches, ne saurions-nous prétendre qu'aucun nom n'a été omis dans ce livre d'or.

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Sous-officiers tués.			
Trendel (Johann) . . .	Sergent.	Camp de Maingan.	1793.
Filser (Frantz).	—	Laval.	26 oct. 1793.
Barelier (Frantz). . . .	Cap.-four.	Château-Gontier.	27 oct. 1793.
Hiéronimus (Andreas) .	Sergent.	—	—
Kreider (Nicolas) . . .	Cap.-four.	—	—
Steiner (Carl)	—	Varades.	15 mars 1796.
Rheinhard (Joseph) . .	Sergent.	—	»
Winter (Johannes). . .	Cap.-four.	Saint-Florent.	22 mai 1796.

Caporaux et soldats tués

Bermann (Peter), tué à Dommartin (Valmy), 20 septembre 1792.

DÉFENSE DE MAYENCE (Mai-Juillet 1793).

Moll (Jacob), caporal.	Simon (Christophe).	Schweighauser (Louis).
Muller (Peter), caporal.	Nicolas (Nicolas).	Carl (Antoine).
Pflieger (Georges).	Haafs (Michel).	Lang (Joseph).
Gubler (Ulrich).	Lemaitre (René).	Albrecht (François).
Streck (Joseph)	Sutler (Andrea).	Kuntzweiller (Mathieu).
Andrea (Joseph).	Maire (Joseph).	

GUERRE DE VENDÉE

LAVAL.

Becker, caporal-tamb.	Lambert (Antoine).	Husson (Jean).
Engel (Andreas), cap.	Temmé (Christophe).	Beaumuller (Andrea)
Schanné (Johannes).	Gerardin (Jean).	Wéber (Martin).
Merckel (Friedrich).	Kember (Pierre).	

SAVENAY.

Oehslin (Michel) cap.	Mensch (Johann).	Werner (Joseph).
Karch (Augustin), cap.	Bouillé (Pierre).	Belot (Jean).
Wolf (Johannes), cap.	Rost (Ignace).	
Barbiery (Johannes).	Shirel (Adam).	

DOL.

Satter (Philippe), cap.	Huch (Andreas).	Chichéry (Jean).
Kigel (Johannes), cap.	Bruder (Joseph).	Vicheling (Antoine).
Frascoti (Joseph).	Lamboley (François).	Schœnberge (Jean).

CHATEAU-GONTIER.

Lombray (Jean).	Meyer (André).	Brandebourg (Martin).
Trendel (Joseph).	Guttman (Nicolas).	Hisermann (Léopold).
Jacquot (Sébastien).	Thiebaut (Édouard).	Brisac (Blaise).
Leclaire (François).	L'Hermitte (Pierre).	

VITRÉ.

Fried (Jacob), caporal.	Grosjean (Joseph).	Masson (Jean).
Carlier (Auguste).	Bourg (Nicolas).	Chabot (Sylvain).
Bouzonville (Jean).	Steinbach (Ambroise).	Allenbach (Philippe).
Bomesath (Mathias).	Schmidt (Louis).	

SAINT-LAURENT.

Heller (Jaques).	Williomés (Baptiste).	Pevry (Mathias).
Lingelheld (Jacques).	Maguin (Manuel).	Haussard (Frédéric).
Poitevin (Pierre).	Belleville (François).	Frey (Laurent).
Dupont (Pierre).	Anselme (Joseph).	Romain (Henri).
Schorn (Anotne).	Selsam (Jacques).	

SEGRÉ.

Boll (Georges).	Boisbourdain (Silvain).	Schad (Jacob).
Bichel (Georges).	Larivierre (Pierre).	

VARADES.

Pain (Henri), caporal.	Barbaris (Adam).	Papin (François).
Meyer (Jacob), caporal.	Menschè (Nicolas).	Huet (Julien).
Gille (Laurent).	Marz (Nicolas).	Schmitt (Mathias).
Noyelle (Dominique).	Pean (François).	Stephan (Jacob).
Carlier (Georges).	Grün (Jean).	Daupremet (Antoine).
Doffe (Louis).	Schaaf (Laurent).	Pierre (Antoine).
Cambier (Louis).	Chetel (Michel).	Bernard (Didier).
Mercier (Ambroise).	Bock (Philippe).	Thiebaut (Michel).
Lechnel (Pierre).	Ruelland (Théodore).	Bourgneuf (Mathurin).
Lakhin (Jean).	Kaufman (Benedic).	Perderiot (François).
Danmaire (François).	Schwartz (Bernard).	Dolbeau (Joseph).
Belmlinger (Remy).	Baudin (Rene).	Avrillon (Jean).
Glay (Joseph).	Moreth (Xavier).	Terret (Jean).
Dobler (Alexis).	Gubie (Rene).	Foltz (Xavier).

LA GUERCHE.

Gérode (Pierre).	Bridoux (Philippe).	Cambier (Ferdinand).
Gramsard (Sapphein).	Mercier (François).	



[redacted]

DEUXIÈME PARTIE

62° DEMI-BRIGADE

(1796-1803)

CHAPITRE Ier

CAMPAGNE DE 1796 EN ALLEMAGNE

Formation de la 62° demi-brigade.

Lorsque, par application de la loi du 21 février 1793, les régiments furent supprimés et remplacés par les demi-brigades de bataille, le n° 62 ne fut attribué à aucune demi-brigade ; celle à laquelle il était destiné ne fut pas formée, par suite de l'absence du bataillon d'Aunis, qui devait lui servir de noyau et se trouvait aux Antilles.

Plus tard, au commencement de 1796, le gouvernement du Directoire, n'ayant pas encore eu le temps de lever de nouvelles troupes et voulant cependant combler les vides occasionnés dans les rangs par les nombreux combats et les fatigues des dernières campagnes, résolut d'amalgamer plusieurs demi-brigades entre elles. C'est ainsi que, le 18 février 1796, la 62°

[redacted]

demi-brigade, dite de ligne ou de 2e formation, fut constituée avec les restes des 95e et 140e demi-brigades et du 3e bataillon de la 4e demi-brigade. Cette réunion fut présidée par le général de division Chauveau, commissaire des guerres, chargé du commandement et de la police des deux corps.

La 62e comprit 3 bataillons de 9 compagnies chacun, plus une compagnie auxiliaire.

Le tableau généalogique fait connaître les divers éléments de troupes, qui ont contribué à la formation de la 62e demi-brigade.

Débuts de la campagne de 1796. — Passage du Rhin.

La 62e demi-brigade, ainsi constituée, fit partie de l'armée de Rhin-et-Moselle.

La fortune des armes ne nous avait pas été favorable en 1795 ; l'armée française, après plusieurs échecs, avait heureusement profité d'un armistice proposé par l'armée autrichienne et était venue s'établir, à la fin de l'année, sur la rive gauche du Rhin pour prendre ses quartiers d'hiver. Obligée de vivre sur le pays, elle s'étendait sur tout le territoire de l'Alsace et de la Lorraine. Le général Moreau prit le commandement en chef de cette armée.

Les Autrichiens, sous le commandement de l'archiduc Charles, occupaient la rive droite du Rhin, de Bâle à Lauterbourg et les deux rives de ce même fleuve à partir de ce dernier point.

En Italie, une armée française, sous le commande-

ment de Bonaparte, devait agir contre les Austro-Piémontais ; du côté de Cologne l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Jourdan, joindrait son action à celle de Rhin-et-Moselle.

L'armée de Bonaparte ayant pénétré en Italie, le plan du Directoire fut le suivant, en ce qui concerne les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse : traverser le Rhin et envahir une partie de l'Allemagne, donner la main à l'armée d'Italie et marcher sur la capitale de l'Autriche.

Moreau avait divisé son armée en trois corps : l'aile droite sous Férino, le centre sous Desaix, l'aile gauche avec Gouvion Saint-Cyr, et une réserve.

La 62ᵉ fit partie de l'aile droite et forma, avec la 10ᵉ légère, la brigade Lambert. Son effectif était d'environ 2,350 hommes.

Après divers mouvements faits pour tromper ses adversaires, le général Moreau résolut de passer le Rhin à Kehl et de proposer ensuite la bataille à l'archiduc. Cette opération, exécutée en face d'une armée ennemie, était peut-être la plus difficile qu'un général eût encore osé entreprendre. Mais l'armée possédait dans le courage éprouvé et la ferme discipline de ses soldats les meilleures garanties de succès.

Le secret de l'opération, étudiée depuis deux mois, fut d'ailleurs bien gardé. Le passage devait s'opérer le 24 juin en deux points principaux : le général Beaupuis avec les 62ᵉ, 103ᵉ, 109ᵉ demi-brigades, la 10ᵉ légère, le 6ᵉ dragons, deux escadrons du 7ᵉ hussards et une compagnie d'artillerie légère, avait mis-

[redacted]

sion de passer le fleuve à Gambsheim. Ces troupes ne purent obtenir le succès que méritait leur courage; les bateaux, qui descendaient la rivière d'Ill, éprouvèrent du retard et les îles favorables au débarquement ayant été submergées, on fut contraint de se mettre en bataille sous le feu de l'ennemi, l'eau arrivant jusqu'à la ceinture. Cette difficulté n'arrêta en rien l'ardeur du soldat, mais la rapidité du courant, qui séparait les îles de la terre ferme, était si grande, qu'il fut impossible de faire remonter les bateaux jusqu'au point de passage.

On se vit forcé de se rembarquer et de revenir sur la rive gauche.

Pendant ce temps, l'autre partie des troupes, divisée en trois colonnes, ayant rencontré moins de difficultés, avait effectué son débarquement et culbuté les premières troupes ennemies. Le lendemain la 62e, ainsi que le reste de la division Beaupuis, passait le Rhin à son tour et, dans l'après-midi, Desaix, à la tête des divisions Beaupuis et Férino, attaquait avec une grande vigueur l'ennemi placé à Neumühl, le repoussait et lui faisait 200 prisonniers.

Le 26 ces deux mêmes divisions marchent sur le camp autrichien de Willstedt. La division Beaupuis se dirige sur Offenbourg. Quelque désordre se produit au début dans la tête de colonne, mais il est vite réparé et l'ennemi est chargé avec vigueur.

Nos troupes font preuve d'une rare intrépidité, l'ennemi est chassé de son camp et perd un canon et plusieurs caissons.

Dans cette affaire, le général Beaupuis avait été grièvement blessé; il fut remplacé par le général Sainte-Suzanne.

Combats de Renchen (28 juin) *et de Rastadt* (5 juillet).

Une grande partie des troupes autrichiennes se rassemblant près d'Offenbourg, l'armée française marche contre elles dans les journées des 27 et 28 juin.

La division Sainte-Suzanne s'empare, le 27, d'Urloffen après un violent combat; le 28, elle met en complète déroute une colonne ennemie, qui cherche à la tourner par sa gauche. Cinquante tirailleurs de la 62e, commandés par le lieutenant Touret, résistent à la cavalerie ennemie; ralliée par son chef, cette petite troupe fond sur une batterie, fait beaucoup de prisonniers et s'empare d'une pièce de canon, qui est ramenée à bras. La nuit seule met fin à la poursuite.

Après ce combat, l'armée française s'empare, sans coup férir, de l'important passage du Knübis.

Jusqu'ici elle n'avait eu affaire qu'à une partie des forces autrichiennes; à partir de ce moment elle allait avoir à se mesurer avec l'armée de l'archiduc Charles, qui, à la nouvelle du passage du Rhin, arrivait à marches forcées.

Moreau ordonne alors à Saint-Cyr d'attaquer la droite de l'ennemi; le général Desaix doit l'attaquer de front. Au centre la lutte commence à 4 heures du soir.

La 62ᵉ, conduite par Joba et soutenue par la 103ᵉ, force les passages de l'Oelbach et attaque avec la plus grande bravoure le bois et le village de Nieder-Buhl, qu'elle emporte après deux heures de combat.

Le lieutenant Ganivet avait puissamment contribué au succès en passant différentes rivières à la tête d'un peloton de grenadiers et en empêchant l'ennemi de couper un pont sur la Murg. Le mouvement de la 62ᵉ permet de tourner l'ennemi, qui est obligé de battre en retraite et éprouve des pertes considérables.

Bataille d'Ettlingen* (9 juillet). — *Marche sur le Neckar et le Danube.

L'archiduc Charles arrivait des bords de la Lahn triomphant et comptant rejeter les troupes françaises au delà du Rhin. Pour exécuter son plan, il place ses troupes entre l'Enz et le Rhin, mais il est prévenu par Moreau, qui, le 9 juillet, ordonne à toutes ses troupes de marcher à l'attaque. L'affaire eut lieu non loin d'Ettlingen. La 62ᵉ se trouvait avec le corps de gauche, qui ne put empêcher l'ennemi de gagner du terrain; mais notre droite était victorieuse, aussi l'archiduc se retirait-il sur Pforzheim.

A la suite de la bataille d'Ettlingen, Moreau se contente de suivre l'archiduc pas à pas. C'est ainsi qu'après divers engagements aux environs de Stuttgard, notamment à Kannstadt, le 21 juillet, l'armée française arrive sur la rive droite du Neckar.

La marche se poursuit, la 62ᵉ occupant toujours



la gauche avec le corps de Desaix ; le 3 août ce dernier s'avance sur la position de Neresheim.

Dans la journée du 8, plusieurs attaques se produisent ; la 62e, placée en réserve, n'y prend point part.

Après ces combats, la distance entre les armées adverses se trouvait tellement réduite qu'une grande bataille était inévitable.

Bataille de Neresheim (11 août).

L'armée ennemie venait d'acquérir une force considérable par sa jonction avec son aile gauche, alors qu'au contraire l'armée française était privée de son aile droite, détachée depuis le commencement de la campagne. A la pointe du jour, le 11 août, nos avant-postes sont attaqués. Notre centre, qui se trouve dans une position désavantageuse, est culbuté ; pendant ce temps la 62e, avec la brigade Decaen, s'avance sur Schweindorf et s'en empare. Le capitaine Picot, à la tête de sa compagnie, enlève un étendard à un escadron autrichien ; d'un autre côté, un bataillon de la demi-brigade fait 600 prisonniers. Cette opération fut facilitée par la belle manœuvre du lieutenant Ganivet, qui, avec un peloton de grenadiers, sut tenir en échec l'ennemi embusqué dans un ravin.

La nuit arrivant, on se décida à remettre le mouvement décisif au jour suivant, mais le lendemain l'ennemi n'attendit pas notre attaque et décampa.

[redacted]

Passages du Danube et du Lech. — Combat de Geisenfeld
(1er septembre).

L'ennemi, abandonnant sa position avantageuse entre les deux armées françaises d'Allemagne, traverse le Danube ; l'armée de Rhin-et-Moselle, au lieu d'effectuer sa jonction avec celle de Sambre-et-Meuse, passe le même fleuve à la suite de l'armée autrichienne et marche sur Augsbourg. L'archiduc profite de la faute commise : il laisse le général Latour devant l'armée de Rhin-et-Moselle et va battre celle de Sambre-et-Meuse.

Malgré le mauvais état des gués, Moreau traverse le Lech, met les Autrichiens de Latour en complète déroute et ordonne à Desaix d'aller, avec une partie de la division Beaupuis, attaquer la tête de pont d'Ingolstadt. La 62e fait partie de ce détachement, qui, selon les prévisions du général en chef, ne devait trouver devant lui que des forces peu importantes. Mais, le 1er septembre, nous sommes assaillis par des forces considérables.

L'attaque des Autrichiens est si vigoureuse que l'avant-garde française est ramenée sur le corps de bataille.

Un combat acharné s'engage sur les hauteurs ; deux fois les Autrichiens sont refoulés en désordre ; leur nombreuse cavalerie vent profiter de prairies spacieuses pour tourner notre aile gauche ; heureusement Desaix et Beaupuis ont vu le danger : ils détachent immédia-

tement trois régiments de cavalerie, une compagnie d'artillerie et un bataillon de la 62ᵉ.

Quelques pelotons du bataillon sont mis en évidence pour attirer l'ennemi ; le reste, se défilant derrière des hauteurs, se range en bataille. La cavalerie ennemie fond sur les pelotons français ; à son tour, notre cavalerie la prend en flanc et la force à passer devant la 62ᵉ, qui lui fait éprouver des pertes considérables.

La division Beaupuis reprend l'offensive, poursuit l'ennemi à travers bois et ne s'arrête qu'à la nuit.

Le 10 septembre l'armée s'ébranle pour repasser le Danube, la 62ᵉ franchit ce fleuve à Neubourg.

Ce mouvement était la conséquence des manœuvres de l'archiduc, qui, en ce moment, repoussait l'armée de Sambre-et-Meuse et allait bientôt pouvoir agir sur les derrières de celle de Rhin-et-Moselle. Après quelques hésitations, l'armée française revient sur la rive droite du Danube et, le 17 septembre, le corps de Desaix repousse l'ennemi.

Retraite de l'armée française.

Les troupes autrichiennes étaient sur notre flanc gauche, dégarni par le recul de l'armée de Sambre-et-Meuse ; la retraite s'imposait. Obligée de vivre dans un pays insurgé, entourée d'ennemis qui se flattaient de la jeter dans le lac de Constance, l'armée française livra de nombreux combats et réussit à rentrer en France.

Jamais battue, très souvent victorieuse, elle légua à

[redacted]

l'histoire la retraite la plus glorieuse qu'aucune armée ait jamais accomplie.

La plus sanglante bataille pour l'armée autrichienne fut celle de Biberach. Le général Latour nous serrant de trop près, Moreau voulut le châtier de sa témérité. Le corps de Desaix marcha, le 2 octobre, par la chaussée de Riedlingen à Biberach contre la droite ennemie, qui fut mise en complète déroute, pendant que notre centre écrasait une partie de l'armée autrichienne. Nous ne perdîmes que 400 hommes, alors que l'armée ennemie fut à peu près détruite.

Après cette bataille la retraite continue.

Le val d'Enfer franchi, les communications avec la France sont assurées. La division Beaupuis charge l'ennemi le 15 octobre et lui prend quatre compagnies.

A ce moment la position des deux armées adverses était la même qu'au commencement de la campagne ; le succès définitif allait appartenir à celle qui saurait le mieux se concentrer.

Bataille de Waldkirch (19 octobre).

L'armée française, placée sur la rive gauche de l'Elz, près Waldkirch, avait deux de ses divisions, dont celle de Beaupuis, sur la rive droite de la rivière, en une position défavorable.

L'archiduc, qui a réuni une grande partie de son armée, profite de cet avantage et, après différents combats livrés les jours précédents, lance, le 19, ses troupes sur nos positions. A peine l'avant-garde de la

[redacted]

division Beaupuis est-elle en mouvement, que son commandant, le général Decaen, est blessé dans une chute de cheval. Beaupuis accourt : « Aujourd'hui camarade, lui dit-il, c'est à moi de faire le général d'avant-garde, reste à la division. » Il y a quelques instants qu'il a prononcé ces paroles lorsqu'il tombe à son tour, mortellement frappé. Le général Desaix, averti, arrive : « Sauvons la division, dit-il, nous le pleurerons après. » Les Autrichiens, enhardis, chargent nos troupes, qui résistent avec la plus grande vigueur, mais enfin elles sont rejetées au delà de l'Elz.

Le lieutenant Barrey se signala dans cette bataille par son dévouement en se chargeant volontairement avec 15 hommes de détruire, sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, un pont qui devait faciliter les mouvements de l'ennemi.

L'armée française n'avait perdu que très peu de terrain. Le lendemain, le général Latour fit ses efforts pour passer la Glotter ; quatre fois son avant-garde fut repoussée par la 50e demi-brigade et un bataillon de la 62e.

Cependant, le reste de l'armée avait été obligé de reculer devant les attaques de l'archiduc, le général en chef ordonne alors, le 21, à l'aile gauche de traverser le Rhin pour tenter un coup de main sur Manheim, mais cette diversion est insuffisante et, après le combat de Schliengen, l'armée se retire, par Huningue, sur la rive gauche du Rhin.

Ainsi se terminait cette retraite de quarante-sept jours, commencée le 10 septembre à Pfaffenhofen et

[redacted]

finie le 26 octobre à Huningue. « L'armée avait le plus grand besoin de repos ; un tiers des hommes marchaient nu-pieds, à peine vêtus, cependant leur démarche était fière et quelque chose de farouche se faisait voir dans leurs regards. »

Durant toute cette campagne, la 62e fut une des demi-brigades qui se montrèrent le plus à hauteur de la situation, et dans toutes les circonstances elle mérita les éloges de ses chefs.

Siège de Kehl (novembre 1796-janvier 1797).

Un autre genre de combats allait commencer. Moreau résolut d'arrêter l'ennemi à Kehl et de l'empêcher de se répandre sur la rive gauche du Rhin. Nous devons une page à ces troupes exténuées de fatigues, qui surent cependant remplir encore entièrement leur devoir.

Les fortifications de Kehl n'étaient constituées que par de mauvais ouvrages en terre ; les Autrichiens entourèrent la place d'une ligne de contrevallation formidable.

Le 22 novembre, les Français font une pointe en avant de Kehl, la 62e marche avec la 97e sous le commandement de Decaen. Elle s'élance sur la redoute n° IX, où le feu le plus terrible l'accueille. Le chef de bataillon Beaufils parvient aux retranchements ennemis et y grimpe le premier en s'aidant de ses soldats et de leurs fusils ; peu après, un boulet emporte le

[redacted]

fourreau de son épée et, au moment où il se baisse pour aider ses hommes à monter à leur tour, il a le genou percé par une balle ; il continue le combat en se faisant soutenir par un sergent. Le capitaine Antoine, à la tête d'un bataillon, entre un des premiers dans les retranchements de l'ennemi ; le lieutenant Barrey suit son exemple et fait plusieurs prisonniers parmi lesquels un major autrichien.

La 62e enlève la redoute. Le capitaine Picot est détaché avec sa compagnie pour s'emparer d'un retranchement, il y entre un des premiers et prend quatre bouches à feu.

Beaufils conduit sa troupe à une deuxième redoute ; il est atteint d'un second coup de feu, qui lui déchire un nerf du bras droit, mais il a le bonheur de voir la deuxième redoute emportée par ses soldats. Le capitaine Corne est tué en montant à l'assaut. Dans cet instant, l'ennemi, revenu de son premier moment de stupeur et, s'apercevant que nos troupes ne sont pas soutenues, se jette en forces sur la gauche de la brigade Decaen. Celle-ci recule peu à peu, tandis que le lieutenant Touret, de la 62e, rallie près de 600 fuyards d'autres corps avec lesquels il contient l'ennemi. Le but de la sortie étant atteint, l'armée française rentre dans ses quartiers.

Durant ce siège, les officiers et les soldats, à moitié nus et manquant de tout, donnèrent les plus grandes preuves de courage et d'abnégation. C'est ainsi que le lieutenant Barrey, de la 62e, marcha à l'ennemi sans être commandé par son tour et ne cessa de stimuler le

[redacted]

courage des soldats ; dans une de ces sorties il reçut une blessure assez grave.

Presque chaque jour eut lieu une attaque de l'ennemi ou une sortie ; les Autrichiens continuèrent leurs travaux et nous serrèrent de si près qu'il fut facile de prévoir la fin du siège.

Le 1er janvier 1797, les troupes de l'archiduc s'étant emparées de plusieurs de nos retranchements, la 62e essaya, pendant la nuit, de les reconquérir ; après les plus grands efforts elle dut céder. — Le lieutenant Lenouaud fut nommé capitaine sur le champ de bataille pour la brillante valeur qu'il montra dans une sortie exécutée le 5. Le lendemain le capitaine Picot, à la tête de trois compagnies de grenadiers de la demi-brigade, étant seul officier pour les commander, enleva pendant la nuit, après un combat de plusieurs heures, la redoute dite « du Cimetière ».

Comme la place n'était plus tenable, elle fut rendue à l'ennemi le 9 janvier. Les troupes françaises repassèrent sur la rive droite du Rhin avec leurs armes et bagages, ainsi que tout le matériel. L'archiduc lui-même a rendu justice au courage de la garnison en écrivant : « La garnison se défendit vaillamment et fit tout ce qu'on pouvait espérer. »

A ce moment, l'armée de Moreau se trouva affaiblie par le prélèvement de renforts qu'elle dut envoyer à l'armée d'Italie ; la 62e demi-brigade continua à faire partie de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui, n'ayant pas conclu d'armistice avec l'ennemi, se trouvait toujours prête à rentrer en campagne. Le 15 avril, l'armée de

Sambre-et-Meuse dénonçait l'armistice qu'elle avait conclu avec les Autrichiens et, le 20 du même mois, une partie de l'armée de Rhin-et-Moselle traversait le Rhin à Diersheim. La 62ᵉ, qui faisait partie de l'aile gauche sous Gouvion Saint-Cyr, traversa le fleuve dans la nuit du 22 au 23. L'armée française courait au-devant d'un succès lorsque les préliminaires de paix, conclus par Bonaparte, l'arrêtèrent. Elle revint sur la rive gauche du Rhin et le corps de Gouvion Saint-Cyr prit ses subsistances en Palatinat.

Quelque temps après, les deux armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse étaient réunies sous le commandement d'Augereau, avec la dénomination d'armée d'Allemagne.

Le 17 octobre la paix était signée à Campo-Formio.

CHAPITRE II

A L'ARMÉE D'ITALIE (1798-1801)

Une deuxième coalition grondait sur la France.

Le roi de Naples, soutenu par presque toute l'Europe, se crut assez fort pour entamer les hostilités et envahir, le 23 novembre 1798, le territoire romain, alors occupé par Championnet. Celui-ci réunit son petit corps d'armée et infligea des défaites désastreuses à l'armée napolitaine, qui s'enfuit jusque sous les murs de Naples.

A ce moment, la 62e, composée de 2 bataillons, après avoir fait partie de l'armée de Mayence, avait quitté Strasbourg pour se rendre à l'armée d'Italie.

Elle arriva à Milan le 13 novembre et fut placée dans la division du Modenois. Le 10 janvier 1799 le commissaire des guerres Léaumont procéda, d'après l'ordre du Directoire, à la formation d'un 3e bataillon, dit « bataillon de garnison », fort de 8 compagnies de fusiliers. Ce bataillon comprenait 27 officiers et 882 hommes.

Championnet, après avoir fait proclamer, le 23 janvier, la république parthénopéenne, fut remplacé par Macdonald. Celui-ci se trouva en présence de bandes

[redacted]

considérables, composées d'aventuriers de toutes sortes et principalement de paysans insurgés.

Combats aux environs de Naples.

Les nombreux engagements auxquels la 62e demi-brigade va prendre part, lui fourniront l'occasion de montrer sa brillante valeur.

Le 3 mars elle assiste au siège de Civita-Vecchia.

La ville est emportée d'assaut. Le capitaine Prieur, à la tête de la 3e compagnie de grenadiers, place le premier une échelle contre le rempart, après s'être élancé dans l'eau, qui lui arrivait jusqu'à la ceinture.

Le 16 mars la demi-brigade prend part à l'affaire de la Tolfe, dans laquelle le capitaine Potard s'empare, à la tête de 300 hommes, des positions qui lui avaient été indiquées, tue une grande quantité de brigands et fait de nombreux prisonniers.

Quelques jours plus tard, le 26 avril, a lieu un engagement de moindre importance, à l'Aculat.

Bataille de la Trebbia (17, 18 et 19 juin).

Cette guerre terrible menaçait de devenir désastreuse pour la petite armée française, toujours victorieuse, lorsque Macdonald reçut l'ordre de venir renforcer, sur les bords du Pô, l'armée d'Italie, après l'échec de cette dernière à Cassano et sa retraite sur Turin.

[redacted]

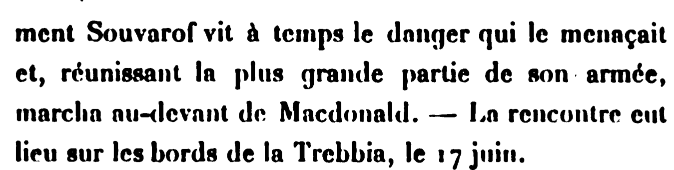
La 62e fut placée dans la division Watrin; elle laissa à Rome son conseil d'administration ainsi que son 3e bataillon, fort de 900 hommes. Ce bataillon, d'ailleurs, ne resta pas inactif, mais assista, dans le courant de l'année, aux affaires d'Albano, Frascati, Roussiglione, Viterbe, sur le territoire de la république romaine. Durant cette période, le lieutenant Déchamp se fit remarquer par la conduite courageuse qu'il tint à Fabriano, en montant un des premiers à l'escalade de cette place. Le capitaine Limouzin, à la tête de plusieurs détachements français, cisalpins et romains, emporta d'assaut Palestrine, puis Conegliano. Il y reçut plusieurs blessures. Le chef de bataillon Beaufils s'acquitta si bien du commandement de la place de Rome pendant huit mois, que le comité provisoire du gouvernement romain décida qu'il avait bien mérité de la république romaine.

Le 3e bataillon rejoignit ensuite le régiment à Gênes, où nous le verrons prendre sa part de gloire dans la défense de cette place.

Macdonald s'était dirigé vers le nord et, après un arrêt en Toscane, s'était porté sur Modène. La 62e prit part à l'attaque de cette dernière ville, défendue par Hohenzollern. Celui-ci en fut chassé.

Cependant, le général russe Souvarof, vainqueur, après avoir poussé les Français sur Gênes et Turin, avait éparpillé ses forces.

Le plan du Directoire était de les faire attaquer par Moreau, tandis que Macdonald, arrivant du sud de l'Italie, devait les prendre à revers. — Malheureuse-



ment Souvarof vit à temps le danger qui le menaçait et, réunissant la plus grande partie de son armée, marcha au-devant de Macdonald. — La rencontre eut lieu sur les bords de la Trebbia, le 17 juin.

Notre avant-garde, aidée de deux autres divisions, remporte d'abord un succès, mais l'entrée en ligne de forces ennemies considérables la force à se retirer derrière la Trebbia ; la division Watrin était en réserve. Cette première journée ne nous était pas favorable. Le 18 les Russes attaquent avec vigueur nos trois divisions, qui étaient en ligne depuis la veille, la division Watrin est un peu en arrière à Borgo San Antonio; les Russes gagnent du terrain lorsque l'arrivée de deux divisions françaises les arrête. Après une échauffourée de nuit, Souvarof porte, le 19, le gros de ses forces à sa droite pour nous couper des montagnes; de son côté Macdonald forme le plan d'attaquer sur toute la ligne et de déborder les deux ailes de l'ennemi; la division Watrin, avec la brigade Salm, doit tourner la gauche austro-russe.

Le 19, à 10 heures du matin, la lutte recommence furieuse, Macdonald espère voir Moreau déboucher sur les derrières de l'ennemi. Notre gauche et notre centre ont des alternatives de succès et de revers, pendant que Watrin pousse avec vigueur le général Ott, pour le couper du Pô. — Le capitaine Potard passe la Trebbia à la tête de sa compagnie sous le feu de deux pièces de l'ennemi ; il met ce dernier en déroute, prend un canon, tue plusieurs Russes de sa main et en fait quelques autres prisonniers.

Le capitaine Dufeux, à la tête de grenadiers, s'empare de deux pièces de canon que soutenait un bataillon autrichien.

Moreau, trop éloigné, ne devait pas paraître. La gauche et le centre français avaient été obligés de se retirer derrière la Trebbia ; l'ordre arrive à Watrin de se replier sur la rive droite de cette rivière. Il est ainsi contraint d'abandonner ses trophées et de revenir sur ses anciennes positions.

Retraite de l'armée de Naples.

Cette bataille avait épuisé les deux armées, chacune d'elles y avait perdu environ 6,000 hommes : Macdonald ordonna la retraite ; la division Watrin prit une bonne position et là elle repoussa toutes les attaques d'Ott ; mais, nos autres divisions étant battues, il fallut continuer la retraite sur Reggio. Arrivé dans cette ville le 22, Macdonald s'occupa de réorganiser son armée. La division Watrin parvint à Modène, après un engagement à Fascottlo et toute l'armée reprit les positions qu'elle occupait avant sa marche sur Plaisance [1].

De son côté Moreau rentra dans l'Apennin.

Réorganisation du 3e bataillon.

Le 4 juin, le Directoire avait rapporté le décret relatif à la formation du bataillon de garnison et or-

1. Le lieutenant Touret, faisant fonction d'officier payeur, parvint, par son énergique résistance au débouché des Apennins, à sauver les fonds qui lui avaient été confiés.



donné que chaque demi-brigade comprendrait désormais 3 bataillons de guerre. En conséquence, le 3e bataillon de la 62e, qui avait été en partie désorganisé, fut reformé et l'ordre de bataille établi d'après l'ordre d'ancienneté des capitaines, ce qui donna un effectif de 81 officiers et 3,888 sous-officiers et soldats.

Réorganisation de l'armée d'Italie.

L'armée française réorganisée occupait le pays entre la Bocchetta et la frontière de France, où elle se reliait avec l'armée des Alpes, alors en formation.

La 62e faisait partie de la division Watrin, brigade Petitot. Cette division était l'une des trois, qui composaient l'aile droite, commandée par Gouvion Saint-Cyr.

De son côté, l'armée austro-russe occupait les deux rives de la Bormidda.

Préliminaires.

Déjà, le 18 juillet, nous avions été obligés d'abandonner Serravalle, enlevé par une brigade ennemie. Le lieutenant Beaufils se distingua à cette affaire en s'emparant, à la tête d'un faible détachement, d'une position très importante ; de là il protégea le passage des troupes et arrêta un convoi considérable de mulets destinés à l'ennemi.

Le commandement venait d'être donné à Joubert, qui voulut profiter de la division des forces ennemies pour les accabler. En conséquence, l'armée descendit

[redacted]

des Apennins pour entrer dans la plaine du Pô. Le 9 août l'aile droite se concentra ; le 12 la division Watrin prit position en avant et en arrière de Serravalle. Joubert, qui avait compté sur la résistance de Mantoue, fut tout à coup détrompé par l'entrée en ligne de 23 bataillons ennemis, devenus libres par la reddition de cette place. Souvarof avait résolu d'attaquer l'armée d'Italie. 38,000 Français allaient combattre contre 63,000 Austro-Russes[1].

Bataille de Novi (15 août).

L'attaque fut très décousue ; à gauche et au centre les revers et les succès alternèrent ; le général en chef fut tué un des premiers.

A la droite, Watrin reçoit l'ordre de quitter San Bartholomeo et de s'établir à l'est de Novi, sur les pentes du Monte Rotondo. Le général russe Bagration attaque cette position, mais la brigade Petitot, 62[e] et 78[e], est déjà sous les murs de Novi, les deux autres brigades de la division arrivent, les soldats austro-russes se battant corps à corps avec les tirailleurs français, commencent à lâcher pied. Le sergent-major Prieux contribue à faire prisonnière une compagnie de Hongrois en chargeant à la tête d'une compagnie de la 62[e].

En ce moment, de nombreuses troupes de renfort viennent soutenir les Impériaux et tentent de s'em-

1. Dès le 13 août le lieutenant Follot s'était fait remarquer par sa bravoure en s'emparant, avec l'aide d'un sergent, d'un tambour et de 4 hommes, d'une colline gardée par les Autrichiens et les insurgés.

parer de Cassinetta ; mais la division Watrin reprend le faubourg et s'étend dans la plaine.

Le sous-lieutenant Chalopé, à la tête d'une section de grenadiers, entre dans Serravalle sous la mitraille et la mousqueterie du fort occupé par l'ennemi. Le capitaine Prieur, accompagné du sergent Verron, s'empare d'une pièce d'artillerie et de sept soldats russes.

Jusqu'à 3 heures de l'après-midi, nous pouvions nous considérer comme victorieux. Mais Souvarof, ne voulant pas s'avouer vaincu, lance des colonnes considérables sur Novi ; la division Watrin reçoit l'ordre de revenir sur le plateau.

Le capitaine Antoine dirige son bataillon avec tant d'ordre qu'il parvient à arrêter les progrès de l'ennemi et facilite l'arrivée de la 106ᵉ demi-brigade.

Cependant, la position de notre demi-brigade commence à devenir critique, le sous-lieutenant Brochain, abandonné de presque tous ses hommes, se porte en avant avec quelques tirailleurs, s'élance sur une compagnie de Hongrois, saisit le premier et somme les autres de se rendre, ce qu'ils font au nombre de 103, dont 3 officiers. Il les conduit ensuite au colonel Petit, qui lui donne l'ordre de les mener à Gavi. Le lieutenant Gradelet est envoyé sur le flanc droit, où un nombre considérable d'ennemis se prépare à se jeter sur la 62ᵉ ; il flanque la demi-brigade avec tant d'intrépidité qu'il l'empêche d'être tournée et reprend même le terrain perdu.

Enfin la divison est ralliée, les grenadiers hongrois

[redacted]

l'abordent, mais ils ne peuvent l'empêcher de déblayer le terrain qui lui est nécessaire pour se frayer un passage vers Gavi. L'ennemi, harassé, se préparait à tenter un nouvel effort, lorsque Moreau, ayant succédé à Joubert, ordonna la retraite qui, malheureusement pour beaucoup de corps, s'accomplit en désordre.

Pour la 62e, la retraite fut protégée par le sous-lieutenant Mayer qui, à la tête d'une compagnie, arrêta la marche de l'ennemi.

Le capitaine Buccholtz se distingua également en défendant le village de Bosco. Le général Darnaud ordonna au capitaine Ganivet de prendre le commandement d'un bataillon de la 62e. Ganivet conduisit ce bataillon dans le meilleur ordre possible contre les Russes et protégea ainsi la retraite. Il tomba frappé d'une balle qui lui traversa le bras gauche.

De chaque côté, les pertes étaient d'environ 8,000 hommes. Le lendemain, la retraite continua et la division Watrin vint prendre position entre le Lemme et la Scrivia.

Quelque temps après, le général Klenau, désirant profiter du désordre des troupes françaises, voulut tenter un coup de main sur Gênes. La division Watrin, aidée de Miollis, le repoussa si rudement, le 26, que la division ennemie fut en partie détruite.

A ce moment, l'armée des Alpes essayant une diversion, Moreau forme le projet de secourir Tortone. La division Watrin est chargée de cette mission. Elle arrive le 8 septembre à Novi et culbute les Autri-

[redacted]

chiens, mais, devant une cavalerie trop nombreuse, les Français sont obligés de renoncer à leur entreprise.

Championnet est nommé, par le Directoire, général en chef de l'armée d'Italie. Aussitôt le nouveau général forme le projet de débloquer Coni, ville assiégée par Mélas, qui a succédé à Souvarof.

Saint-Cyr a le commandement de l'aile droite, dont fait partie la division Watrin; il dirige, le 27 septembre, cette dernière contre Klenau, qui vient de prendre l'offensive. Les Autrichiens sont refoulés, puis, le 11 octobre, la division culbute de nouveau l'ennemi.

Combat de Bosco (23 octobre).

L'aile droite devait favoriser l'attaque du centre sur Coni en s'avançant du côté d'Acqui. Comme l'ennemi occupait la hauteur de Bosco, la division Watrin pousse sur Pozzolo pour tourner les Autrichiens, tandis que ces derniers sont attaqués de front par une autre division.

Les 62ᵉ et 12ᵉ demi-brigades, formant la tête, arrivent en colonnes serrées; elles s'élancent au pas de charge sur la cavalerie, la forcent à se replier, culbutent l'infanterie et s'emparent d'une partie de l'artillerie [1]. Les Impériaux se retirent en désordre. Ce fut une des plus brillantes affaires de toute cette campagne.

Le 29 octobre, toute la ligne française reprend le mouvement en avant : le rapprochement des deux armées rend ainsi une bataille inévitable.

---

1. Le sergent Fauchier, à la tête de 25 hommes, fait 60 prisonniers.

[redacted]

Combat de Novi (6 novembre).

Le 4 novembre, le général autrichien, par ses savantes manœuvres, avait eu raison de la gauche et du centre français. Le 6, Saint-Cyr s'établit sur la hauteur de Novi, qu'il avait si bien défendue le 15 août. Les Autrichiens gravissent les premiers ressauts, lorsqu'ils sont attaqués en flanc avec tant d'impétuosité qu'ils sont culbutés de toutes parts. Saint-Cyr reprend ses positions en avant de Novi.

Dans ce combat, le lieutenant Clerin, envoyé à la droite avec la 8e compagnie du 1er bataillon pour s'emparer d'une maison occupée par l'ennemi, y fait prisonniers 3 officiers et 34 soldats.

De même, le lieutenant Dufeux est envoyé par Saint-Cyr pour débusquer, avec ses grenadiers, un bataillon, qui occupe une ferme en avant de la position à conquérir. Il prend si bien ses mesures, qu'il s'empare de la ferme et fait 30 prisonniers.

Le capitaine Antoine, avec un bataillon de la 62e, résiste sur place, puis il repousse une charge de la cavalerie ennemie, ce qui permet à la division de reprendre le mouvement en avant.

Pendant l'action, le capitaine Marchandon se distingue en défendant, à la tête de sa compagnie, la porte du faubourg de Novi. Il tombe frappé à mort.

Peu après, nous traversions les Apennins et Coni capitulait, mais une tentative de Klenau sur Gênes était repoussée le 14 décembre par la division Watrin, avec

de très grandes pertes. Les Français, pressés par les Autrichiens livrent, presque chaque jour, des combats dans lesquels la 62ᵉ se fait remarquer par sa valeur.

Déjà, le 6 décembre, le lieutenant Dufeux avait reçu du général Gartherin l'ordre de débusquer 200 Autrichiens d'une position en avant de Turia; il les attaque, et malgré une résistance opiniâtre, les déloge, tue un officier et fait 5 prisonniers. Le lendemain, le général lui donne le commandement de huit compagnies de grenadiers pour pousser en avant; Dufeux bat complètement l'ennemi et lui fait 200 prisonniers sans compter 8 officiers.

Le 16 décembre, c'est le sous-lieutenant Chalopé, accompagné seulement d'un sergent de grenadiers, qui, à Borgo di Fornari, fait mettre bas les armes à 15 soldats autrichiens et seconde si bien le capitaine Lenouaud, commandant deux compagnies de grenadiers, que 113 soldats et 2 officiers sont faits prisonniers.

A Bosco, le 23 décembre, le sous-lieutenant Chalopé et le lieutenant Touret montrèrent tant de bravoure et de fermeté, qu'ils parvinrent à rallier le premier bataillon; à sa tête ils chargèrent l'ennemi, firent mettre bas les armes à un bataillon autrichien et s'emparèrent de deux canons, d'un caisson et de quelques cavaliers.

Le 9 février, le lieutenant Barrey se chargea volontairement de soutenir la retraite de son bataillon avec une section de la compagnie qu'il commandait; il parvint non seulement à faciliter cette retraite, mais encore à favoriser la réunion de plusieurs compagnies qui se trouvaient détachées à Rappallo. Dans cette affaire,

il soutint un combat d'une heure avec une section de 40 hommes contre une masse d'insurgés de 1,500 à 1,800 hommes.

Le 11 février, le lieutenant Beaufils soutint, avec 30 hommes, sur la rivière de Gênes, le feu terrible d'une quantité de brigands mêlés avec les Autrichiens; il en tua plusieurs de sa main et protégea par sa fermeté la retraite des troupes qui se trouvaient à Rappallo.

Situation de l'armée d'Italie.

Nous étions en plein hiver, et l'armée d'Italie se trouvait obligée de passer cette saison sur les sommets glacés des Apennins, alors que les Autrichiens cantonnaient dans la plaine et se procuraient de tout en abondance. Les traits de courage n'en furent pas moins nombreux.

C'est ainsi que, le 6 février, le sergent Fauchier se distingua, à l'abbaye de Montalegro, en détruisant avec 24 hommes une colonne de 300 insurgés, dont il fit prisonniers le commandant ainsi qu'un grand nombre de soldats.

L'armée française, sans solde depuis cinq mois, sans habits, sans chaussures, presque sans nouriture, commençait à se laisser aller au désespoir, lorsque le vainqueur de Zurich, Masséna, arriva pour prendre le commandement des braves qui, depuis si longtemps, luttaient avec tant de courage.

En quelques jours, la discipline et le sentiment de l'honneur militaire prennent le dessus. L'armée est di-

visée en trois corps ; la 62e est placée dans la division Marbot, qui dépend du corps de Soult, situé à l'aile droite [1].

Mélas, voulant profiter de la trop grande dissémination des forces françaises, dirige, le 6 avril, la plus grande partie de ses troupes sur le centre pour le séparer de l'aile gauche et le rejeter sur Gênes. C'est la division Marbot qui va soutenir cet effort, elle comptait à peine 3,000 hommes et il était difficile qu'elle pût résister au coup qu'on allait lui porter. La 3e légère, assaillie au point du jour, se replie sur la 62e, qui occupe le Montenotte, et là toutes deux font bonne contenance pendant près de trois heures, quoique attaquées par plus de 6,000 hommes et menacées d'être tournées. Le général Gardane, qui les commande en l'absence de Marbot malade, n'opère sa retraite sur Cadibone qu'à 10 heures du matin.

Les lieutenants Barrey et Touret arrêtèrent l'ennemi et protégèrent la retraite de la division.

La 62e avait une grand'garde de 60 hommes postée en avant de Montelegino, elle s'y défendit bravement, quoique l'ennemi fût déjà maître de Cadibone. Elle résista jusqu'à la nuit et, seulement alors, se retira sur la Stella, échappant ainsi aux corps qui la cernaient.

---

1. Le 31 mars, le lieutenant Dufeux est blessé en défendant une redoute en avant de Cadibone ; il en est de même du chef de bataillon Beaufils, qui n'en reste pas moins à la tête de sa troupe.

[redacted]

Masséna essaie de rejoindre l'aile gauche.

Le centre français étant percé, Masséna veut rétablir les communications avec la gauche. A cet effet, il dirige Soult par le sommet des monts, tandis que lui-même s'avance par la côte. A ce moment se livrent une série de combats dans lesquels nos troupes accomplissent des prodiges de valeur contre un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Masséna apprend que Soult est engagé avec l'ennemi ; le tambour bat le rappel, mais les hommes exténués n'y répondent pas. Le général en chef envoie alors Fressinet avec ses meilleures troupes, 3ᵉ légère, 62ᵉ et 63ᵉ, au secours de Soult. Celui-ci, après avoir résisté le 11 à Vereira, commençait à reculer ; ses soldats, épuisés par la faim, le froid et la fatigue, n'étaient plus susceptibles d'élan, lorsque l'avant-garde de Fressinet arrive, après cinq heures de marche forcée. Les 3ᵉ légère, 62ᵉ et 63ᵉ gravissent au pas de charge les flancs de l'Emetta, renversent les deux lignes d'Impériaux qui en garnissent les sommets, leur font près de 200 prisonniers et les obligent à battre en retraite. Le lendemain, Soult veut enlever aux Autrichiens la position de Santa Giustina, il partage ses troupes en trois colonnes, la 62ᵉ est au centre. Les munitions étant peu abondantes, ordre est donné de marcher à l'ennemi sans tirer et de l'aborder à la baïonnette. Le mouvement s'exécute avec la précision qui distingue les manœuvres des vieux soldats, les Autrichiens sont culbutés. Soult, laissant reprendre haleine à ses braves,

les lance peu après à l'escalade de l'escarpement de Cavallo. Gazan dirige les 62ᵉ et 63ᵉ. Les Autrichiens laissent les Français arriver à mi-côte, puis s'élancent sur eux ; le choc est si rude qu'en moins de dix minutes les Français sont rejetés au fond du vallon. Les colonnes n'en sont pas moins reformées et reviennent deux fois à la charge ; la nuit seule met fin au combat.

Retraite sur Gênes.

L'armée française était séparée en deux tronçons et l'aile droite rejetée sous Gênes. Pendant cette retraite, la 62ᵉ se distingua constamment.

Le sous-lieutenant Mayer ayant reçu l'ordre, le 14 avril, d'aller attaquer à la tête de 200 hommes deux bataillons ennemis sur la montagne de Melogne, participa à la prise de 800 prisonniers, dont une douzaine d'officiers. Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, il reçut l'ordre du général Solignac d'aller attaquer une redoute occupée par 500 hommes près de la montagne Saint-Jacques. Il s'en empara après un combat de six heures et fit 250 prisonniers. Le lendemain, sur l'ordre du même général d'aller attaquer à la tête de 20 hommes un poste de 30 Autrichiens près de Saint-Jacques, il parvint, par son courage et sa valeur, à s'emparer de la position et fit 7 prisonniers, parmi lesquels était le chef du poste.

Le sergent-major Mauvais finit par être fait prisonnier après s'être distingué en gardant pendant longtemps un passage très important.

[redacted]

De même, le lieutenant Follot tomba blessé en enlevant sa troupe à l'assaut de la montagne Saint-Jacques.

Le 17 avril, à Voltri, le capitaine Ducommun, qui commande le 1er bataillon, est chargé par le général Cassagne de contenir l'ennemi. Il y réussit entièrement et parvient ainsi à assurer la retraite de son bataillon et la réunion des corps qui devaient composer la garnison de Gênes.

Le capitaine Antoine, le 20 avril, en avant de Saint-Martin d'Albaro, chasse l'ennemi, retranché dans un fort sur le bord de la mer et fait une quarantaine de prisonniers.

Le capitaine Prieur, de son côté, fait plus de 40 prisonniers et contribue, avec des grenadiers de la 74e, au succès de cette journée.

Le 24, les capitaines Bertrand et Mitault se distinguent d'une manière éclatante en montant des premiers à l'assaut de la montagne Saint-Jean et en y faisant beaucoup de prisonniers.

Siège de Gênes.

Les pertes essuyées par les corps dans les dernières affaires les ayant affaiblis de plus d'un tiers, il devint nécessaire de refondre les divisions pour les rendre plus compactes : la 62e fut placée dans la division Miollis, qui occupa le Monte Vento et le fort Richelieu, l'aile droite fut réduite à deux divisions, dont la division Miollis.

[redacted]

Le siège de Gênes est un des plus mémorables que l'histoire nous rapporte : 12,000 hommes allaient lutter contre une armée victorieuse, une population insurgée et un ennemi plus terrible encore, la faim.

Le 23 avril, l'investissement était complet.

De nombreux combats, dans lesquels les Français, la 62e demi-brigade en particulier, se couvrirent de gloire, se livrèrent autour de la place ; nous ne citerons que les principaux :

Le 30 avril, le 1er bataillon de la 62e, sous le commandement du capitaine Ducommun, reçoit l'ordre du général Darnaud de charger, à Saint-Martin d'Albaro, l'ennemi, qui venait de repousser avec avantage la 8e demi-brigade légère. Ce bataillon combat avec le plus grand courage, mais se voit forcé de céder devant la supériorité numérique et la position avantageuse de l'ennemi. Alors le sergent Fauchier, suivi d'une trentaine de braves qui, dans un instant sont réduits à sept, s'élance et parvient à arrêter les charges vigoureuses de l'ennemi. A la faveur de cette contre-attaque, les troupes en arrière se reforment et repoussent l'ennemi jusque dans ses anciennes positions en lui faisant beaucoup de prisonniers. Cette belle action d'éclat valut au sergent Fauchier le grade de sous-lieutenant. Le même jour, le capitaine Mathivet passe une rivière et, aidé du sergent-major Drapier et d'une dizaine d'hommes, débusque l'ennemi d'une masure et coupe la retraite à 80 Autrichiens, dont 4 officiers. Drapier fut nommé sous-lieutenant.

Le 7 mai, à Albaro, le lieutenant Carmantrand

désarme à lui seul 8 chasseurs du Loup et les fait prisonniers.

Attaque du Monte Creto.

Les troupes françaises enlèvent brillamment, le 11 mai, le Monte Facio.

Dans ce combat, le capitaine Antoine chasse l'ennemi de ses positions et s'y soutient tant qu'il a des munitions.

Le sous-lieutenant Fauchier est blessé dangereusement en résistant, avec quelques braves, à des ennemis très supérieurs en nombre.

Le chef de bataillon Wuillerme charge l'ennemi à la tête de la 62e, renverse quatre bataillons autrichiens, fait prisonnier de sa main un officier supérieur et détermine le succès de l'affaire. (Il reçut un brevet d'honneur.)

Le 13, l'attaque du Monte Creto est décidée. La 62e est sous les ordres de l'adjudant général Gauthier, elle s'empare du sommet du Monte Creto. Les Impériaux sont battus, lorsqu'un régiment autrichien, celui de Kray, débouche tout à coup sur nos derrières. L'ennemi, ranimé par cette apparition soudaine, reprend courage et fond sur nos soldats. Ceux-ci font volte-face et le combat continue avec plus d'ardeur, car nous ne voulons pas céder le terrain si chèrement acheté. Enveloppés par les Impériaux dont le nombre augmente sans cesse, les braves de la 62e et de la 5e légère, après avoir vu tomber Gauthier, frappé d'un coup de feu, commencent cependant à reculer lorsqu'arrivent

les 2e et 24e. Une charge vigoureuse fait alors tomber le Monto Creto en notre pouvoir ; mais, malheureusement, un régiment autrichien oppose une résistance inébranlable, et en même temps Soult est blessé : c'est le signal de la retraite [1].

Le sergent Lebeau se distingua en sauvant, à la tête de six grenadiers, le drapeau de la 106e demi-brigade et en faisant de sa main un officier autrichien prisonnier ; il fut nommé sous-lieutenant par Masséna.

Comme la ville de Gênes possédait très peu de provisions de bouche, la ration de pain fut d'abord réduite à 153 grammes ; le 21 mai, il ne restait plus que deux jours de vivres. Sur ces entrefaites, Masséna reçut la nouvelle que l'armée était en grand mouvement pour descendre en Italie. Bonaparte comptait sur Masséna pour retenir devant Gênes une partie des forces ennemies. Ce dernier ordonna alors pour le 28 une grande reconnaissance : deux colonnes furent mises en route ; l'une, composée des 62e et 74e, était commandée par le général Darnaud. Ces deux colonnes devaient opérer leur jonction sur le Monte Facio ; un combat sanglant s'engagea sur ce point, où Darnaud fut mortellement blessé [2].

---

1. Le capitaine Ducommun se distingua dans ce combat en enlevant un poste très important.

2. Nous devons signaler ici plusieurs actions d'éclat accomplies par des officiers ou sous-officiers de la demi-brigade :

Le sous-lieutenant Helougues fut nommé lieutenant le 15 mai, pour avoir arrêté, à Rivalta, à la tête d'un détachement de la 62e demi-brigade, une colonne ennemie et tenu une position qui empêcha les 97e et 63e demi-brigades d'être faites prisonnières, cet endroit étant le seul point de retraite.

Le sous-lieutenant Dumay fut nommé lieutenant le même jour, pour

[redacted]

Reddition de Gênes.

La misère devenait de plus en plus affreuse ; chacun avait, pour trois jours, une ration composée de 95 grammes de pain, fait de 20 parties de cacao, 10 de son, 4 d'amidon et 4 de haricots avec 385 grammes de viande de cheval et 1 litre de vin. Les habitants n'avaient plus rien, la place était transformée en un vaste cimetière, les soldats étaient à ce point affaiblis que beaucoup n'avaient plus la force de porter leurs armes. Masséna, ne recevant pas de nouvelles de Bonaparte et ne voyant pas l'ennemi lever le siège, résolut de faire une trouée avec les hommes valides et de laisser Miollis dans la place avec les blessés, mais il dut renoncer à cette héroïque folie, que rendait absolument irréalisable l'extrême affaiblissement des hommes.

Le 3 juin, Masséna signa une convention d'après laquelle, le lendemain, 6,000 Français « squelettes ambulants » sortaient de Gênes tambour battant et drapeaux déployés pour rejoindre à Voltri l'armée de Suchet. Environ 2,000 hommes devaient revenir en France par mer. Les alliés, à qui le courage malheureux com-

---

avoir, à Arbissola, à la tête d'une compagnie de grenadiers, arrêté les efforts de l'ennemi, qui avait forcé tous les avant-postes et mis en déroute les troupes chargées de défendre les différents points de la rivière du Levant. Cette manœuvre empêcha le général en chef d'être fait prisonnier et donna le temps aux troupes de se rallier et de se reformer.

Le sergent-major Gros ut nommé sous-lieutenant pour être entré le premier à Monte Cornua, près de Gênes, dans une redoute défendue par 700 ou 800 Autrichiens et avoir protégé avec deux compagnies de la 62e la retraite des 2e, 3e legere et 62e demi-brigades.

mandait l'admiration, rendirent les honneurs militaires à cette troupe qui, par sa résistance et son héroïque fermeté, venait de sauver la patrie de l'invasion.

Quelques jours après Bonaparte frappait un grand coup à Marengo : la Lombardie, le Piémont, la Ligurie étaient remis à la France.

Par arrêté du 9 août 1800 la 62e fut organisée à 2 bataillons et envoyée à Milan, où elle fit partie de la réserve de l'armée d'Italie ; chaque bataillon comprit une compagnie de grenadiers et huit de fusiliers.

Reprise des hostilités.

Bonaparte, convaincu de la prochaine reprise des hostilités, concentra en Italie, sous le commandement de Brune, une armée de 60,000 hommes, qui devait traverser l'Adige près de Vérone, donner la main à Macdonald opérant en Tyrol et marcher sur Vienne de concert avec Moreau agissant dans la vallée du Danube. La 62e, brigade Bisson, est à l'avant-garde, commandée par Delmas. L'armée ennemie, forte d'environ 80,000 hommes, occupe la rive gauche du Mincio.

Passage du Mincio.

Le plan du général en chef est de faire une fausse attaque sur Pozzolo, pendant qu'il passera le Mincio à Mozambano. Le 25 décembre 1800 une sanglante bataille s'engage, à la suite de laquelle les troupes françaises, qui ont combattu toute la journée avec une

[redacted]

grande intrépidité, restent maîtresses du champ de bataille.

Le lendemain la lutte reprend : les soldats de Delmas s'avancent sur Valeggio, l'arme au bras et au pas redoublé, les Impériaux sont enfoncés. Nous sommes à peine établis à Valeggio que les grenadiers autrichiens nous assaillent ; ces derniers commencent à progresser lorsque la charge retentit ; les Français, électrisés, s'élancent en avant et culbutent tout sur leur passage. L'avant-garde, poursuivant son mouvement en avant, s'empare de Valeggio. A la faveur de cette manœuvre le passage du Mincio s'effectue pour toute l'armée. Les Autrichiens avaient perdu 8,000 hommes dans ces deux journées. Dès lors l'armée marcha vers l'Adige, l'avant-garde passa ce fleuve le 1er janvier 1801, renversa l'ennemi qui défendait le passage et fit plusieurs centaines de prisonniers. Différents petits combats, notamment celui d'Armeola le 9 janvier, firent grand honneur à la division Delmas. Quelque temps après l'armistice de Trévise vint arrêter la marche en avant ; enfin le glorieux traité de Lunéville assura à la France un accroissement considérable de territoire.

La campagne terminée, la 62e vint tenir successivement garnison à Ferrare, Asti, Coni, Turin, où elle resta jusqu'en mars 1802. Le dépôt, qui se trouvait à Auriol en décembre 1799, se vit transporté à Brignolles, à Aubagne en mai 1800, puis à Chambéry et enfin à Turin.

[redacted]

LIVRE D'OR DE LA 62e DEMI-BRIGADE

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
		Officiers tués.	
Corne (Nicolas)	Capitaine.	Kehl.	22 nov. 1796
Darouy (Joseph). . . .	—	Fort de Manheim.	25 janv. 1798.
Daronit (Louis)	—	—	—
Bizard (Joseph)	Lieutenant.	—	26 janv. 1798.
Bessod (Emmanuel) . .	Capitaine.	La Tolfa.	16 mars 1799.
Vinez (François)	—	Bosco.	25 oct. 1799
Marchandon (André). .	—	Novi.	6 nov. 1799.
Birotte (Jacques). . . .	—	Savone.	6 avril 1800.
Wallot (Jean)	Sous-lieut.	Gênes.	11 mai 1800.
Gillet (Joseph).	—	—	13 mai 1800.
Deloupy (Augustin) . .	Lieutenant.	—	15 mai 1800.
Courtois (Pierre). . . .	—	—	—
Limousin (Adrien) . . .	Capitaine.	—	28 mai 1800.
Casson (Pierre)	Sous-lieut	—	—
		Officiers blessés.	
Moriant (Antoine) . . .	Capitaine	Passage du Neckar.	22 juill. 1796.
Perrinet (Maurice). . .	Sous-lieut	Neresheim.	11 août 1796.
Beaufils (Jean).	Chef de bat.	Kehl.	22 nov. 1796.
Mauvesin (Guillaume)	—	—	—
Monneret (Jean)	Capitaine.	—	—
Déchamp (Benoît) . . .	—	—	—
Nief (Pierre).	—	—	—
Latouche (Gilles). . . .	—	—	—
Fririon (Joseph)	Lieutenant	—	—
Oudot (Claude)	—	—	—
Bazarre (Joseph)	—	—	—
Dudoux (François). . .	Sous-lieut	—	28 nov. 1796
Barrey (Jean)	Capitaine.	—	29 nov. 1796.
Barrey (Jean)	Lieutenant.	—	—
Garrigues (Pierre) . . .	Capitaine.	—	2 déc. 1796
Bazarre (Maurice) .	Sous-lieut.	—	5 déc. 1796
Deloupy (Jean)	—	—	—
Clerin (Claude) . . .	Capitaine	—	6 déc. 1796
Collot (Frédéric) . .	Lieutenant	—	10 déc. 1796
Simonet (François)	Sous-lieut	—	31 déc. 1796.
Guillomin (Antoine) .	—	—	2 janv. 1797
Mathivet (Pierre) . .	Capitaine	—	6 janv. 1797
Petit (Pierre) . . .	—	Civita-Vecchia	7 mars 1799
Dufeux (Pierre) . . .	—	La Tolfa	15 mars 1799

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Benoit (François) . . .	Sous-lieut.	La Tolfa.	26 mars 1799.
Chapuzot (Louis). . . .	Lieutenant.	—	—
Mignon (Aimable) . . .	—	Civita-Vecchia.	5 avril 1799.
Loga (Jean)	Capitaine.	La Trebbia.	19 juin 1799.
Dufeux (Pierre)	—	—	—
Follot (François)	Lieutenant.	—	—
Sorlet (Pierre)	Sous-lieut.	—	—
Varez (Louis)	Capitaine.	Plaisance.	20 juin 1799
Mayer (Hippolyte) . . .	Lieutenant.	Bobbio.	22 juin 1799.
Deplaigne (Jean). . . .	Capitaine.	Serravalle.	14 juill. 1799.
Antoine (Joseph). . . .	—	Novi.	15 juill. 1799.
Mitault (Louis).	—	—	—
Potard (Romain). . . .	—	—	—
Vouchier (François) . .	Sous-lieut.	—	—
Limouzin (Jean) . . .	Capitaine.	Palestrine.	7 août 1799.
Sommer (Jean). . . .	—	Frascati.	11 août 1799.
Ganivet (Joseph). . . .	—	Novi.	15 août 1799.
Legendre (Jean). . . .	Lieutenant.	—	—
Brochain (Simon) . . .	Sous-lieut.	—	—
Petit (Pierre)	Capitaine.	Bosco.	24 oct. 1799.
Boyer (Jean)	—	Novi.	6 nov. 1799.
Collot (Frédéric). . . .	Lieutenant.	—	—
Ganneval (Joseph) . . .	Sous-lieut.	—	—
Sorlet (Pierre).	—	Ronco.	6 déc. 1799.
Pignet (Pierre).	Capitaine.	—	15 déc. 1799.
Berod (Jean)	Lieutenant.	Rappallo.	12 fév. 1800.
Dufeux (Louis)	Capitaine.	La Tolfa.	17 mars 1800.
Dufeux (Louis)	—	Savone.	6 avril 1800.
Youtre (Pierre)	Sous-lieut.	—	—
Berod (Jean).	Lieutenant.	Cadibone.	—
Guillomin (Antoine) . .	Sous-lieut.	Gênes.	9 avril 1800.
Manvais (Alexandre). .	Capitaine.	—	12 avril 1800.
Clerin (Claude) . . .	—	—	—
Beaufils (Claude). . . .	Lieutenant	—	11 avril 1800.
Follot (François)	—	Saint-Jacques (Ligurie).	18 avril 1800.
Mitault (Louis).	Capitaine.	Mont St-Jean (Piémont).	24 avril 1800.
Simonet (François). . .	Sous-lieut.	Gênes.	10 mai 1800.
Antoine (Joseph) . . .	Capitaine.	—	11 mai 1800.
Déchamp (Benoit) . . .	—	—	—
Vaille (Jean). . . .	—	—	—
Vincent (Claude). . . .	—	—	—
Fauchier (François) . .	Sous-lieut.	—	13 mai 1800.
Potard (Romain). . . .	Capitaine.	—	—
Marchal (Jean). . . .	—	—	28 mai 1800.
Clerin (Claude . . .	Lieutenant.	—	—
Pacory (Augustin) . . .	—	Passage du Mincio.	24 déc. 1800.
Follot (François). . . .	—	—	—
Mereau (Pierre) . . .	Sous-lieut	—	—
Antoine (Joseph) . . .	Capitaine.	—	25 déc. 1800.
Bouter (Jean)	Sous-lieut.	—	—
Fauchier (François) . .	—	—	—

Sous-officiers tués.

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Simard (Didier)	Serg.-maj.	Kehl.	21 sept. 1796.
Grosjean (Joseph) . . .	Sergent.	—	—
Touret (Jacques). . . .	—	—	23 sept. 1796.
Davesne (Dominique) .	Serg.-maj.	—	22 nov. 1796.
Laporte (François) . . .	—	—	—
Soulier (Louis).	Sergent.	—	22 nov. 1796.
Mathieu (Jean).	—	—	7 déc. 1796.
Ravoyard (Gabriel) . .	—	—	25 déc. 1796.
Bollot (François). . . .	—	—	6 janv. 1797.
Balouly (Jean).	—	—	26 fév. 1797.
Belot (François)	—	—	11 mars 1797.
Pelletier (Joseph) . . .	—	Civita-Vecchia.	3 mars 1799.
Bettancourt (Jean). . .	—	Cornette.	11 mars 1799.
Michaux (François) . .	—	—	23 mars 1799.
Rougerot (Martial) . . .	—	—	8 mai 1799.
Paret (Pierre)	—	—	12 juill. 1799.
Lamblot (Pierre). . . .	Serg.-four.	Novi.	15 août 1799.
Caravellier (Michel) . .	Serg.-maj.	—	9 nov. 1799.
Bugey (Joseph)	Sergent.	Gênes.	1er avril 1800.
Dalloz (Claude)	—	Savone.	6 avril 1800.
Grosjean (Brice) . . .	—	Gênes.	11 avril 1800.
Denisot (Jean)	—	—	16 avril 1800.
Couriaux (Nicolas). . .	Cap.-four.	—	27 avril 1800.
Girant (Manuel)	Serg.-maj.	—	11 mai 1800.
Nicaise (Jean)	Sergent.	—	13 mai 1800.
Fery (Thomas).	—	—	15 sept. 1800.
Crettely (Pierre). . . .	—	Mincio.	2 oct. 1800.

Caporaux tués.

RASTADT (5 juillet 1796).

Gilliard (Claude).

SIÈGE DE KEHL (novembre 1796-janvier 1797)

Chevillard (Jean).	Rivière (Jacques)	Sallon (Jean).
Guy (François).	Aubry (Charles)	Bonnamas (Jean).
Julienne (Jean).	Seguin (Nicolas)	Grelet (Antoine).
L'Écrit (Philippe)	Huguet (Claude).	Pauda (Jacques).
Cugny (Pierre).	Pelletier (Jean)	Gerard (Jean)
Dupas (Jean)	Talleleu (Jean)	Lalberey (Jean)
Aubert (Jean).	Magnat (Jacques).	Gérard (Joseph)

CIVITA-VECCHIA (mars 1799)

Veuveux (Antoine)	Jacquante (Claude).	

[redacted]

LA TOLFA (mars 1799).

Loth (Jean).

NOVI (15 juillet 1799).

Lafoy (François).	Grozier (Jacques).	Jourdain (Jean).
Maniguet (Jean).	Ribière (Augustin).	
Coyen (François).	Grandjean (Silvain).	

SIÈGE DE GÊNES (avril-juin 1800).

Gagneur (Claude).	Cluy (René).	Sauvé (Toussaint).
Pariset (Remy).	Legay (Nicolas).	Pacalais (Jean).
Parget (Jacques).	Poirel (Jean).	Ambroise (Antoine).
Blanchot (Pierre).	François (Jean).	Faivre (Désiré).
Fremy (François).	Maliaverne (Claude).	
Lance (Antoine).	Adam (Antoine).	

PASSAGE DU MINCIO (25 décembre 1800).

Dupré (Jean).	Roy (Claude).	

Soldats tués.

RENCHEN (27 juin 1796).

Rubillon (Louis).	Renard (Jean).	Bouin (François).
Vallet (Claude).	Guigner (Pierre).	Gabillard (François).

RASTADT (5 juillet 1796).

Valois (Nicolas).	Rivière (Pierre).	Bardelet (Jean).
Giroux (Joseph).	Giroux (Robert).	Tisserand (Nicolas).
Moraud (François).	Cuny (Simon).	Fayard (Benoît).
Bernard (André)	Naudin (Emilaind).	Larey (Jean).

NERESHEIM (11 août 1796). — RETRAITE D'ALLEMAGNE (sept.-nov. 1796).

Cunin (Nicolas)	Jacquet (Claude).	Chalumau (Charles).
Borderon (Romain).	Robin (Bruno).	Regerot (Jean).
Persot (Emmanuel).	Boudefroy (Nicolas).	Fredon (Jean).
Gros (Joseph).	Gagniez (Jean).	Crastat (Pierre).
Crettin (Joseph)	Cholet (Louis).	Lacombe (François).
Jaillet (Jean).	Chamart (Pierre).	Brunet (Melaine).
Durin (Joseph).	Simon (Jean).	Restoux (Laurent).
Therasson (Jean).	Mathien (Jean).	Pelissard (Antoine).
Stoc (Michel)	Delgeires (Jean).	Aubert (Mathieu).
Chaumet (Barthelemy).	Pérouze (Etienne).	Baudot (Jean).
Prot (Etienne).	Fordet (François).	Alexandre (Antoine).
Boileau (Simon).	Thivret (Antoine).	Saint-Jean (Jean).
Christ (Jean).	Ducros (Jean).	Drelaire (Antoine).

[redacted]

SIÈGES DE KEHL ET MANHEIM (1796-1797).

Poirier (Silvain).
Sivard (Georges).
Philippe (Jacques).
Guyon (Jean).
Sassignеux (Joseph).
Berché (Pierre).
Poirine (Jean).
Faure (Jean).
Balédant (André).
Cachet (Joseph).
Loret (Louis).
Ribau (Jean).
Audonet (Joseph).
Ozane (Claude).
Didier (Barthélemy).
Fauconier (Jean).
Raimbault (Noel).
Boisselot (Antoine).
Le Quin (Denis).
Gautro (Claude).
Angonet (Antoine).
Chevassu (Joseph).
Malavau (Pierre).
Chomard (Jean).
Gaux (Jacques).
Peureux (Jean).
Cholet (Jean).
Pierre (François).
Mougeot (François).
Dubois (François).
Labeuf (Léonard).
Raimond (Léger).
Fourneau (Silvain).
Talot (Pierre).
Nicolas (Jean).
Clergeon (Charles).
Colas (Denis).
Saget (François).
Grosjean (Étienne).
Marchand (Étienne).
Grandjean (Joseph).
Groux (Joseph).
Baron (Antoine).
Boucher (Antoine).
La Croix (Modeste).
Regaud (Claude).
Clerc (Michel).
Jonard (Sébastien).
Frobert (Louis).
Beguet (René).
Maillet (Pierre).
Thiebau (Louis).
Merlin (Gilbert).
Devidard (Étienne).
Robert (Joseph).
Faye (Marie).
Guy (Pierre).
Viol (Jean).
Curin (Jean).
Marion (Claude).
Simon (Joseph).
Lacroix (Jean).
Courbe (Jacques).
Picard (Jean).
Marchand (Silvain).
Gaudro (Nicolas).
Vimont (Jean).
Mercier (François).
Chapotot (François)
Grand (Antoine).
Trossard (Jean).
Cussey (Humbert).
Larderet (Antoine).
Laly (Lazare).
Delage (Joseph).
Regeon (René).
Lamaquerol (François).
Boucher (Nicolas).
Delovèque (Étienne).
Cany (Pierre).
Boisset (Maurice).
Berger (Jean) aîné.
Dubreuil (Jean).
Berger (Jean) cadet.
Lamongie (Pierre).
Bernard (Antoine).
Fougeron (Jean).
Broussot (Jean)
Pellisson (Jacques).
Menant (Pierre).
Pichery (Jacques).
Vergnaud (Jacques).
Vergnaud (François).
Guillou (Pierre).
Martinot (François).
Banrey (Jean).
Albert (Jean).
Bachelier (Louis).
Launay (Pierre).
Grandjanin (Claude).
Florentin (Joseph).
Brunet (Louis).
Le Gray (Jean).

CAMPAGNE DE NAPLES ET LA TREBBIA (1799).

Manoury (Jacques).
Dansu (François).
Bourgeois (Pierre).
Bonneville (Emmanuel).
Renaut (Nicolas).
Frocard (François).
Demeure (Pierre).
Dalleret (Jean)
Benoit (Pierre).
Dupain (Louis).
Gaudin (François)
Jerboux (Desire).
Prévot (François).
Forrain (Jean).
Bourney (Claude).
Vigneron (Jean)
Royer (Jean)
Perrin (Joseph).
Simon (Jean)
Bastien (Nicolas).
Dalnzet (Nicolas).
Robin (Silvain)
Choulliet (Benigne).
François (Michel).
Laval (Edun).
Grosjean (Nicolas)
Vuchères (Adam)
Claire (Louis).
Modin (Jean).
Sabattier (Claude)
Clavel (Laurent)
Gravier (François).
Jobrin (Benoit).
Charreaut (François).
Barth (Jean)
Dauban (Denis)
Barbe (Jean).
Canuté (Guillaume)
Clanète (Philippe)
Favard (Philippe).
Bonvalet (Jean)
Rivière (Louis).
Bonnemaison (Vincent).
Mamelotte (Pierre)
Masse (Bernard).
Foyot (Pierre)
Senant (Jean).
Marechal

[redacted]

Lucas (Pierre).	Lucas (Mathurin).	Vacher (Jacques).
Deroy (Jacques).	Faury (Jean).	Martinot (Pierre).
Burtet (Jean).	Derey (Louis).	Jaulin (Paul).
Chauvel (Baptiste).	Blond (Joseph).	Guionet (Jean).
Crumbs (Jean).	Arnoux (Léonard).	Lambert (Pierre).
Ducat.	Marchand (François).	Péritiot (Pierre).
Moulisse (Pierre).	Desbordes (François).	

NOVI (15 juillet 1799).

Perrin (Jean).	Blondan (Pierre).	Buard (Joseph).
Cuny (François).	Gaillardet (Jean).	Thiebau (Charles).
Mathieu (Léonard).	Charlus (Pierre).	La Salle (Augustin).
Renaut (Jean).	Malbosc (Simon).	Amiot.
Piruguet (Jean).	Loubry (Pierre).	Jeantel (Jean).
Rhode (François).	Mansoutier (Antoine).	Sercker (Léonard).
Chauve (Jean).	Blaise (Jean).	Poinsotte (Maurice).
Chariez (François).	Blacier (Joseph).	Serre (Abraham).
Lebian (Clément).	Tardy (Jean).	Villard (Jean).
Pichon (Nicolas).	Gouron (Pierre).	Mathurin (Pierre).
Colin (Jean).	Dauphin (Charles).	Gangaud (Sébastien).

AFFAIRES DE LIGURIE (avril 1800).

Auroux (Michel).	Sauvanet (Gilbert).	Albissier (Antoine).
Vergniaud (Marien).	Roland (Gabriel).	Clément (Jean).
Dutertre (Jérôme).	Drouin (Charles).	Colin (François).
Diot (Pierre).	Peraud (Simon).	

SIÈGE DE GÊNES (avril-juin 1800).

Calmon (Antoine).	Corbier (Pierre).	Devoyon (Jean).
Julien (Jean).	Laporte (Jean).	Ordonneau (Pierre).
Arpentigny (Louis).	Gadras (François).	Andelly (Jean).
Callant (Antoine).	Gadras (Jean).	Poirier (Julien).
Fordet (Denis).	Viguier (Joachim).	Maraud (Jean).
Tixier (Denis).	Musset (Honoré).	Michelet (Jean).
Perrin (Joseph).	Nicolas (Joseph).	Sainfrau (Jean).
Jacquemard (Nicolas).	Lane (Joseph).	Giré (Martial).
Moreau (Pierre).	Maudin (Jean).	Boucher (Pierre).
Moguin (Claude).	Cormier (Pierre).	Pequinot (Jacques).
Dotigny (Charles).	Renaud (Jean).	Hayseau (Nicolas).
Garnier (Joseph).	Peronny (Joseph).	Lingot (Claude).
Contour (Bernard).	Auchaly (Antoine).	Nicod (Jean).
Gey (Antoine).	Gausoinet (Pierre).	Bourdier (Mathieu).
Collot (Jean).	Cornette (Lazare).	Simon (Jacques).
Comard (Antoine).	Royer (Henry).	
Chauvet (François).	Mesager (Joseph).	

AFFAIRES DU PIÉMONT (1800-1801).

Cousin (Jean).	Cornuchet (Germain).	André (Simon).
Troly (Hugues).	Barthélemy (Jean).	Laurent (Antoine).
Paget (Pierre).	Moissan (Toussaint).	Dieu (Louis).
Portet (Jean).	Provence (Louis).	Rigaud (Étienne).
Billequez (Pierre).	Sellier (Pierre).	Béchape (Dominique).
Dugenet (Jean).	Brulez (André).	Coudert (Louis).
Erotte (Joseph).	Ollivier (Guillaume).	Siret (François)
Petit (Thomas).	Bret (Jean).	Roudé (Vincent).
Rousseau (Charles).	Lallemand (Charles).	Robbin (Jean).



[redacted]

[redacted]

TROISIÈME PARTIE

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(1803-1815)

CHAPITRE Ier

CALDIERO (1803-1805)

Formation du 62e.

Le décret des consuls du 1er vendémiaire an XII (septembre 1803) supprima les demi-brigades et les remplaça par des régiments d'infanterie. La 99e demi-brigade fut réunie à la 62e pour former le 62e régiment d'infanterie, composé de 4 bataillons.

« L'armée présentait un coup d'œil magnifique. Pliés à une discipline sévère et animés de cet esprit de corps qui fait pour tous un culte du drapeau, les vétérans et les conscrits s'étaient parfaitement assimilés. Presque tous les sous-officiers comptaient 10 campagnes et étaient en état de commander leur compagnie. Les officiers, doués des meilleures vertus militaires, les généraux, éprouvés par cent batailles, avaient la confiance des troupes et la méritaient à tous les titres. »

[redacted]

Coalition de l'Europe.

Trois ans à peine de paix générale s'étaient écoulés, qu'une formidable coalition menaça de nouveau la France ; presque tous les États de l'Europe en firent partie. L'Autriche se disposa à envahir l'Italie avec une armée de 100,000 hommes, tandis qu'une deuxième armée reçut la mission d'entrer en Allemagne et d'y attendre les Russes.

Le plan de Napoléon est aussitôt arrêté. Comme il n'a pu descendre en Angleterre, il dirige la Grande-Armée vers l'Allemagne ; cette armée doit refouler les Autrichiens entrés en Bavière et de là marcher sur Vienne. Le commandement de l'armée d'Italie est donné à Masséna, qui se tiendra sur la défensive ou attaquera, suivant la tournure que prendront les affaires en Allemagne.

En attendant des nouvelles de la Grande-Armée, Masséna rassemble ses troupes entre le Mincio et l'Adige. Il dispose d'environ 40,000 hommes, formant 5 divisions. Le 62e fait partie, avec le 56e, de la brigade Digonnet, division Verdier (2e). Ses 4 bataillons sont présents, son dépôt est à Parme.

Formation des compagnies de voltigeurs.

La division Verdier vient cantonner aux environs de Bovolone et Valese. C'est à Bovolone que le sous-inspecteur aux revues Gavin procède à la formation

des quatre compagnies de voltigeurs du 62°. La 8° compagnie de chaque bataillon, par application du décret de l'Empereur en date du 2° complémentaire an XIV, devient « compagnie de voltigeurs » et est constituée avec les hommes les plus petits et les plus robustes.

Passage de l'Adige (18-19 octobre 1805).

Les deux armées occupent chacune une rive de l'Adige; 40,000 Français et 83,000 Autrichiens vont en venir aux mains. Masséna, apprenant la marche rapide de l'armée d'Allemagne, se résout à prendre l'offensive et à traverser l'Adige à Vérone. La division Verdier reçoit l'ordre d'exécuter une diversion à droite, tandis qu'une partie des troupes forcera le passage. Dans la nuit du 18 au 19 octobre les troupes impatientes commencent les mouvements indiqués: Verdier s'empare de tous les moulins flottants situés sur l'Adige, en forme un pont sur lequel passent deux régiments d'infanterie, qui engagent avec l'ennemi une vive fusillade. Pendant ce temps le passage du fleuve était forcé à Vérone et, après une lutte qui dura jusqu'au soir, l'armée française occupa la rive gauche de l'Adige. L'ennemi avait perdu près de 2,000 hommes et 7 canons; quant à nous, nos pertes étaient peu importantes (450 hommes).

Une sorte de trêve de dix jours suivit ce coup de force. L'armée la mit à profit pour se fortifier dans les positions conquises.

[redacted]

***Bataille de Caldiero* (29 octobre).**

Après leur échec du 19, les Autrichiens s'étaient fortement retranchés sur les hauteurs de Caldiero. Le 29 octobre Masséna se dispose à enfoncer le centre ennemi, tourner sa gauche et la culbuter dans les marais d'Arcole. La division Verdier engage une vive fusillade entre Ronco et Albaro, d'une rive à l'autre de l'Adige; elle atteint ainsi le but qu'on lui avait assigné, car les Autrichiens n'osèrent pas dégarnir leur gauche. Le lendemain la lutte recommence, acharnée. La division Verdier, qui doit passer l'Adige à Perzacco au point du jour et forcer la gauche de l'ennemi, ne peut le faire, faute de matériaux. A force de recherches on finit par trouver quelques poutrelles pour la construction d'un pont, mais il est impossible de déboucher devant les forces par trop supérieures de l'ennemi. Verdier remonte alors vers Zevio, où le général Brun embarque le 62e, qu'il avait ordre de diriger sur Perzacco. Le 62e s'élance sur la colonne autrichienne du général Nordman, établie dans de fortes positions, mais il est obligé de reculer.

Le sous-lieutenant Marchal, qui se trouvait en avant avec les tirailleurs du régiment, est blessé de deux coups de feu, l'un à l'épaule et l'autre au bras. Il se dirige sur son bataillon dans l'intention de se faire relever, mais à peine l'a-t-il rejoint qu'animé par un courage vraiment héroïque il revient à son premier poste et là il reçoit à la jambe droite un troisième coup de feu qui le met définitivement hors de combat.

Le général Brun, lui aussi, est blessé mortellement; heureusement des renforts nous arrivent, les Autrichiens sont abordés à la baïonnette et culbutés, beaucoup sont faits prisonniers. Au centre et à gauche, après diverses alternatives de revers et de succès, nous étions restés maîtres du champ de bataille. Cette journée sanglante vit tomber de chaque côté environ 6,000 hommes. Le lendemain, dans le but de concentrer les troupes pour recommencer la lutte, la division Verdier reçut l'ordre de rejoindre le gros de l'armée à Caldiero. Un fort détachement ennemi, qui essaya d'entraver ce mouvement, fut rudement attaqué à Gombione par notre division et obligé de se retirer. Le général Verdier fut blessé.

L'archiduc Charles venait de recevoir de mauvaises nouvelles d'Allemagne, il ordonna la retraite et résolut d'aller couvrir la Hongrie. L'armée française le poursuivit aussitôt et, après divers engagements avec les arrière-gardes ennemies, elle arriva tout entière sur le Tagliamento le 11 novembre[1].

Blocus de Venise (novembre 1805).

Les Autrichiens, en se retirant, avaient jeté une forte garnison dans Venise. Le 62e, toujours placé dans la division Verdier, fit alors partie du corps

1. Le 30 octobre le sergent Fontenay montra beaucoup de zèle et de courage. « Chargé par 7 ou 8 grenadiers hongrois il parvint à les disperser en les bourrant avec le bâton de son drapeau. »

Le sergent Veret donna les preuves d'un courage exemplaire « en restant toujours à la tête des tirailleurs et les excitant par ses paroles à foncer sur l'ennemi, ce qu'il exécuta lui-même plusieurs fois ».

commandé par Gouvion-Saint-Cyr, formé le 16 novembre pour faire le blocus de Venise.

Quelques jours après le lieutenant Carmantrand fut envoyé avec 8 voltigeurs du 62e pour surprendre un poste autrichien sur le canal de Venise; il déploya, en cette occasion, tant de courage et de bravoure qu'il réussit à faire prisonniers l'officier et 21 soldats du poste ennemi.

Le 23 un détachement de la division contribua, à Castelfranco, à l'anéantissement de Rohan, descendu du Tyrol avec une colonne de 10,000 hommes pour se jeter dans Venise.

Dans cette affaire le lieutenant Béné, suivi du sergent Gentilhomme, du caporal Cruel et du fusilier Olvel, fonça sur un groupe d'Autrichiens avec une intrépidité telle qu'il contraignit 2 officiers et 40 hommes à déposer les armes.

Pendant le blocus de Venise l'armée d'Italie avait pris ses cantonnements, tout en gardant le contact avec l'armée autrichienne en retraite sur la Drave. Cet arrêt était nécessité par un nouveau danger qui venait d'éclater dans le sud de l'Italie. Le roi de Naples, après avoir signé un traité de neutralité, avait enfin levé le masque et un corps de 20,000 Anglo-Russes avait débarqué dans l'intention de se joindre à 40,000 Napolitains, puis de menacer les derrières de l'armée française. La division Verdier reçut aussitôt l'ordre de quitter les environs de Venise et de se rendre à Livourne. Entre temps la bataille d'Austerlitz s'était donnée, un armistice avait été conclu et

[redacted]

la paix avec l'Autriche signée le 26 décembre à Presbourg.

La campagne de l'armée d'Italie était terminée, les troupes de Masséna avaient puissamment contribué au succès de l'armée d'Allemagne en combattant un ennemi de beaucoup supérieur en nombre et commandé par un des premiers généraux de l'époque.

[redacted]

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE L'ARMÉE DE NAPLES (1806-1808)

Débarrassé de l'Autriche, Napoléon forma aussitôt une armée dans le but de punir le roi de Naples de sa défection. Le commandement en fut donné à Masséna ; celui-ci réunit la division Verdier, dont le 62e faisait toujours partie, à l'ancienne armée de Naples. L'ardeur des troupes, divisées en trois corps, ne se démentit pas un seul instant, malgré la fatigue produite par d'interminables marches. Le 8 février 1806 le mouvement en avant commença ; le 12 fut signée la convention de Capoue, remettant toutes les places fortes du royaume entre les mains des Français ; le 15 le roi Joseph entrait dans la capitale. Le roi Joseph prit le commandement en chef des troupes ; la division Verdier fit partie du premier corps, qui fut donné à Masséna. Ce dernier reçut la mission de pacifier les environs de Naples, tandis que les deux autres corps se rendaient dans le sud.

Siège de Gaëte (février-juillet 1806).

Une seule place forte ne s'était pas rendue : Gaëte. Cette ville se trouve dans une position presque

[redacted]

inexpugnable. Située à l'extrémité d'un isthme, elle est défendue du côté de la mer par des murailles bastionnées, deux vieux châteaux et le roc taillé à pic. Elle l'est vers la terre par trois étages de fortification, partie bastionnée, partie angulaire, sur le revers d'une montagne volcanique.

Son gouverneur, le prince de Hesse, reçut à coups de fusil les envoyés français, et, après divers pourparlers, il se prépara à faire une résistance à outrance. La garnison comprenait 6,000 hommes, dont beaucoup de bandits à qui on avait promis la vie sauve.

Le 62e fut détaché, vers le milieu de février, pour faire le blocus de la place. Jusqu'au 10 mars il fut le seul corps employé aux premiers préparatifs du siège avec trois compagnies d'artillerie, 90 sapeurs ou mineurs et une compagnie du 30e dragons. Quelques pièces seulement furent d'abord mises en batterie du côté de la mer pour tenir éloignées les chaloupes canonnières ennemies.

Le 10 mars le 10e d'infanterie renforce le 62e ; à ce moment on dispose d'une vingtaine de pièces contre les 100 canons que l'ennemi peut faire jouer ; ainsi tout contribue à retarder le siège : le peu de matériel, le mauvais temps ainsi que les ménagements pour les habitants. Jusqu'au 20 avril la place fait un feu extrêmement violent ; le 16 elle tire 1,100 coups de canon, auxquels nous ne pouvons encore répondre.

Le 14 mai était jour de tranchée pour le régiment, un bataillon faisait le service. Le lendemain matin ce bataillon se retire comme cela était convenu, l'ordre

de rester à la tranchée ne lui étant pas arrivé ; toutefois il laisse au centre 100 hommes afin de parer à toute éventualité. Dans la nuit l'ennemi s'était décidé à faire une sortie ; après s'être entendus avec une frégate napolitaine et 4 canonnières, 500 Napolitains débouchent tout à coup dans le boyau de droite, enclouent 4 canons, tandis qu'une grêle de boulets couvre nos retranchements. Heureusement les 100 hommes du 62e, commandés par le colonel Lazouski, font bonne contenance et, aidés par 25 Corses, ils tiennent l'ennemi en respect pendant un quart d'heure. Cette résistance permet au bataillon corse et au bataillon noir de se rassembler, l'ordre se rétablit et l'ennemi, quoique favorisé par le feu de ses canonnières, est obligé de se retirer non sans laisser entre nos mains une cinquantaine de Napolitains. Nous avions une dizaine de morts et une trentaine de blessés.

Chaque jour le feu de la place atteignait quelques-uns des nôtres, et bientôt les pluies continuelles, la fatigue, le manque de subsistances augmentèrent le nombre des victimes dans une proportion inquiétante, mais les soldats du 62e surent braver les dangers et les fatigues avec autant de valeur que, six ans auparavant, leurs camarades de Gênes. Ils eurent certainement une large part de gloire dans ce siège pénible, car le régiment y assista depuis le commencement jusqu'au jour de la capitulation. Celle-ci était proche ; malgré les renforts jetés par les frégates anglaises, entre autres mille forçats arrivés de Palerme le 14 juillet, Masséna résolut de faire donner l'assaut.

[redacted]

Le 6 juillet les feux d'attaque avaient commencé, les troupes françaises venaient d'être portées à 9,000 hommes; le 18 les colonnes étaient formées, les soldats frémissants voyaient enfin arriver le terme de leurs souffrances, l'assaut allait être donné, lorsque les assiégés demandèrent à capituler. Une convention fut signée dans la nuit et à 5 heures du matin les troupes françaises prirent possession de la place.

Formation de la garde du roi Joseph.

Joseph, frère de Napoléon, à peine monté sur le trône de Naples, désira avoir une garde personnelle. En infanterie elle devait être forte de deux régiments de grenadiers et voltigeurs, chacun de deux bataillons à huit compagnies. Pour arriver à la constitution de ce nouveau corps, on enleva à chacun des beaux régiments qui se trouvaient alors dans le sud de l'Italie une compagnie de grenadiers et une de voltigeurs. C'est ainsi que le 62ᵉ, déjà fort appauvri en hommes et en cadres par la dernière campagne sur l'Adige et le siège de Gaëte, se vit enlever une partie de ses éclaireurs et de sa réserve : 206 hommes et officiers entrèrent dans la garde royale à Naples, au moment où le régiment allait être envoyé dans les Calabres pour continuer une guerre ingrate. Le commandement du régiment de voltigeurs fut donné au major Donat, du 62ᵉ. Il serait injuste de laisser partir ces braves sans dire un mot de ce qui leur advint dans la suite.

Le 7 juillet 1808 tous les corps de la garde furent

[redacted]

dédoublés et la partie la plus vigoureuse se rendit en Espagne où elle prit part, comme réserve, à toutes les opérations qui eurent lieu depuis la bataille de Talaveyra jusques et y compris la tentative faite pour débloquer Pampelune à la fin de 1813. Les grenadiers et voltigeurs furent alors incorporés dans des régiments de l'armée des Pyrénées, les cadres furent envoyés à Paris pour contribuer à la formation des 13e et 14e régiments de tirailleurs de la jeune garde. La partie restée à Naples prit part à l'expédition de Caprée en 1808, aux opérations de 1809 en Allemagne et de 1812 en Russie. En 1814 le roi de Naples, Murat, s'étant déclaré contre Napoléon, la grande majorité des officiers français quitta l'Italie et vint à Fontainebleau se mettre à la disposition de l'Empereur.

Envoi des 3e et 4e bataillons dans la Haute-Italie.

Après la chute de Gaëte le régiment est divisé en deux parties : tandis que les 1er et 2e bataillons restent à l'armée de Naples, les 3e et 4e sont envoyés à Césène comme troupes d'occupation. Par suite de l'organisation du 18 février 1808 11 officiers de ces deux bataillons passent dans divers régiments le 1er juillet.

Formation du 5e bataillon.

Ce même jour il est formé à Marseille un 5e bataillon, dit de dépôt, composé de quatre compagnies de fusiliers, une de grenadiers et une de voltigeurs. Ces

[redacted]

deux dernières furent détachées à Rome (division Miollis) le 1er octobre 1808.

Dislocation d'une partie du 4e bataillon.

Le 1er juillet, à Césène, la 3e compagnie du 4e bataillon passe au 1er de ligne, à Bayonne ;

La 4e compagnie au 16e à Toulon ;

La 5e compagnie au 5e à Chambéry ;

La 6e compagnie au 102e à Bologne ;

La 7e compagnie au 22e à Bologne ;

La 8e compagnie au 23e à Mondovi.

Le reste de ce bataillon est détaché le 1er octobre à Viterbe.

Opérations en Calabre.

Pendant le siège de Gaëte un corps de 10,000 Anglais avait débarqué à Santa Euphemia et repoussé le général Reynier. La nouvelle de cet échec, répandue immédiatement dans les Calabres, y attisa encore plus que jamais le feu de l'insurrection.

Le 31 juillet les Calabres sont déclarées en état de guerre. Le 1er août Masséna prend avec lui 6,000 hommes et court rejoindre Reynier ; le 62e fait partie de cette expédition ; le 8 août Lauria, où se sont réfugiés 6,000 insurgés, est emportée d'assaut et, afin de punir la rébellion, cette ville est livrée aux flammes.

A partir de ce moment et pendant le reste de l'année 1806 et l'année 1807 les troupes françaises eurent à soutenir contre les insurgés, unis aux Anglo-Napoli-

tains, une guerre qui, sans donner lieu à des engagements importants, n'en fut pas moins difficile par les dangers que coururent nos détachements et les fatigues exceptionnelles que les combats de tous les jours leur firent éprouver.

Prise de Scylla (17 février 1807).

Un des principaux faits d'armes auxquels le 62e prit part fut le siège de Scylla, dont les différentes phases fournirent aux vétérans du régiment l'occasion de montrer leur résolution et leur courage.

Le 27 janvier 1807 600 hommes, moitié Anglais, moitié brigands, débarquaient à Canatello et se mettaient en marche dans le but d'attaquer, à la pointe du jour, Campo, que défendaient une compagnie de voltigeurs du 62e et 20 chasseurs, commandés par l'adjoint à l'état-major Livron. La tentative ne fut pas heureuse, car, mis en complète déroute, l'ennemi fut poursuivi jusqu'à la mer; une partie se noya en cherchant à gagner les barques, le reste fut fait prisonnier.

Le 30 janvier quatre chaloupes canonnières et deux bâtiments de transport armés sont attaqués à Rentinelle par quelques grenadiers du 62e et une compagnie de voltigeurs du 1er. Les grenadiers du 62e se jettent à l'eau, abordent les canonnières, les forcent à se rendre et les amènent à la côte; les prisonniers sont ensuite conduits à Monteleone.

Enfin, le 17 février, la ville de Scylla était prise d'assaut; nos troupes entraient à midi dans le fort où l'en-

[redacted]

nemi avait abandonné 12 pièces de divers calibres, 2 mortiers, 2 obusiers, 2 caronades et des magasins assez bien fournis. Pendant l'évacuation du fort les Anglais perdirent beaucoup de leurs hommes, plusieurs barques, chargées de troupes, ayant été coulées bas. La prise de Scylla mit fin à l'insurrection des Calabres. A partir de ce moment nous n'eûmes plus à combattre que des bandes de brigands, assez dangereuses il est vrai.

Le 23 mars le capitaine Ducommun parvint, par son activité et sa bravoure, à seconder de la manière la plus efficace le chef d'escadrons de gendarmerie Bonelly dans une affaire qui eut lieu au pont de Santa Oliva contre des brigands, à la tête desquels se trouvait Fra-Diavolo.

[redacted]

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE 1809

Formation de l'armée d'Italie.

Napoléon venait de commencer une guerre malheureuse et pénible en Espagne, lorsque l'Autriche crut l'occasion favorable de se venger de ses désastres de 1805 : deux de ses armées envahirent, en avril 1809, l'Allemagne et l'Italie. La Grande-Armée, rassemblée immédiatement en Bavière, allait être conduite de victoire en victoire par l'Empereur lui-même jusqu'à Vienne.

En Italie pourtant l'archiduc Jean, profitant du premier moment d'étonnement, débouchait tout à coup des Alpes Carniques et battait le vice-roi Eugène à Sacile le 16 avril. La campagne s'annonçait mal, mais Eugène, conseillé par Macdonald, reforme aussitôt ses troupes et appelle à lui l'armée de Naples. Le 62e, ayant réuni ses quatre bataillons, est placé à Isola della Scala dans la division Durutte ; cette division venait de recevoir l'ordre, le 27 avril, de couvrir Mantoue.

Le mouvement de retraite de l'armée française est

[redacted]

arrêté; Durutte doit, avec sa division, se porter sur Padoue et, le 2 mai, cette ville est occupée après un combat assez vif engagé par l'avant-garde.

L'armée est divisée en trois corps, la division Durutte fait partie du centre commandé par le général Grenier. Comme les nouvelles d'Allemagne sont favorables, Eugène se prépare à pousser les Autrichiens qui, d'ailleurs, se sont mis en retraite.

La division Durutte se porte sur Venise, débloque cette ville, marche vers Trévise et s'en empare après un violent combat d'avant-garde; elle y trouve de nombreux blessés, des chariots et une grande quantité de blé et de farine.

Pendant ce temps, le reste des troupes a traversé la Brenta. La Piave, quoique considérablement grossie et difficile à franchir, est bientôt passée. Une partie seulement de la division Durutte prit part au brillant fait d'armes qui eut lieu sur les bords de cette rivière; cependant les grenadiers du 62e s'y illustrèrent par leur courage et leur désintéressement.

L'ennemi était en pleine retraite, le Tagliamento, l'Isonzo furent bientôt traversés à sa suite.

Le sous-lieutenant Joux se fit remarquer par son courage au passage du Tagliamento en se jetant tout habillé dans le torrent pour secourir plusieurs soldats qui se noyaient; il eut le bonheur d'en sauver quatre qui avaient presque perdu connaissance.

L'armée était arrivée aux Alpes.

[redacted]

Prise d'assaut de Malborghetto (17 mai 1809).

Le général Desaix forme l'avant-garde, il est appuyé par la division Durutte. Cette dernière part de Pontebba dans la matinée du 15 et se dirige sur le fort de Malborghetto qui barrait le passage. Déjà une partie de l'avant-garde s'était formée sur la rive droite de la Fella et le 62e occupait les deux rives du torrent. Les voltigeurs s'élancent sur l'ennemi et s'emparent de la position qu'il occupe. Le 16, à 5 heures du soir, le vice-roi, après avoir pris ses dispositions préliminaires pour attaquer le fort de Malborghetto, ordonne au général Durutte de sommer le commandant autrichien de se rendre à discrétion et, en cas de refus, de se disposer à emporter le fort d'assaut. Les soldats du 62e allaient se mesurer avec des adversaires dignes d'eux, car le commandant du fort ayant refusé de se rendre, le lendemain matin l'attaque commença.

Durutte forme sa division devant le village et attend que le général Pacthod, qui doit tourner le fort, ait commencé son mouvement. Le signal est alors donné. Tout s'ébranle. Les grenadiers de la 1re compagnie du 1er bataillon du 62e ainsi que la compagnie de voltigeurs, suivis du 4e bataillon, attaquent les premiers les batteries masquées de la droite, tandis que les 2e et 3e bataillons débouchent par la grand'route et s'avancent sur les blockhaus du centre. Les voltigeurs de ces bataillons marchent à la suite des grenadiers et sont soutenus par les compagnies du centre. Le

[redacted]

3e bataillon a déjà gravi la montagne. Les trois compagnies du régiment, logées la veille sur le rocher qui domine la tour la plus élevée, reçoivent l'ordre de se jeter sur les palissades de cette tour aussitôt que les colonnes seront en mesure de l'attaquer.

Les troupes éprouvent des difficultés inouïes à gravir l'escarpement du rocher et souvent, dans les parties où ce rocher est couvert de déblai, les pierres en croulant sous les pieds des assaillants les font reculer au lieu d'avancer, les plus grosses même entraînent parfois en roulant des files entières de la colonne. Mais la présence du commandant en chef, la confiance et l'ardeur du soldat à la vue de ses généraux marchant en tête des colonnes d'attaque, font surmonter tous les obstacles. Les pièces de la batterie basse tiraient encore à mitraille sur les troupes de la division Pacthod, lorsque les grenadiers de la 1re compagnie du 1er bataillon et la compagnie de voltigeurs, suivis du 4e bataillon, s'élancent dans le fossé à l'angle de la batterie ; ils parviennent à s'établir au-dessus de la fraise au moyen de laquelle ils arrivent à l'embrasure par où ils pénètrent dans l'intérieur ; tous les canonniers sont tués sur leurs pièces. Les soldats, animés par ce premier succès, franchissent l'escarpement et pénètrent dans la galerie blindée ; ils s'emparent ensuite des blockhaus inférieurs armés de canons et facilitent ainsi aux colonnes du centre l'accès des batteries hautes placées entre les deux tours[1]. En même

1. Le sous-lieutenant Hutin franchit un des premiers la palissade et, par son courage et son intrépidité, force le commandant du blockhaus

temps deux détachements de sapeurs coupent les palissades du fossé de la tour la plus élevée; les trois compagnies du 62e, qui s'étaient établies la veille sur les hauteurs dominant cette tour, s'emparent de cette dernière; dans l'attaque ces trois compagnies sont soutenues par le 3e bataillon du régiment.

Presque toutes les troupes qui défendaient les blockhaus supérieurs furent anéanties, les soldats tirant dans l'intérieur par les soupiraux. Des 600 braves qui formaient la garnison du fort, 30 implorèrent la clémence du vainqueur, le reste fut passé par les armes. On trouva dans le fort 11 pièces de canon et une quantité considérable de munitions et de vivres.

Deux compagnies du régiment furent laissées dans l'ouvrage pour l'occuper.

Après ce beau fait d'armes Tarvis fut enlevé. Les corps de gauche et du centre continuèrent leur marche sur Klagenfurth, le corps de Macdonald ayant été détaché à droite. La division Durutte traversa Klagenfurth et vint bivouaquer le 21 sur la route de Saint-Veit; le 23 elle s'établit à Neumarkt et, le 24, à Knittelfeld.

Combat de Saint-Michel (25 mai).

Le 25 mai le général Durutte reçoit l'ordre de seconder le général Séras, qui remonte vers Léoben.

à se rendre. Celui-ci lui passe d'abord son sabre à travers les barreaux et ouvre ensuite la porte.

Le sous-lieutenant Joux monte à l'assaut le deuxième et passe la palissade le premier de son bataillon.

[redacted]

L'ennemi, commandé par Jellachich, est établi à Saint-Michel. La division Durutte accélère alors sa marche, le général de brigade Valentin doit se porter avec le 23ᵉ léger sur la droite de l'ennemi et la déborder pendant que deux bataillons du 62ᵉ, après avoir passé la Muhr à San Stefano et s'être jetés sur la rive droite pour fouiller le bois, en chasseront les tirailleurs ennemis et inquiéteront leur flanc gauche ; le reste de la division est en deuxième ligne.

Pendant que tout s'ébranle pour mettre ces ordres à exécution, le général Séras marche droit au plateau et l'aborde franchement ; il est bientôt suivi par deux bataillons du 62ᵉ, qui se jettent à la baïonnette sur l'ennemi avec le plus grand courage ; en même temps deux régiments de chasseurs secondent cette attaque. Les Autrichiens, ébranlés par l'impétuosité du choc, se disposent à opérer leur retraite en bon ordre, lorsque, se voyant assaillis à la fois par l'infanterie et les chasseurs, ils n'ont que le temps de faire une seule décharge et prennent précipitamment la fuite. Une partie des troupes ennemies se dérobe étourdiment par la route de Rottmann, mais déjà cette dernière est occupée par le 23ᵉ léger et deux bataillons du 62ᵉ : tous ceux qui se retirent sur ce point sont tués ou pris.

Le général Jellachich fait de vains efforts pour rallier l'autre partie de ses troupes ; une terreur panique l'avait frappée. La division Durutte bivouaque sur le champ de bataille et le lendemain l'armée marche sur Bruck.

Tandis que l'armée d'Italie exécutait cette marche

[redacted]

victorieuse, la Grande-Armée, de son côté, était entrée à Vienne et avait livré la bataille indécise d'Essling; le 31 mai la jonction entre les deux armées était opérée, ce même jour la division Durutte se rendait à Mürzzuschlag.

L'archiduc Jean s'étant retiré en Hongrie, le vice-roi reçut l'ordre de l'y suivre. Après s'être concentrée, l'armée d'Italie marcha le 12 juin sur Papa, le 13 sur Raab, la division Durutte occupa les digues et les hauteurs de Czarnach.

Bataille de Raab **(14 juin).**

Les Autrichiens s'étaient décidés à s'arrêter et à occuper une très forte position en avant de Raab; toutes leurs forces y étaient réunies; leur droite s'appuyait à Salbadghetty, leur gauche à un marais, qui couvrait la droite de Kiss-Megger, le revers du plateau qu'ils tenaient était hérissé de canons, les pièces de la place de Raab devaient mêler leur feu à celui des pièces de campagne. Le général Grenier reçoit l'ordre d'attaquer le centre ennemi avec la division Durutte formée en deux colonnes; il place deux bataillons du 62e en réserve. Tandis que la division Séras attaque Kiss-Megger et que Severoly s'avance vers Salbadghetty, Durutte se porte avec trois bataillons (deux du 60e et un du 62e) entre les deux villages; ces bataillons parviennent à se loger à la droite de Salbadghetty.

Le sous-lieutenant Joux fond sur l'ennemi avec un sergent-major, un sergent et quatre grenadiers pour

[redacted]

prendre un drapeau ; ces quelques braves sont près de s'en emparer lorsque le bataillon est obligé de se retirer, ils sont alors forcés de battre en retraite poursuivis par près de 200 hommes.

L'ennemi, embusqué derrière des fossés, arrête le général Baraguey-d'Hilliers et, fier de ce succès, se jette brusquement sur le 60e et le 62e et les contraint momentanément à reculer.

Le lieutenant Fabre rallie le porte-aigle du 2e bataillon ainsi que plusieurs soldats et marche en avant; par ce mouvement il arrête la marche de l'ennemi. Le sous-lieutenant Terriez rallie de même les tirailleurs et les ramène au combat.

Les deux bataillons du 62e placés en réserve reçoivent alors l'ordre d'entrer en action ; la charge est battue, toute la ligne suit l'impulsion donnée et l'ennemi, déconcerté, regagne Salbadghetty avec précipitation.

Le capitaine Mereau charge un bataillon à la tête de sa compagnie et s'empare de deux canons. De même le capitaine Bertrand se précipite au milieu des rangs de l'ennemi, s'élance sur un porte-drapeau, le tue, désarme un officier qui veut s'interposer et revient avec le précieux emblème. Le lieutenant Fauchier, à la tête des voltigeurs du 4e bataillon, s'empare d'une pièce de canon.

Mais l'ennemi n'a pas dit son dernier mot : bientôt de nouvelles masses se jettent avec impétuosité sur la division Durutte et sont sur le point d'obtenir l'avantage ; le village est pris et repris trois fois, lorsque la

[redacted]

division Pacthod reçoit l'ordre de se porter en avant. A cette vue, la division Durutte se rallie et enlève la hauteur au pas de charge. L'attaque de cette division, conduite avec autant d'habileté que de vigueur, l'élan général, tout concourt cette fois à fixer la victoire. L'ennemi, enfoncé, est culbuté sur tous les points; il perd en un instant tout le terrain qu'il venait de gagner et abandonne définitivement les deux villages après quatre heures d'un sanglant combat. Sa déroute est complète et, dans sa fuite, il couvre le champ de bataille de morts et de blessés.

Le surlendemain, l'armée marche sur Komorn, toujours à la poursuite de l'archiduc Jean; elle séjourne quelque temps aux environs de cette ville dans le but d'observer le Danube.

Le 17 juin, la division Durutte s'empare de tous les moulins que l'ennemi avait retirés sur la rive opposée. Le 22, l'armée se rapproche de Raab.

Passage du Danube.

Un grand mouvement se préparait, les deux armées françaises avaient de nouveau opéré leur jonction et l'Empereur allait leur faire traverser le Danube en face de l'armée autrichienne, établie dans de formidables positions.

A cet effet, les 2, 3 et 4 juillet l'armée d'Italie marche sur Schwachat. Dans la nuit du 4 au 5, le plan de Napoléon est mis à exécution : la Grande Armée d'abord, l'armée d'Italie ensuite passent le Danube au-

[redacted]

dessous du point primitivement choisi et rendent ainsi inutiles les ouvrages considérables élevés par les Autrichiens.

L'armée d'Italie avait commencé son mouvement à 8 heures du matin, elle venait de se former sur la rive opposée lorsque ses divisions sont invitées à se porter dans la plaine de Marchfeld et à suivre le mouvement de Davout. Les soldats, jaloux de concourir avec ceux de la Grande Armée aux desseins de l'Empereur et de combattre sous ses yeux, brûlaient du désir de lui prouver leur zèle et leur dévouement.

Bataille de Wagram **(5 et 6 juillet).**

A 6 heures et demie du soir, le général Grenier reçoit l'ordre de soutenir le général Macdonald entre Baumersdorf et Deutsches Wagram. La division Dupas franchit aussitôt un ruisseau sous une grêle de mitraille ; elle est suivie par les autres divisions. Les troupes avancent au pas de charge sur la hauteur et mettent l'ennemi en fuite ; mais les fuyards sont bientôt ramenés au combat par des masses considérables d'infanterie ; les divisions françaises de réserve arrivent, la charge est battue, plusieurs carrés ennemis jettent leurs armes. Les autres carrés se disposent déjà à suivre l'exemple des premiers, l'armée d'Italie va avancer la victoire de Wagram d'un jour, lorsqu'une division alliée, celle des Saxons, trompée par l'obscurité, prend pour ennemies les divisions Durutte et Séras et exécute sur elles des feux très violents. Cette

[redacted]

méprise cause quelque désordre, à la faveur duquel les Autrichiens se reforment et nous sommes obligés de quitter la position conquise et d'abandonner quatre drapeaux sur les cinq, qui avaient été pris à l'ennemi.

Le lieutenant Fabre, soutenu seulement par quelques hommes, essaie de paralyser, sur le plateau, les efforts de l'ennemi ; il ne peut y réussir et tombe blessé en se défendant avec intrépidité. Le sous-lieutenant Joux reste de son côté un des derniers sur le plateau et rallie plusieurs hommes avec lesquels il remonte, quelques instants après, sur la même position pour protéger les blessés. Le sous-lieutenant Terriez charge l'ennemi, fait prisonnier un officier, mais tombe au même moment atteint d'un coup de feu.

L'armée d'Italie revient prendre les mêmes positions que dans la journée.

Le lendemain l'action décisive allait se donner. Dès le point du jour le combat commence. Tandis que nos deux ailes sont engagées, Macdonald attaque le plateau abandonné la veille ; il est près de réussir quand son flanc droit se trouve à l'improviste menacé par une colonne ennemie, contre laquelle le vice-roi d'Italie se hâte de lancer la division Durutte. A peine celle-ci s'est-elle portée en avant que l'ennemi démasque une batterie de douze pièces, Durutte n'en a que six à lui opposer ; malgré cette infériorité, il fait avancer ses troupes en deux colonnes sur le village de Breitenlee.

[redacted]

A ce moment, Macdonald reçoit l'ordre de forcer le centre autrichien ; ce général rassemble toutes ses forces et exécute la fameuse charge qui nous donna la victoire. Pendant l'exécution de ce mouvement, la division Durutte ne cessa de protéger le flanc droit de Macdonald et contribua ainsi puissamment au succès.

Sans parler de la Grande Armée, l'armée d'Italie fit dans cette journée 2,500 prisonniers et prit 8 pièces ; elle avait perdu 350 officiers et 6,000 soldats. Pour sa part, le régiment eut 2 officiers et 75 sous-officiers et soldats tués, 13 officiers et 153 sous-officiers et soldats blessés.

« Ainsi finit, dit Napoléon, la bataille de Wagram, que l'on peut considérer comme la plus mémorable des temps modernes tant par les masses imposantes qui combattirent dans cette terrible journée que par la durée et l'opiniâtreté de la lutte et par la grandeur et la variété des moyens que chaque parti employa pour obtenir la victoire. »

L'armée ennemie était complètement désorganisée, l'empereur d'Autriche demanda un armistice qui fut signé à Znaym le 14 juillet. Après la bataille de Wagram, l'armée d'Italie avait marché contre l'archiduc Jean, qui s'était rapproché du théâtre de la lutte, puis elle fut dirigée vers la Hongrie et le corps de Grenier vint occuper la Styrie.

Ainsi finissait la campagne de 1809. Parti des bords de l'Adige, le 62e était arrivé, vainqueur, sur les hauteurs de Wagram. Malborghetto, Saint-Michel, Raab, Wagram ,devenaient désormais des noms impérissa-

[redacted]

bles. Wagram est la plus mémorable journée des temps modernes, a dit Napoléon : « Wagram » a été inscrit sur le drapeau du 62e.

Le 62e revient en Italie.

Le régiment demeura en Styrie jusqu'en avril 1810, époque à laquelle il fut dirigé vers la basse Italie. Il y tint garnison jusqu'en 1811.

Le 13 août 1810, le 3e bataillon fut détaché à Toulon.

[redacted]

CHAPITRE IV

GUERRE D'ESPAGNE

Le 62e est envoyé en Espagne.

Pendant que nos armées d'Allemagne et d'Italie parcouraient victorieusement l'Autriche, d'autres armées françaises soutenaient en Espagne une guerre terrible contre les habitants de ce pays unis aux Anglais. Nous luttions depuis trois ans, avec des alternatives de succès et de revers, dans le but de placer Joseph, frère de Napoléon, sur le trône d'Espagne. Masséna venait d'être repoussé de Lisbonne et le commandement de l'armée de Portugal donné au maréchal Marmont, lorsque le 62e reçut l'ordre de se rendre en Espagne. Il faisait partie de la 7e division. Ses trois bataillons arrivèrent dans la péninsule en août 1811. Les vétérans du 62e allaient donc engager une lutte semblable à celle des Calabres par la nature du terrain, les difficultés de vivre et de communiquer, mais ici ils allaient trouver des adversaires encore plus redoutables qu'en Italie : Espagnols braves et fiers, combattant pour leur souverain et leur honneur; Anglais bien disciplinés et abondamment pourvus de tout.

[redacted]

Jusqu'au mois de décembre 1811, l'armée de Portugal n'avait pas été heureuse. La 7ᵉ division lui fut adjointe et vint occuper Salamanque. Un grand mouvement offensif, préparé en janvier 1812, manqua par suite de la prise de Rodrigo par l'armée anglaise; Salamanque devint alors pour nous le pivot de nos opérations; toutefois, à la fin d'avril, la 7ᵉ division fut envoyée à Zamora afin de pouvoir vivre.

***Bataille des Arapiles ou de Salamanque* (22 juin 1812).**

Wellington, commandant l'armée anglaise, se préparait à prendre l'offensive avec plus de 50,000 hommes contre l'armée de Portugal, qui en comptait environ 30,000 : le 14 juillet 1812, il commence son mouvement. Marmont rassemble aussitôt ses troupes, les Anglais se présentent devant Salamanque et en assiègent les forts, tandis que nous nous retirons. Mais le 20 les rôles changent : les Français, quoique bien inférieurs en nombre, manœuvrent de façon à inquiéter l'armée anglaise, qui se réunit à San Cristoval. Salamanque étant tombé au pouvoir de l'ennemi, nous nous retirons de nouveau, mais bientôt nous repassons le Douro à Tordesillas et nous marchons à la rencontre de l'armée anglaise.

Marmont, après avoir traversé la Guareña en présence de l'ennemi, avait établi son camp entre Alba-Tormès et Salamanque. En face les Anglais occupaient Téjarès et un des deux mamelons appelés Arapiles. Marmont dispose son armée pour la lutte : la 7ᵉ divi-

[redacted]

sion reçoit l'ordre de s'établir sur un mamelon extrêmement âpre et d'un accès difficile.

Le 22, à 11 heures du matin, l'armée anglaise s'ébranle pour attaquer, mais s'arrête bientôt devant la ferme contenance des Français, puis elle commence à se retirer. Marmont saisit l'occasion et prend ses dispositions pour couper les communications de Wellington, la 7e division doit soutenir la 5e, qui s'emparera d'un plateau situé sur le flanc de l'ennemi. Les mouvements ordonnés ne sont pas très bien exécutés, Marmont est blessé, les Anglais se retournent et, profitant de la confusion dans laquelle se trouvent les divisions françaises, se lancent avec impétuosité sur nos positions, mais partout, après des succès partiels, ils sont arrêtés ; chacune de nos divisions, chacun de nos régiments redouble d'efforts ; le général Thomières, qui commande la 7e division, est tué.

Le capitaine Mereau résiste héroïquement à la tête de sa compagnie, il finit par être blessé. Le chef de bataillon Poincignon est grièvement blessé d'une balle au coude droit. Malgré cette blessure, il cherche à rallier autour de l'aigle du 62e les sous-officiers et les soldats, 200 environ s'arrêtent et font feu sur l'ennemi, qui cesse un instant sa poursuite. La cavalerie anglaise arrive en force, culbute la troupe de Poincignon et la disperse ; atteint d'une deuxième balle à la cuisse, le brave commandant est malheureusement jeté à terre, la cavalerie ennemie lui passe sur le corps et il est fait prisonnier.

Le général Clausel, ayant pris le commandement à

[redacted]

la place du général Bonnet qui, lui aussi, avait été blessé, ordonne alors la retraite. Celle-ci s'exécute en bon ordre, sous la protection de la division Foy.

Cette bataille, engagée malgré le commandant en chef, avait été très meurtrière; de chaque côté, 6,000 hommes environ étaient hors de combat ou prisonniers.

Retraite de l'armée française.

La fortune se déclarait décidément contre nous, quoique Marmont, à peine arrivé, eût rétabli dans l'armée de Portugal une discipline très sévère et fait de ses troupes ce que les Anglais eux-mêmes appelaient « une belle et courageuse armée ». Malgré cela, les soldats du 62e ne se laisseront pas abattre; pendant toute cette malheureuse campagne ils vont montrer que leur courage est au-dessus de la défaite et jusqu'au bout ils continueront à faire leur devoir et à sauvegarder l'honneur de la patrie et du régiment.

L'armée française fit, le lendemain de la bataille, une retraite admirable et, faisant volte-face toutes les fois que les corps ennemis la pressaient, elle arriva ce jour-là même et dans un très bon ordre à treize lieues du champ de bataille. Après avoir passé le Douro, elle atteignit Burgos, pendant que Wellington entrait à Madrid.

Dans ce laps de temps, le régiment eut 20 officiers et 848 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le 14 août, Clausel reprit l'offensive, arriva sur le

[redacted]

Douro et peu s'en fallut que Salamanque ne tombât entre nos mains.

Le 2e bataillon est fondu dans les deux autres.

A ce moment le général Clausel reçut l'autorisation de fondre les bataillons qui auraient éprouvé de fortes pertes, dans les autres bataillons du même régiment et d'envoyer les cadres en France. En conséquence, le 26 août 1812, les hommes du 2e bataillon du régiment furent versés dans les 1er et 3e bataillons, après une revue passée par Charles Crosse, sous-inspecteur aux revues de la 7e division.

Offensive de l'armée française.

Wellington s'avance bientôt à la tête de son armée et de nombreuses guérillas; Clausel se met alors en retraite en livrant presque chaque jour un combat dans lequel il use l'ennemi ; il arrive ainsi à Burgos, dont les Anglais font en vain le siège.

L'armée française s'étant refaite, Souham, qui la commande, se dirige sur Burgos, force les Anglais à en lever le siège le 21 octobre, les pousse vigoureusement et les refoule à Venta de Pozo et sur le Carion ; enfin, le 11 novembre, les armées françaises opèrent leur jonction en face de l'armée alliée, qui a pris position à Salamanque. Le commandement en chef est donné à Soult, celui de l'armée de Portugal à Drouet.

Nous nous trouvions sur le même terrain qu'au mois

[redacted]

de juillet et Soult manœuvrait pour agir sur le flanc et les communications de l'ennemi, lorsque ce dernier, par une retraite précipitée, lui échappa en laissant 2,000 hommes entre ses mains. La poursuite continua jusqu'à l'Huelva, 9,000 hommes et une grande quantité de bagages tombèrent en notre pouvoir. Comme l'hiver était arrivé, l'armée s'arrêta et établit ses cantonnements à Valladolid. Les Anglais employèrent la mauvaise saison à reformer leur armée et le 4 juin 100,000 hommes marchaient sous le commandement de Wellington contre les 50,000 Français de Reille.

La difficulté de vivre était grande, la retraite commença aussitôt et se continua jusqu'à Vittoria, où l'armée arriva le 20 juin.

Bataille de Vittoria (21 juin 1813).

Le 21, Wellington lance ses troupes contre l'armée du roi Joseph, qui s'était décidé à rester à Vittoria. Ce fut une sanglante affaire, dans laquelle les soldats se montrèrent toujours à hauteur de leur tâche et ne cédèrent qu'au nombre. Le lendemain, le roi se décida à battre en retraite afin de conserver ses communications menacées.

20 officiers et 1,100 sous-officiers et soldats du régiment avaient été mis hors de combat à la bataille de Vittoria. Avec les débris on forma un bataillon, le 1er, qui fut immédiatement envoyé à Saint-Sébastien.

[redacted]

SIÈGE DE SAINT-SÉBASTIEN (JUIN-JUILLET 1813)

Préliminaires.

La place de Saint-Sébastien avait été désarmée et abandonnée durant les campagnes précédentes. La retraite de l'armée française, après la bataille de Vittoria, lui rendit toute son importance : elle barrait à l'ennemi la route de Bayonne. Le roi Joseph désigna le général Rey comme gouverneur et lui donna pour troupes de défense cinq bataillons, pris parmi les meilleurs, qui, joints à différents petits détachements, faisaient un total de 2,673 fantassins, 166 artilleurs et 248 hommes du génie. Nous avons dit que le 1er bataillon du 62e en faisait partie.

La ville est bâtie au pied d'un promontoire situé à l'extrémité d'une presqu'île bordée d'un côté par la mer, de l'autre par un fleuve, l'Urruméa. Les fortifications étaient, en somme, peu importantes ; le courage de la garnison devait y suppléer. Le couvent de Saint-Bartholomé constituait un solide point avancé.

Dès le 27 juin, Mendizabal, chef espagnol, se présente devant la place ; le 29 il attaque Saint-Bartholomé et veut l'emporter de vive force, mais il a compté sans la valeur des assiégés ; en effet, deux bataillons, l'un du 62e, l'autre du 22e, s'élancent sur l'ennemi qu'ils mettent en désordre et poursuivent à la baïonnette jusque dans ses lignes. Une deuxième attaque de Mendizabal, le 1er juillet, ne réussit pas mieux que la première.

[redacted]

L'escadre anglaise étant venue bloquer le port, le gouverneur se résout à exécuter une sortie pour reconnaître l'ennemi et faire des prisonniers. Le 3 juillet, à 9 heures du soir, trois colonnes sortent de la place; celle du centre est formée par 400 hommes du 62e sous le commandement du chef de bataillon Blanchard. L'ennemi est poursuivi pendant une lieue, on lui tue quelques hommes et on lui fait 12 prisonniers; le but était atteint, les trois colonnes rentrent dans Saint-Sébastien.

Le 9, le général anglais Graham arrive avec 10,000 Anglais, Allemands et Portugais. Deux colonnes ennemies, voulant refouler nos postes avancés, sont vigoureusement reçues et poursuivies par nos grenadiers et voltigeurs.

Le 15 juillet, l'ennemi essaie d'enlever les ouvrages extérieurs; il n'a pas plus de succès que précédemment et retourne précipitamment derrière ses retranchements.

Assaut de Saint-Bartholomé (17 juillet).

Les Anglais s'étaient servis de leur nombreuse artillerie pour ruiner à peu près complètement le couvent de Saint-Bartholomé; le 17, trois colonnes s'avancent pour s'en emparer. Le chef de bataillon Blanchard, du 62e, est spécialement chargé d'appuyer la lunette du cimetière et de surveiller l'ennemi le long de l'Uruméa.

La colonne ennemie de gauche s'étant emparée de

[redacted]

maisons crénelées, le lieutenant Saint-Jame, avec des voltigeurs du 62e, les reprend, tue plusieurs Anglais et Portugais et s'y maintient avec une grande bravoure en dirigeant un feu meurtrier sur les réserves, qui cherchent à soutenir les troupes entrées dans le couvent. Ce dernier est repris par un détachement de sapeurs et de grenadiers des 62e, 34e et 22e. Cependant l'ennemi, grâce à ses troupes fraîches, parvient à nous chasser de la lunette du cimetière, malgré la bravoure et le sang-froid du capitaine Blot, du 62e; mais l'élan des Anglais se brise contre la résistance des Français dans la redoute du Rondeau. Cette affaire avait été une véritable bataille, elle avait duré quatre heures, pendant lesquelles nous étions restés exposés au feu de 60 pièces d'artillerie.

Le chef de bataillon Blanchard s'était fait particulièrement remarquer pendant l'action.

Assaut du 25 juillet.

Le 23, l'artillerie ennemie fait de tels ravages qu'un immense incendie s'allume et ne peut être combattu faute d'eau. Le gouverneur se prépare à recevoir l'ennemi : à gauche, la petite brèche est défendue par le commandant de Songeon avec une compagnie du 62e, une de chasseurs de montagne et une du 22e; le colonel de Sentuary se tient à droite avec des sapeurs, 400 hommes du 62e et un bataillon du 34e; le gouverneur est au centre, à la grande brèche, avec les grenadiers et les voltigeurs des 62e, 34e et 22e; les autres

[redacted]

troupes sont en réserve. Les hommes bivouaquent à leur poste et réparent les brèches; le 25 au matin, la mine renverse la contrescarpe et les colonnes anglaises débouchent aussitôt, elles sont criblées de mitraille, leurs échelles sont renversées et l'une de ces colonnes est obligée de se retirer dans le plus grand désordre. A l'attaque principale, les défenseurs montrent un sang-froid admirable. Ils attendent que la colonne anglaise, forte de 2,000 hommes, soit au pied de la brèche, et lancent alors tout ce qu'ils ont sous la main; les Anglais s'arrêtent, hésitent et ne forment bientôt plus qu'une masse confuse au sein de laquelle l'artillerie et la mousqueterie font des ravages épouvantables. Le général Graham tenait ses réserves prêtes, mais les fuyards de la première colonne y sèment tant de désordre et d'épouvante, qu'il est impossible de faire avancer ces troupes fraîches.

Les Anglais demandent à ce moment une suspension d'armes qui leur est accordée et nos soldats, joignant l'humanité au courage, sauvent les blessés ennemis en les transportant à l'hôpital. Les assiégeants avaient perdu 2,000 des leurs dans cet assaut, nous n'eûmes que 18 tués et 49 blessés. « Cette affaire est, sans contredit, une des plus glorieuses pour les armes françaises en Espagne, elle est surtout remarquable par le sang-froid qu'ont su montrer nos troupes en se voyant attaquées inopinément par une brèche faite sous leurs pieds [1]. »

---

1. Du capitaine Gouffet, de la légion de la Vendée.

Les Anglais, remplis d'admiration pour la garnison, mais aussi découragés par leurs échecs, font encore venir des renforts, surtout en artillerie. Plusieurs surprises sont de nouveau déjouées et le 26 août 63 bouches à feu, dont 29 mortiers, tonnent de toutes parts contre la malheureuse ville. Le 30 au matin, presque tous nos feux étant éteints, Saint-Sébastien ne présentait plus qu'un amas de décombres. Cette situation, loin d'intimider nos soldats, ne faisait qu'irriter leur courage; réduits à recevoir la mort sans pouvoir la donner, ils attendaient l'instant de l'assaut comme celui de la vengeance.

Assaut du 31 juillet.

Enfin à 2 heures du matin, le 31, l'explosion d'une mine avertit que l'ennemi allait tenter un suprême et dernier effort. Tous volent au rempart au cri de : « Ils n'entreront pas. » Vers 11 heures l'ennemi s'élance, renforcé de 1,200 hommes d'élite, envoyés par Wellington; aussitôt on fait jouer deux fourneaux qui renversent le mur du quai sur la colonne anglaise; c'est le prélude du massacre, nos grenadiers combattent corps à corps, l'avantage va nous rester lorsque la fortune nous devient tout à coup contraire : un obus ennemi fait éclater un amas de projectiles, qui tuent ou blessent des centaines de braves; les Anglais en profitent et s'élancent sur la brèche dégarnie de défenseurs, mais les quelques grenadiers qui restent leur font payer cher ces ruines arrosées de sang.

[redacted]

Nos pertes étaient irréparables, nous nous retirons à 5 heures du soir dans le château du mont Orgullo, l'ennemi avait perdu 2,573 tués et blessés, nous avions 250 tués et 270 prisonniers presque tous blessés ; la garnison était réduite à 1,280 hommes. Les Anglais entrent dans la ville et y commettent toutes sortes d'atrocités, ternissant ainsi la gloire qu'ils venaient d'acquérir.

Le lendemain l'ennemi, espérant une capitulation, continue son feu sur le château et crible d'obus l'hôpital. Nos soldats irrités demandent à grands cris à se venger et à rentrer dans la ville. Une première sommation de se rendre reste sans réponse.

Cependant tenir était vouer à une mort certaine le peu de braves qui restaient. Obéissant à cette raison d'humanité, le gouverneur fit demander à l'ennemi les conditions de la capitulation.

« Lorsqu'on s'est défendu ainsi que vos troupes l'ont fait, répondit le général anglais, on n'est pas vaincu et on a le droit de dicter ses conditions. »

La garnison sortit avec les honneurs de la guerre et les blessés furent transportés en France.

Napoléon, sur la demande du maréchal Soult, n'hésita pas à récompenser le courage malheureux, et la plupart des officiers de la garnison reçurent dans les prisons mêmes d'Angleterre leur nomination à un grade supérieur.

Ainsi tombait Saint-Sébastien, place de troisième ordre, que l'ennemi comptait enlever en quelques jours. Saint-Sébastien résista pendant près de deux

[redacted]

mois à une armée complètement organisée et pourvue d'un formidable équipage de siège ; l'héroïsme du gouverneur et de la garnison fit de cette défense un des événements militaires les plus remarquables des temps modernes.

[redacted]

CHAPITRE V

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1813)

Les armes françaises en 1812 n'avaient pas été plus heureuses en Russie qu'en Espagne. La Grande-Armée, victorieuse de ses ennemis, était entrée à Moscou, mais vaincue par le climat, presque anéantie, elle avait été obligée de rétrograder jusqu'en Allemagne.

Il ne restait à la France que quelques soldats de ce côté: le génie de Napoléon, le patriotisme des Français allaient opposer aux vainqueurs une armée de soldats, jeunes il est vrai, mais que leur courage et leur dévouement devaient bientôt rendre capables de marcher sur les traces de leurs aînés.

Création du 11e provisoire.

Beaucoup de nouveaux régiments furent créés, ils furent appelés « régiments provisoires ».

Nous avons dit que les cadres du deuxième bataillon avaient été renvoyés au dépôt, à Marseille, le 26 août 1812. Ce bataillon fut reconstitué au moyen de l'incorporation de conscrits et, le 12 février 1813, il se mettait en route pour se rendre à Mayence. Il

[redacted]

devait former, avec le 4e bataillon du 1er de ligne, le 11e régiment provisoire.

Ce nouveau régiment fut d'abord placé, à Mayence, dans la 1re division du 2e corps de l'armée dite « d'observation du Mayn », organisée à la nouvelle de l'apparition des armées ennemies sur les bords de l'Elbe. Mais le 15 avril il fut encadré définitivement dans la 21e division (général Bonnet); cette division était la deuxième du 6e corps (général Marmont). Le bataillon du 62e, qui avait pris part à la formation du 11e provisoire, était commandé par le chef de bataillon Berceau; le régiment, à l'effectif de 1,161 hommes, l'était par le colonel Gougeon.

Le 15 avril la division Bonnet se trouvait à Eisenach; le 21 elle arriva à Gotha.

Bataille de Lützen (2 mai 1813).

Napoléon, après avoir rassemblé 200,000 hommes, résolut de traverser la Saale, d'attaquer le flanc de l'armée ennemie, de lui couper ensuite ses communications et de marcher sur Berlin. Les Alliés, de leur côté, comptaient écraser, en une seule bataille, les conscrits de Napoléon.

Un premier engagement a lieu, le 1er mai, à Weissenfels, à la suite duquel le 6e corps se porte près de Rippach.

Comme nous possédions peu de renseignements sur l'ennemi, le 6e corps reçoit l'ordre, le 2 au matin, de marcher sur Pegau. Aussitôt les carrés sont formés, la

[redacted]

division Bonnet se place en échelon à gauche de la 1re division et la marche commence avec vigueur et promptitude. Le mouvement, bien que gardant un caractère offensif, est bientôt arrêté, car le corps de Ney, placé auprès de Marmont, est aux prises avec des forces considérables. Pendant cet arrêt sous le feu les jeunes soldats du 11e provisoire supportent avec un sang-froid et un courage dignes des plus grands éloges les effets d'une artillerie formidable, à laquelle ils ne peuvent répondre ; les rangs, éclaircis à chaque instant, se reforment ; la cavalerie ennemie, qui s'est ébranlée et a chargé vigoureusement, vient se briser contre les baïonnettes. A ce moment notre division est envoyée au secours de Ney, l'ennemi est repoussé et la marche en avant reprise sur tout le front. La nuit seule arrête les trois divisions du 6e corps qui chargent en ligne. Les soldats fatigués espéraient goûter un repos bien mérité, lorsque la cavalerie prussienne fond sur nos troupes ; un régiment surpris est même mis en désordre, mais les carrés du 11e provisoire ainsi que plusieurs autres en imposent à l'ennemi par leur bonne contenance et le forcent à se retirer. La cavalerie prussienne ne se déclare point satisfaite car, vers 10 heures du soir, elle revient de nouveau à la charge ; cette fois, reçue à bonne portée, elle fait des pertes considérables et le régiment des gardes du corps prussien est entièrement anéanti.

Ainsi finit cette journée, glorieuse surtout pour le 6e corps, qui eut l'honneur de tirer les premiers coups de canon et les derniers coups de fusil. Le 11e provi-

[redacted]

soire reçut des éloges particuliers pour le courage que montrèrent ses conscrits encadrés par les vétérans d'Espagne et d'Italie.

Bataille de Bautzen **(20-21 mai 1813).**

Après Lützen l'armée française poursuit l'armée ennemie. Elle entre à Dresde et arrive devant Bautzen, aux environs de laquelle les Alliés se sont très fortement retranchés, sur deux lignes parallèles. Le 20, tandis que notre droite attaque la gauche ennemie et que Macdonald se lance sur Bautzen, le 6e corps reçoit l'ordre de passer la Sprée au-dessous de cette dernière ville et de chasser le général Kleist des hauteurs de Seydan. Malgré une résistance des plus acharnées de la part de l'ennemi, résistance qui dura plus de cinq heures, le 6e corps accomplit sa mission. Le soir du premier jour la première ligne de retranchements ennemis était donc forcée. Le lendemain le feu reprit sur tous les points, l'armée française chassa les Alliés de toutes les positions qu'ils occupaient et le 6e corps poursuivit l'ennemi jusqu'à Wurtzen.

Comme à Lützen nos jeunes soldats s'étaient couverts de gloire dans ces deux journées.

Étant donné le peu de détails que possèdent les régiments sur cette campagne, nous dirons seulement que le 11e provisoire prit part aux combats de la Katzbach et de Jauer, qui furent pour nous des victoires. A ce moment l'armée ennemie fut sauvée par l'armistice

[redacted]

de Pleiswitz, pendant lequel l'Autriche se déclara contre nous.

Bataille de Dresde (26-27 août 1813).

A la reprise des hostilités trois armées ennemies se préparent à entrer en lice; de notre côté nous trouvons le 6e corps à Buntzlau; il fait partie de l'armée de Silésie, commandée par Ney, qui se retire devant Blücher, mais est bientôt ramené au combat par Napoléon lui-même. Blücher est battu le 21 août.

Le 6e corps est alors rappelé en toute hâte à Dresde au secours des corps français, attaqués par la deuxième armée ennemie, celle de Bohême. Le 11e provisoire, arrivé à marches forcées, participe à la bataille de Dresde, indécise le 26 août, mais décisive le lendemain. L'ennemi était rejeté en Bohême.

Poursuite de l'ennemi.

Avec plusieurs autres corps le 6e poursuivit l'armée de Bohême et lui infligea une défaite à Possendorf.

Le général Lagrange avait succédé au général Bonnet dans le commandement de la 2e division. Celle-ci enleva Dippoldiswald, puis elle mit en fuite 15,000 Alliés à Falkenhein et, le 30 août, elle s'empara encore de la position de Zienwald. Mais nos succès furent arrêtés par la capitulation de Vandamme à Kulm et nous fûmes obligés de revenir sur nos pas.

Pendant cette poursuite nos armes avaient été mal-

[redacted]

heureuses en Silésie, où Blücher avait été vainqueur à la Katzbach.

Napoléon prend alors avec lui la garde et le 6ᵉ corps et renverse l'avant-garde ennemie, dont le corps principal se retire en toute hâte. Peu après le 6ᵉ corps revenait à marches forcées à Dresde, le 10 septembre, et pouvait enfin jouir d'un repos bien mérité.

« Le 6ᵉ corps marchait depuis vingt-deux jours, dit Marmont, sans un seul séjour; il avait livré plusieurs combats et fait souvent des marches de douze lieues, mais il était bien organisé et l'esprit en était admirable. »

Il s'écoula un mois, pendant lequel le 6ᵉ corps accomplit autour de Dresde différentes opérations heureuses. Durant cette période Marmont arrêta Blücher à Duben, puis vint s'établir à Eulembourg. L'armée ennemie du nord, qui s'était avancée à son tour, força le 6ᵉ corps à battre en retraite sur Leipzig.

Bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813).

Le 12 octobre Marmont, qui a reçu l'ordre d'occuper Delitsch, accomplit sa mission, puis revient à marches forcées au nord de Leipzig. L'armée française, le 16 octobre, est placée en demi-cercle autour de cette dernière ville, faisant face vers le nord, l'est et le sud aux armées des coalisés. La bataille, dont dépendra le sort de l'Allemagne, va se livrer.

Marmont choisit, à Liebenthal, un emplacement favorable pour résister aux armées ennemies du nord et de Silésie, mais bientôt il reçoit l'ordre de se porter au

[redacted]

sud de la ville. Le mouvement est à peine commencé que les deux armées ennemies débouchent sur nos derrières ; l'arrière-garde, aidée de la division dont faisait partie le 11e provisoire, les tient cependant en respect. Nous faisons de nouveau face à l'ennemi et nous livrons un combat furieux, dans lequel nos soldats luttent un contre quatre ; les deux lignes de combat sont espacées seulement de 150 pas. « Jamais chose pareille ne s'était offerte à mes yeux, écrit Marmont. »

Au sud de la ville le combat avait été non moins violent et le soir nous conservions à peu près nos positions, mais le lendemain les Alliés recevaient encore de puissants renforts et le 19 la lutte recommençait aussi furieuse. Schœnfeld fut perdu et repris sept fois. C'est notre division qui eut principalement la gloire de cette défense héroïque.

Quoique nos pertes énormes fussent inférieures à celles de l'ennemi, nous fûmes obligés de reculer devant les forces toujours croissantes des coalisés. Nos troupes s'étaient surpassées en énergie et en courage ; « jamais elles n'avaient été aussi fières de ce qu'elles avaient fait ».

Bataille de Hanau.

La retraite, que rendait difficile la traversée insuffisamment préparée de l'Elster, fut des plus pénibles. Le 6e corps, au prix de grands efforts et de grandes pertes, la protégea et arriva considérablement réduit à Weissenfels.

[redacted]

Un nouveau danger se présentait à notre armée en retraite : la Bavière, qui venait de se déclarer contre la France, avait envoyé 50,000 hommes barrer la route, près de Hanau, à l'armée française. « Celle-ci, dit Napoléon, passa au travers de l'armée ennemie comme un boulet. » Le 2 novembre elle arrivait à Mayence.

[redacted]

CHAPITRE VI

CAMPAGNE DE FRANCE (1814)

Les débris de l'armée d'Allemagne étaient arrivés épuisés sur le Rhin et, comme si les revers de la campagne précédente ne suffisaient pas, le typhus fit bientôt dans les troupes de terribles ravages. De son côté, l'ennemi nous guettait, prêt à passer la frontière.

Le 13 novembre 1813 le sous-inspecteur aux revues Henry procéda à l'incorporation de 100 conscrits hollandais dans 2e bataillon du 62e, qui avait fait la campagne d'Allemagne. Ce bataillon, ainsi que le 3e, reconstitué, fit partie du 6e corps d'armée (maréchal Marmont), 2e division commandée par le général Lagrange.

Le peu de répit que nous laissa l'ennemi fut mis à profit pour instruire les recrues et donner quelque cohésion aux troupes.

La campagne ne tarda pas à commencer : luttant un contre quatre, les soldats du 62e s'illustrèrent dans cette campagne immortelle dont nous n'énumérerons très rapidement que les faits principaux, car presque chaque jour se livra un combat ou s'exécuta une longue marche et il est resté de cette période peu de

[redacted]

documents donnant les faits d'armes accomplis par les corps.

L'ennemi ayant passé le Rhin le 1er janvier 1814, nous rétrogradâmes immédiatement, et le 6e corps arriva à Bar-le-Duc. Les Alliés étaient divisés en deux grandes armées, dites de Bohême et de Silésie, sans parler de celle du Nord. Elles comptaient environ 360,000 hommes, nous en avions 60,000 à leur opposer.

Le 29 janvier se livre la bataille de Brienne pendant laquelle le 6e corps arrête le corps d'York, puis, fort de 3,000 fantassins seulement, il échappe miraculeusement à trois corps d'armée ennemis, qui l'ont entouré, et vient tenir en échec environ 20,000 hommes, pendant que la bataille de la Rothière est livrée.

De nouveau, le 2 février, il arrête 8,000 hommes à Rosnay ; enfin il s'illustre tout spécialement à Champaubert, où les troupes ennemies sont anéanties.

Après Champaubert c'est à Vauchamps que le 6e corps montre sa valeur en mettant l'ennemi en fuite et lui faisant plus de 3,000 prisonniers.

Marchant en avant ou se dérobant, suivant les ordres de l'Empereur, le 6e corps vient opérer sa jonction avec le maréchal Mortier à la Ferté-sous-Jouarre. Grâce à l'habileté des deux maréchaux Marmont et Mortier, Blücher, battu à Gué-à-Tresmes, est obligé de renoncer à marcher sur Paris et se met en retraite sur Soissons, poursuivi par Napoléon lui-même. Le 6e corps prend part à la poursuite de Blücher, qui est sauvé par la reddition de Soissons ; il assiste à la bataille de Laon et

[redacted]

couronne cette série de combats en détruisant, à Reims, un corps de 12,000 hommes. Quelque temps après, les armées ennemies s'étant réunies, Blücher forme le projet définitif de marcher sur Paris ; malheureusement Napoléon ne put s'opposer à ce mouvement. Les deux maréchaux, placés entre le gros des armées ennemies et Paris, battirent lentement en retraite sur la capitale en disputant le terrain pied à pied. Tout à coup ils se trouvèrent en présence d'un corps entier rangé en bataille ; pris en tête et en queue, ils ne sortirent que par les manœuvres les plus habiles « de la plus horrible position où jamais troupes aient été placées ».

Les armées ennemies arrivèrent sous Paris. Les soldats du 62e comptèrent parmi les 7,500 fantassins qui livrèrent sous les murs de la capitale, à Romainville et au parc des Bruyères, un combat acharné contre plus de 50,000 coalisés. Napoléon étant trop loin, l'issue ne pouvait être douteuse : Paris fut remis aux alliés et le 6e corps se retira sur la position d'Essonne.

LE 4e BATAILLON EN ITALIE EN 1813 ET 1814

Formation de la 25e demi-brigade provisoire.

L'armistice de Pleiswitz, pendant la campagne de 1813, fut mis à profit pour renforcer nos armées d'Allemagne et d'Italie. C'est alors que le 4e bataillon du 62e fut désigné, avec un bataillon des 1er et 16e de ligne, pour former la 25e demi-brigade provisoire et cette dernière fut dirigée, au mois de juillet 1813, sur l'armée du prince vice-roi.

[redacted]

L'armée française occupait la rive droite de l'Adige, les Autrichiens campaient à Villach et le général Hiller menaçait Trente, lorsque la 25ᵉ provisoire arriva, le 2 novembre, à l'armée d'Italie. Elle fit aussitôt partie du corps détaché à gauche sous le général Giflenga qui, dans différents engagements, força les détachements qui lui étaient opposés à battre en retraite.

Le 26 décembre l'armée d'Italie fut formée à six divisions; la 25ᵉ provisoire fut placée dans la 3ᵉ division (général Fressinet) appartenant à la 2ᵉ lieutenance (général Verdier). Elle était sous les ordres de l'adjudant commandant Montfalcon et se trouvait à Vérone.

Bataille de Roverbello (9 février 1814).

L'année 1814 s'ouvrit pour nous sous l'aspect le plus sombre. Pendant tout le mois de janvier l'armée d'Italie se maintint sur l'Adige, mais les événements se précipitèrent et nous forcèrent à reculer: la division Fressinet se porta par Valeggio sur le Mincio; le 5 février elle arriva à Borghetto et le 8 à Mozambano.

Le maréchal de Bellegarde ayant résolu de traverser le Mincio, l'armée française marche à lui et la bataille devient générale. La division Fressinet, qui résiste à Borghetto, se met en bataille pour faire face aux éclaireurs ennemis, situés au delà du Mincio; elle n'a que 5,000 combattants à opposer aux 18,000 de l'adversaire. Nos soldats prennent position derrière le ruisseau de Mozambano et, bien qu'accablés par le nombre, ils se battent avec la plus grande valeur, disputent le

[redacted]

terrain pied à pied et, dans une dernière charge des plus vigoureuses, enfoncent la division ennemie Radivojevitch et la forcent à la retraite. La bataille était gagnée. L'ennemi perdait près de 9,000 hommes et nous 2,500 seulement; et cependant nous n'avions eu que 24,000 hommes environ engagés contre 50,000.

Les Autrichiens, attaqués de nouveau le 10 au matin par la division Fressinet, étaient obligés de repasser le Mincio.

Ces succès ne pouvaient avoir beaucoup d'influence sur l'issue de la campagne; les faits décisifs se passaient sur les bords de la Marne et de l'Aube. Le 15 février le roi de Naples nous déclarait la guerre et, dès le 19 avril, le général Verdier reprenait la route de France; l'armée repassait les Alpes le 9 mai.

Le 1er bataillon à l'armée de Lyon.

Le 1er bataillon, après avoir été fait prisonnier à Saint-Sébastien, fut immédiatement réorganisé et, en février 1814, il fut encadré dans la division Vedel, partie de Turin pour Chambéry, où elle rejoignit la division Marchand. Le bataillon comptait 20 officiers et 648 hommes.

« La retraite de ce corps de troupes, ses opérations et les combats qu'il soutint furent comme un dernier rayon de gloire, brillant sur la fin du drame impérial. » Les hommes, toujours sur le qui vive, conservant jour et nuit le sac au dos, étaient exténués de fatigue. Le 9 mai, à Carouge, le général Marchand, qui conservait

[redacted]

l'espoir de voir l'armée de Lyon prendre l'offensive, vit tout à coup sa division entourée de tous côtés par l'ennemi. Il sut encore lui échapper par une marche forcée, qui l'amena, le 10 avril, à Grenoble.

Le 62e devient 58e.

Par suite d'une nouvelle organisation, le 62e fut versé, le 1er septembre 1814, dans le 58e avec le 3e bataillon du 112e et le 3e bataillon du 7e régiment des voltigeurs de la garde.

La revue du nouveau 58e fut passée par le lieutenant général Grenier : « L'administration de l'ancien 62e, dit Grenier, est tellement bien tenue et en règle, que les comptables du nouveau régiment sont invités à continuer et à y apporter les mêmes soins. »

Le 7 mai 1815, ce régiment prend le n° 62 et fait partie, pendant les Cent-Jours, de l'armée des Alpes. Son dépôt, placé à Beaune en mai et juin, fut ensuite transporté à Montpellier.

Licenciement du 62e.

A la création des légions départementales, le régiment fut licencié : le 1er bataillon à Belfort le 13 septembre, le 2e bataillon à Moulins le 5 septembre, les 3e, 4e et 5e à Pamproux (Deux-Sèvres) le 22 septembre 1815.

[redacted]

Bataillon supplémentaire du 62e.

Le 18 août 1814, le sous-inspecteur aux revues Piet-Chambelles se rendit à Blaye pour procéder à l'organisation d'un détachement du 62e, destiné à former le noyau de trois bataillons supplémentaires qui devaient passer aux colonies, conformément à l'ordonnance du roi rendue le 8 août.

Cette opération fournit un officier et 136 hommes, qui partirent le 20 août pour se rendre à La Rochelle.

Un bataillon fut formé et embarqué sur les vaisseaux *le Marengo* et *le Superbe,* à destination de la Guadeloupe. Ces navires appareillèrent de l'île d'Aix les 27 octobre et 22 novembre 1814 et arrivèrent à la Guadeloupe les 14 décembre 1814 et 22 janvier 1815.

A la reprise des hostilités, l'île fut bloquée par les Anglais et le bataillon fut compris dans la capitulation du 10 août 1815.

LIVRE D'OR DU 62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(1803-1815)

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
		Officiers tués.	
Donna (Étienne)	Chef de bat.	Caldiero.	19 oct. 1805.
Antoine (Joseph). . . .	Capitaine.	—	—
Mousset	Sous-lieut.	—	—
Pfau.	Lieutenant.	Gaëte.	4 juin 1806.
Morizot	Capitaine.	—	15 mai 1806.
Vincent	—	—	7 juill. 1806.
Deschamps	—	—	—
Petit.	—	—	26 mai 1806.
Laurent	—	Scylla.	8 fév. 1808.
Dantenis.	Lieutenant.	—	10 fév. 1808.
Mitault (Louis).	Capitaine.	Malborghetto.	17 mai 1809.
Miquel (Pierre).	Lieutenant.	-	--
Gallien	Sous-lieut.	Raab.	14 juin 1809.
Pouchain (François) . .	—	--	—
Renaud (François) . . .	Lieutenant.	—	—
Compiègne	—	—	—
St-Georges (Augustin) .	—	—	28 juin 1809.
Debarre	Sous-lieut	—	—
Bardin (Pierre).	—	Malborghetto.	15 juin 1809.
Prieur (Pierre).	Capitaine	Passage du Danube.	5 juill. 1809.
Maljean (Daniel)	—	Environs de Vienne	25 juill. 1809.
Behm (Michel).		Calabre	11 juill. 1810
Bertrand (Didier) . . .	—	Espagne (Polia).	3 juill. 1812.
Pinteau (Remy)	Lieutenant	Salamanque.	22 juill. 1812.
Suchon (François) . . .	Sous-lieut	Logrono.	29 sept. 1812
Dutillet (Pierre)	Lieutenant	—	—
Rousseau (Armand) . .	Capitaine.	Haro-Rioxa (Espagne)	oct. 1812.
Voutre (Pierre)	Lieutenant.	Espagne.	•
Renaud	--	Mozambano.	7 fév. 1813.
Vouzelland (Jean) . . .	Sous-lieut.	Miranda.	26 avril 1813.
De St-James (François).	Lieutenant.	Saint-Sebastien.	17 juill. 1813.
Douzon (Pierre)	Capitaine.	—	--
De Rothman	Lieutenant.	--	31 juill. 1813
Toutard (Hilaire) . .		.	18 août 1813
Thellot (Louis)	Sous-lieut.	—	8 sept. 1813
Maurin (Joseph)	Capitaine.	Mozambano	8 fév. 1814.
Grandjean (Jean) . . .	Chef de bat	Meaux.	27 mars 1814
Hecommun (Jean) . . .	Sous-lieut.	--	—
Joux (François)	Capitaine.	—	17 avril 1814.

[redacted]

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
		Officiers blessés.	
Seigneurie (Pierre). . .	Capitaine.	Caldiero.	19 oct. 1805.
Dereberguea.	—	—	—
Georges.	Lieutenant.	Castelfranco.	9 nov. 1805.
Michaut (Joseph). . . .	Sous-lieut.	—	—
Barrey (Jean)	Capitaine.	Gaëte.	mai 1806.
Fauchier (François) . .	—	—	29 juin 1806.
Mereau (Pierre)	—	—	19 mai 1806.
Henry (Claude)	Lieutenant.	—	5 mai 1806.
Lerat (Vincent)	Sous-lieut.	—	10 juin-5 juill. 1806
Ducommun	Capitaine.	—	23 mars 1806.
Despeigne.	—	—	—
Turnier	—	—	25 mai 1806.
Rottmann	—	—	—
Ducommun	—	Santo-Olivo.	25 mars 1808.
Fabre (Jean).	—	Taverne (Calabre).	8 juin 1808.
Lamotte	Chef de bat.	Piave.	8 mai 1809.
Lefèvre (Pierre)	Sous-lieut.	Malborghetto.	16 mai 1809.
Duportail	Chef de bat.	—	17 mai 1809.
Berceau (Jean).	Capitaine.	—	—
Rotman (Jean).	—	—	—
Leroux (Pierre)	Lieutenant.	—	—
Duportail	Chef de bat.	Raab.	14 juin 1809.
Jacquesson (Jean) . . .	Capitaine.	—	—
Varez (Louis)	—	—	—
Legendre (Jean)	—	—	—
Seigneurie (Pierre). .	—	—	—
Desfossez (Emile) . . .	—	—	—
Mereau (Pierre)	—	—	—
Rehm (Michel).	—	—	—
Meulan (Marie).	—	—	—
Martin (Pierre).	Lieutenant.	—	—
Guéniot (Charles) . . .	—	—	—
Follot (François). . . .	—	—	—
Douzon (Pierre)	Sous-lieut.	—	—
Prieux (Hubert)	—	—	—
Brousse (François). . .	—	—	—
Descombes de Morelles	Lieutenant.	—	—
Rousseau	—	—	—
Ferriez (Pierre)	Capitaine.	Wagram.	5 juill. 1809.
Bertrand (Didier) . . .	Lieutenant.	—	—
Poincignon	Chef de bat.	—	—
Coussaud (Didier) . . .	—	—	—
Lenouaud (Michel) . .	Capitaine.	—	—
Duleux (Pierre)	—	—	—
Mayer (Hippolyte) . . .	—	—	—
Kayser (Alexandre) . .	—	—	—
Franck (Joseph)	—	—	—
Fabre (Jean).	—	—	—
Ganeval (Joseph). . . .	Lieutenant.	—	—

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Lafond (Jacques). . . .	Capitaine.	Wagram.	6 juill. 1809.
Fricot (Edme)	—	—	—
Descombes	Lieutenant.	—	5 juill. 1809.
Fauras (Jean)	Sous-lieut.	Miranda de la Castana.	21 nov. 1811.
Fauchier (François) . .	Capitaine.	Landrinal (Espagne).	28 nov. 1811.
Meulan	Chef de bat.	Roda.	5 mai 1812
Bourdon (Jacques) . . .	Lieutenant.	—	—
Blanchard (François). .	Chef de bat.	Les Arapiles.	22 juill. 1812.
Mereau (Pierre)	Capitaine.	—	—
Mayer (François). . . .	—	—	23 juill. 1812.
Breton (Pierre).	—	—	
Mauvais (Alexandre) . .	—	—	—
Poinsignon	Chef de bat.	—	22 juill. 1812.
Fricot	Capitaine.	—	—
Moutardier.	Lieutenant.	—	—
Lopin	Sous-lieut.	—	—
Raclot (Pierre).	Lieutenant.	—	—
Prieux (Hubert)	Capitaine.	Logrono.	29 sept. 1812.
Henry (Claude)	—	—	—
Vallet (Michel).	—	—	—
Cunin (Joseph).	Lieutenant.	—	—
Blanchard (François). .	Chef de bat.	Saint-Sébastien.	28 août 1813
Henry (Claude).	Capitaine.	—	8 sept. 1813.
Bené (André)	Lieutenant.	—	27 juill. 1813.
Blot	Capitaine.	—	17 juill. 1813.
Delort.	Lieutenant.	—	26 juill. 1813.
Roses	—	—	31 juill. 1813.
Thomas	—	—	—
Trimoullier	—	—	—
Robitaille	—	—	—
Henri	Capitaine.	—	8 sept. 1813.
Debarre.	Lieutenant.	—	—
Bayer	Sous-lieut.	—	28 août 1813
Cassis.	Capitaine	—	31 août 1813
Kollin	Sous-lieut.	—	—
Michaut (Joseph). . . .	—	Mozambano.	8 fév. 1813.
Aubert (Laurent). . . .	Lieutenant	—	—
Berreau (Jean)	Capitaine.	Leipzig.	18 oct. 1813
Marqueyrat (Marie). . .	Lieutenant.	—	—
Ducommun	Sous-lieut.	—	—
Haizet (Henri)	Capitaine.	—	19 oct. 1813.
Achery (Jean)	—	—	—
Pacory (Augustin) . . .	Lieutenant.	—	—
Rabiot (Claude)	Sous-lieut.	—	—
Villé (Firmin)	—	—	—
Miquelard	Chef de bat.	Brienne	29 janv. 1814.
Fisseron (Jean)	Sous-lieut.	—	1er fév. 1814
Brousse (François) . .	Lieutenant.	Meaux.	29 sept. 1813.
Lequy (Nicolas)	—	Italie.	10 mars 1814.
Miquelard	Chef de bat.	Laon.	—
Marqueyrat (Marie). . .	Capitaine.	Paris.	30 mars 1814
Gauthier (François) . .	Lieutenant.	—	—

[redacted]

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Melignon	Lieutenant.	Paris.	30 mars 1814.
Fauchier.	Capitaine.	Montbéliard.	1er juill. 1815.
Fauché	—	—	2 juill. 1815.
Blanquet (Jean)	Sous-lieut.	Pont de Rhoné.	2 fév. 1814.

Sous-officiers tués.

Ponsin (Henri).	Serg.-maj.	Caldiero.	19 oct. 1805.
Minguet (Pierre)	—	—	—
Poncet (Emmanuel) . .	Sergent.	—	—
Dessuages (Antoine) . .	—	—	—
Moreau (Edme)	--	—	20 oct. 1805.
Martin (Pierre).	—	Gaëte.	23 mai 1806.
Balleur (Louis).	—	Raab.	14 mai 1809.
Dérime (Nicolas). . . .	—	—	—
Vié (Louis)	—	Wagram.	5 juill. 1809.
Clément (René)	Serg.-maj.	—	6 juill. 1809.
Fontaneilles (Pierre) . .	—	—	—
Arnal (Rene).	Fourrier.	Espagne.	14 sept. 1811.
Grapin (Jean)	Sergent.	Miranda.	28 nov. 1811.
Neiss (Michel)	—	Les Arapiles.	22 juill. 1812.
Sellet (Jean)	--	—	—
Martin (Isidore)	—	Logrono.	29 sept. 1812.
Micoud (Pierre)	Serg.-maj.	—	—
Bergues (Louis)	Fourrier.	—	—
Crose (Jean).	Sergent.	Saint-Sébastien.	31 août 1813.
Besnoins (Barthélemy) .	—	—	—
Trejol (Jacques)	Fourrier.	—	—
Arjalliez (Aimable). . .	Sergent.	—	17 juill. 1813.
Gogelain (Benoit) . . .	—	—	—

Caporaux et soldats tues.

CALDIERO ET PASSAGE DE L'ADIGE (octobre 1805).

Michaud (Claude), cap.	Grange (Victor).	Blanc (Bernard).
Franquet (Pierre), cap.	Catrin (Toussaint)	Tavarin (Jean).
Miche (Claude), cap.	Lestout (Louis).	Gros (Denis).
Cofdin (Jean), caporal.	Meljac (Louis).	Soulier (François).
Durieux (François), cap.	Lecor (Pierre).	Martinet (Jean).
Armand (Joseph), cap	Daubigny (Etienne)	Ladoux (Jean).
Roussaux (Jean), cap.	Fausset (Jean).	Vaillard (Pierre).
Jubeau (Nicolas)	Bourgeois (François).	Gindre (Eugène).
Lang (Jean).	Legouteux (Casimir).	Renaud (Pierre).
Machefoin (Claude).	Kaiseler (Jean).	Danjean (Jean).
Sami (Alexis).	Morisot (Claude).	Bonnard (Pierre).
Charpin (Jean)	Marrains (Dominique)	Marion (François).
Bonouvrier (Jean).	Airot (Jean).	Bonnet (André).
Geslin (Jean)	Buisson (Pierre).	
Remy.	Colas (François).	

[redacted]

SIÈGE DE GAËTE (1806).

Beaudet (Louis), cap.	Soyer (Guillaume).	Flotard (Jean).
Gaillard (Jean), cap.	Jean (André).	Vercheret (Joseph).
Courtois (Louis), cap.	David (Pierre).	Rozier (Jean).
Sergent (Pierre).	Longat (Pierre).	Spicarelle (Jacques).
Nicolas (Leonard).	Maume (Antoine).	Brunet (Michel).
Hanolle (Jacques).	Alary (Charles).	Bassignier (Charles)
Visière (Jean).	Ré (Jean).	Berger (Philippe).
Manceau (Pierre).	Agoron (Antoine).	Alibert (Antoine).
Guigneau (Jean).	Bret (François).	Guibert (Jean).
Josse (Étienne).	Doudier (Antoine).	Donzon (Guillaume).
Velistal (Pierre).	Carnezat (Bertrand).	Touzard (François).
Frison (Maurice).	Ragobert (Louis).	Comminel (François).
Porthier (Pierre).	Pagot (Raymond).	Carnus (Pierre).
Bellin (Jean).	Mamel (François).	Blanc (Bernard).
Bocquillard (Jean).	Capellas (Jean).	Montals (Charles).
Bernard (Claude).	Voiturier (Joseph).	Ray (Joseph).
Clère (Jean).	Sijean (Étienne).	Lafon (Pierre).
Orillard (Jacques).	Fontaine (Joseph).	Lagarde (Pierre).
Rabier (Antoine).	Chareard (Antoine).	Girbat (Étienne).

CALABRE ET SCYLLA (1806-1808)

Petitcolas, caporal.	Rambaux (Antoine)	Nioquet (Bonnaventure)
Ganière (Jacques)	Blot (Joseph).	Vayrés (Antoine).
Rousset (Antoine).	Westhein (Urbain).	Paramangues (Antoine).
Cain (Claude).	Benet (Benoit).	Bous (François).
Devaux (Jean)	Chambon (Jean).	Calmet (Joseph).
Potard (Christophe).	Dupuis (Jean)	Parontant (Philibert).

MALBORGHETTO (17 mai 1809).

Ledac (François), cap	Puech (Jean)	Bourrel (Jean)
Caille (Pierre), caporal.	Guizard (Jean)	Sauze (Jean)
Ferdureaux (Louis)	Marion (Pierre)	Remade (Jean).
Jeantoux (Gabriel).	Decup (Pierre).	Gourguen (Joseph)
Sasurr (Joseph).	Chaudières (Antoine).	
Masson (Jean).	Perrin (Louis).	

RAAB (14 juin 1809)

Malmaison (Jean), cap.	Delouvrier (François).	Alric (Jean)
Terrier (Jean), caporal.	Clergue (Louis)	Guibert (Jean)
Borramier (Franç.), cap.	Durand (Jacques)	Gavaude (Étienne).
Champenois, caporal.	Justement (Joseph)	Sellin (Jacques)
Baston (Antoine), cap	Querne (Joseph)	Parent (Antoine).
Mazière (Jean), caporal	Lafond (Guillaume)	Charinool (Jean).
Ramondenq (Jos.), cap	Blanc (Jean)	Guyon (Raymond)
Balau (Jean)	Malares (Jean)	Bouchet (Claude).
Perrault (Léonard)	Chauzi (Jean)	Dalmayrac (Antoine).
Rouquet (Jean)	Peroche (Jerôme)	Ricard (Louis)
Merel (Rene)	Querinne (Julien)	Cazelles (Joseph).
Giraud (Joseph)	Bosc (Mathieu)	Senergues (François)
Forrette (Raymond)	Pailleret (Gabriel)	Ledaut (Jean)
Millot (Denis).	Billion (Claude)	
Brau (Alexandre)	Petitot (Jean)	

[redacted]

WAGRAM (5 et 6 juillet 1809).

Gardant (Henri).	Clusel (Pierre).	Lambermont (Jean).
Toulouse (Georges).	Bréguiboul (Jean).	Letard (Jean).
Ludz (Blaise).	Rosconval (Yves).	Jacquemin (Jean).
Lamarche (François).	Guénolé (Louis).	Rufller (Claude).
Manthe (Joseph).	Habasque (Guillaume).	Dudouit (Charles).
Lescargue (Paul).	Vallet (Léonard).	Renaud (Jacques).
Fournier (François).	Roux (Pierre).	Auger (Claude).
Vittal (Antoine).	Lamarre (Louis).	Gimalac (Jacques).
Garric (Jean).	Jacob (Charles).	

ESPAGNE

SALAMANQUE (22 juin 1812).

Vidal (Jean), caporal.	Gairal (Guillaume).	Le Niézec (Yves).
Duval (Louis).	Daoufars (Pierre).	Arnaud (Jean).
Schœnhoven (Michel).	Tual (Guy).	Bernard (François).
Bousendorf (Jean).	Hugues (Henri).	Rey (Cyprien).
Desjardins (Jean).	Verget (Jean).	Fromenthal (Charles).
Bonnet (Barthelémy).	Villermet (Anthelme).	Pougeac (Jean).
Piet (Jean).	Pascal (François).	Monfevrier (François).
Sallette (Pierre).	Chevet (François).	Sorges (Bernard).
Comte (Pierre).	Carel (Louis).	Jean (François).
Gairiel (Guillaume).	Sourbier (Joseph).	Escande (Guillaume).
Guillou (Louis).	Pralony (Jean).	Harmand (Pierre).
Million (Thomas).	Duprat (Dominique).	Roman (Jean).
Caumond (Jean).	Sancry (Louis).	Vignal (Étienne).
Masbiau (Antoine).	Dantec (Marie).	Rode (Laurent).
Verahet (Pierre).	Durand (Bernard).	Joyel (Guillaume).

LOGRONO (29 septembre 1812).

Ozil (Julien), caporal.	Delpech (François).	Avon (Joseph).
Cristol (Antoine), cap.	Prévôt (Jean).	Pont (Mathieu).
Lafont (François), cap.	Chapel (Pierre).	Morel (Jean).
Martel (Etienne), cap.	Cabasut (Louis).	Groboz (Jean).
Bailac (Jean).	Marec (Jean).	Themines (Jean).
Legros (Remy).	Boussart (Charles).	Thomas (Joseph).
Alhem (Nicolas).	Pousset (Jean).	Garnier (François).
Milon (Charles).	Bithoret (Guillaume).	Johans (Chrétien).
Lapouzade (Antoine).	Riou (Jean).	Chenard (Dominique).
Pauyaud (Antoine).	Girard (Joseph).	Patiat (Antoine).
Bray (Benoît).	Arnal (Antoine).	Auzeral (Jean).
Fabre (Antoine).	Toulue (Jean).	Saule (Jean).
Miatosque (Bernard)	César (Jean).	Sauvageol (François).
Géordi (Antoine).	Regour (Jean).	Maumon (Henri).
Penin (François).	Martal (Arnaud).	

SIÈGE DE SAINT-SÉBASTIEN (1813).

Suchon (Claude), cap.	Roland (Joseph), cap.	Douarinon (Yves), cap.
Champel (Louis), cap.	Teil (Pierre), caporal.	Bouguennec (Yves), c.

Ramond (Pierre).
Mirans (Louis).
Roubin (Étienne).
Mézières (Jean).
Dô (Jean).
Chamfort (Guillaume).
Gras (Pierre)
Bouissac (Jean).
Lafosse (Georges).
Bontems (Pierre).
Cabanas (Pierre).
Lamirau (Annet).
Lacourbas (Jean).
Bousquet (Pierre).
Aussel (Antoine).
Gareng (Jacques).
Boulou (Antoine)
Gaston (Jacques).
Carnac (Pierre)
Seconds (François).
Coullonnier (Jean).
Estival (Louis).
Fabre (Jean)
Veissette (Jean)
Brenques (André).
Tissandier (Simon).
Brosius (Mathias)
Haumersch (Pierre).
Bonnafous (Joseph).
Soguer.
Pourtau (Isidore).

Brauge (Jean).
Lalause (Jean).
Audrieu (Pierre)
Record (Jean).
Vabre (François).
Moing (Mathurin).
Narvret (François).
Arnaud (François).
Ray (Louis).
Guérin (Louis).
Serpolet (Claude).
Pomarède (Joseph).
Chambon (Jacques).
Duvernois (Pierre).
Piquet (Henry).
Detruy (Gabriel).
Delprat (Joseph).
Barre (Jean)
Huc (Noé).
Crespi (Jean).
Ferrère (Jean).
Vannini (Giuseppe).
Azémard (Antoine).
Calvel (Jean).
Roques (Jean).
Aragon (Jean).
Lafont (Jacques).
Gonnet (Jean).
Bonnet (Jean).
Laville (Joseph).
Sabatier (Raymond).

Lecomte (Michel).
Schrœder (Bernard).
Tinland (Jacques).
Desruol (Jean).
Moulins (François).
Kessler (Jean).
Viala (Jean).
Bousquet (Jean).
Ducos (Jean).
Pistre (Pierre).
Doulion (Jean).
Bermail (Jean).
Hortola (Jean).
Galibert (Pierre).
Carel (François).
Laborie (Pierre).
Lagrange (Jean).
Roussac (Abraham)
Debals (Joseph).
Bertrand (Étienne).
Weuner (Pierre).
Tanguy (François).
Laporte (Étienne), cap.
Benes (François).
Mas (Jean).
Bernard (Pierre)
Gaguiaire (Pierre).
Caillot (François).
Andrieux (Georges).
Senut (Jean).
Chabert (Louis).

ITALIE — MOZAMBANO (1814)

Chapiel, caporal.
Planèse (Alby).
Bonteyron (Claude).
Rivet (André).

Folassol (Jean)
Montaland (Jean)
Bonhomme (Jean)
Delorme (Antoine).

Chassefeyre (Henri).
Vilulaine (Claude)

CAMPAGNE DE FRANCE (1814)

Bernier (Pierre), cap.
Lelarge (Dominique).
Fraissinhes (Joseph).

Marnier (Pierre)
Rebazzo (Charles)
Sogno (Joseph)

Lapeyre (Bernard)
Romeuf (Jean)

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1813)

Rambaud (Raymond)
Junquet (Jean)
Laquet (Antoine)

Bergeyre (Pierre)
Penthialon (Jean)
Romand (André).

Lourcade (Jean).
Laffon (Pierre)



[redacted]

[redacted]

62e LÉGION DÉPARTEMENTALE

(1815-1820)

Après Waterloo, la Restauration adopta une nouvelle organisation de l'armée, dont le recrutement régional fut la base.

Chaque département, groupant ses conscrits autour d'un noyau de quelques anciens soldats non licenciés, forma une légion composée, au début, de trois bataillons, dont deux de ligne et un de chasseurs à pied, et de trois cadres de compagnie formant dépôt. Il devait y avoir aussi par légion une compagnie d'éclaireurs à cheval et une compagnie d'artillerie. La légion prit le nom du département qui la formait, et il lui fut en outre attribué le numéro correspondant au rang du département dans l'ordre alphabétique.

C'est ainsi que la 62e légion départementale se trouva être celle du Puy-de-Dôme. Elle eut pour noyau quelques soldats des 3e et 7e de ligne de l'Empire, et fut formée le 15 juillet 1815. Elle eut pour premier colonel le marquis de Pracontal (25 octobre 1815), auquel succéda le baron Carré (14 avril 1819).

Le dépôt seul resta au centre de formation, Clermont-

[redacted]

Ferrand, pendant que la légion occupait successivement les garnisons suivantes :

A la formation (15 juillet 1815), Clermont-Ferrand ;

1er août 1816, Lons-le-Saunier ;

1er janvier 1818, Besançon ;

1er juillet 1818, Grenoble.

L'organisation du début dut être modifiée dans la suite, pour des raisons et dans des conditions dont nous ne donnerons pas ici le détail. Disons seulement qu'en raison des ressources variables du recrutement dans les divers départements, le nombre des bataillons varia de deux à quatre d'une légion à l'autre et que huit départements eurent deux légions. Les bataillons de chasseurs de chaque légion furent aussi suprimés et remplacés par dix légions entières de chasseurs que fournirent les départements des régions montagneuses.

L'ordonnance du 23 octobre 1820 ramena le groupement en régiments. Il en fut formé 80, dont 60 de ligne et 20 légers.

La légion du Puy-du-Dôme forma le 33e régiment de ligne.

Par suite de cette nouvelle organisation, il n'exista pas d'abord de 62e régiment de ligne, et notre numéro ne reparut que le 2 février 1823, lorsque furent créés 4 nouveaux corps, qui prirent les numéros faisant suite à ceux des 60 régiments de ligne qui existaient déjà.

[redacted]

QUATRIÈME PARTIE

62ᵉ RÉGIMENT D'INFANTERIE

CHAPITRE Iᵉʳ

EN FRANCE ET EN CORSE (1823-1836)

Le 62ᵉ régiment d'infanterie, dont l'histoire se poursuit désormais sans lacune jusqu'à nos jours, fut organisé, en exécution de l'ordonnance royale du 2 février 1823, le 1ᵉʳ avril de la même année, à Lyon, par le lieutenant général vicomte Paultre de Lamotte, commandant la 19ᵉ division militaire.

Les éléments qui servirent à la formation du nouveau corps furent les suivants.

Tableau.

[redacted]

PROVENANCES.	SOUS-OFFICIERS et caporaux.	SOLDATS.
Venus du 5e de ligne	7	»
— 17e —	7	»
— 19e —	7	»
— 21e —	5	»
— 25e —	6	»
— 33e —	18	»
— 41e —	»	80
— 44e —	»	80
— 45e —	»	80
— 50e —	»	80
— 52e —	»	80
— 53e —	»	80
— 60e —	»	80
— 5e léger	7	»
— 10e —	5	80
— 19e —	18	80
Jeunes soldats de la classe 1822 provenant du département du Tarn	»	87
Jeunes soldats de la classe 1822 provenant du département des Deux-Sèvres	»	55
Jeunes soldats de la classe 1822 provenant du département des Côtes-du-Nord	»	210
Totaux	80	1,072

A ces chiffres il y a lieu d'ajouter 800 vétérans de la classe 1816, des départements du Loiret, de l'Oise, de Saône-et-Loire et de Seine-et-Marne, qui, incorporés au 62e en juin 1823, furent libérés en novembre de la même année.

Le commandement du régiment nouvellement formé fut donné au colonel de Saint-Quentin (7 février).

Les régiments d'infanterie de ligne étaient tous à trois bataillons de huit compagnies, dont six de fusiliers, une de grenadiers et une de voltigeurs.

Un quatrième bataillon fut créé en outre en no-

[redacted]

vembre 1830, puis diminué, en août 1833, de quatre compagnies, les quatre autres formant un dépôt de recrutement et de réserve, lequel fut lui-même supprimé en mars 1834.

De l'année 1823 à l'époque de son départ pour l'Algérie (1836), le 62ᵉ occupa successivement les garnisons suivantes :

Avril 1823, Nancy ;

Septembre 1823, Besançon ;

Décembre 1824, Marseille ;

Juin 1825, la Corse (1ᵉʳ bataillon : Corte et Vivario ; 2ᵉ bataillon : Bonifacio et Sartène ; état-major et 3ᵉ bataillon : Ajaccio) ;

Novembre 1826, Grenoble (c'est de là qu'un détachement du corps, composé de 2 sous-officiers, 4 caporaux et 127 soldats, fut mis en marche, le 15 mars 1828, pour être incorporé au 8ᵉ de ligne, destiné à l'expédition de Morée) ;

Mai 1828, Lille ;

Avril 1831, Paris (et environs) ;

En 1832, de nombreux mouvements se produisent, de nombreux détachements sont fournis, répartissant les fractions du régiment dans diverses villes de la Provence (Avignon, Arles, Toulon, Marseille, Aix, etc.) ;

Enfin, l'année 1835 voit le régiment réuni à Marseille.

Durant cette période de paix qui s'écoula entre sa formation et le moment où il fut appelé en Afrique, le 62ᵉ, par son bon esprit, sa belle tenue et sa stricte discipline, sut de suite se faire remarquer parmi les

[redacted]

meilleurs. A défaut d'occasions de se signaler sur les champs de bataille, il sut saisir celles qui se présentaient pour lui de faire preuve d'autres qualités dont peut justement aussi s'honorer un régiment pendant la paix, et qui sont le meilleur indice de celles qu'il saura montrer pendant la guerre : il fit preuve de courage en luttant contre de redoutables fléaux, et, en venant en aide à leurs victimes, il montra sa générosité.

C'est ainsi qu'en avril 1824, après avoir mérité d'être cité à l'ordre de la division pour le dévouement avec lequel il lutta contre un grand incendie qui avait éclaté dans la commune de Montfaucon, près de Besançon, il s'ingénia à secourir les malheureux qu'avait ruinés la catastrophe. Les sous-officiers du régiment organisèrent à leur bénéfice une représentation théâtrale qui leur fournit une somme de 1,740 fr.

En Corse, en 1826, au cours d'une meurtrière épidémie, il s'acquit l'affection et la reconnaissance des populations par l'assistance dévouée qu'il leur prêta, non sans subir lui-même des pertes cruelles.

Au mois de mai de 1827, une trombe d'eau d'une violence inouïe s'abattait sur le village de Goncelin, situé à sept lieues de Grenoble. Presque toutes les maisons étaient détruites, et les autres menaçaient ruine. Le 62e envoya sur le lieu du sinistre quatre compagnies qui, pendant sept mois, s'employèrent à préserver ce qui pouvait l'être encore, à déblayer les ruines, à retirer les cadavres qu'elles recouvraient et à restaurer le malheureux village. Puis, les sous-officiers, avec le concours de leurs camarades du 5e de ligne,

[redacted]

également en garnison à Grenoble, organisèrent encore une représentation théâtrale qui fournit aux sinistrés une somme de 1,900 fr.

Le régiment était à Lille quand la révolution de 1830 vint le soumettre à une périlleuse épreuve. Une grande effervescence se manifesta dans la population, des attroupements considérables se formèrent. Le 62e reçut l'ordre d'occuper les places et les principaux marchés. Par son attitude calme et résolue, et aussi par l'influence de la sympathie qu'il s'était méritée de la part des habitants, il maintint le bon ordre et s'acquitta à la satisfaction de tous de sa difficile mission.

Après la révolution de Juillet, le colonel Lévesques succéda au colonel de Saint-Quentin dans le commandement du régiment (8 octobre 1830).

En juillet 1833, à Marseille, de même qu'en février 1834 à Lyon, le régiment s'acquitta de missions semblables à celles dont nous venons de parler avec le même tact et le même succès.

Enfin, en 1835, encore à Marseille, le 62e se trouva aux prises avec un terrible fléau, le choléra, qui, pendant neuf mois, décima la ville. Au milieu de la terreur et de la désolation de tous, le régiment, non seulement sut conserver son moral et, par l'exemple de son impassible fermeté, réconforter celui de la population, mais il sut encore une fois prêter aux malheureux une généreuse assistance. En ces cruels moments où s'amollissaient les courages les plus éprouvés, où s'affolaient les plus fermes esprits, on le vit soigner les

[redacted]

malades, relever les mourants et déposer les morts dans les fosses qu'il creusait pour eux. Et si, d'une part, les sages mesures sanitaires prises par les médecins et les officiers du corps lui fournirent une efficace protection, d'autre part aussi le dévouement dont il fit preuve ne fut pas sans lui coûter de trop nombreuses victimes : le 62e eut à porter le deuil du capitaine adjudant-major *Vabre*, du lieutenant *Vauthrin*, du chirurgien-major *Gerlin*, ainsi que de 47 sous-officiers, caporaux et soldats.

[redacted]

CHAPITRE II

EN ALGÉRIE (1836-1842)

En avril 1836, la province d'Oran avait été le théâtre d'un grave échec pour les troupes françaises. Au cours d'une tentative faite dans le but d'établir une communication entre Tlemcen et la mer, par la vallée inférieure de la Tafna, une colonne de 2,000 hommes, commandée par le général d'Arlanges, avait été attaquée, à Sidi-Yacoub, par Abd-el-Kader à la tête de forces considérables. Enveloppée de toutes parts, la colonne française fut en grand péril et parvint difficilement à battre en retraite sur le camp retranché situé à l'embouchure de la Tafna, où elle eut à soutenir un blocus qu'elle ne pouvait rompre sans un sérieux renfort.

C'est en vue de lui fournir ce renfort que le Gouvernement décida l'envoi immédiat en Algérie de trois régiments de France pris dans les garnisons du littoral méditerranéen, les 23e et 24e de Port-Vendres, et le 62e de Marseille.

Les 1ers et 2e bataillons du 62e s'embarquèrent donc à Marseille le 28 mai, sur le vaisseau *Santi-Pietri* et la frégate *Herminie*, à l'effectif de 58 officiers et 1,337 sous-officiers, caporaux et soldats.

[redacted]

Le débarquement s'effectua le 7 juin, à l'embouchure de la Tafna, où le régiment rejoignit les 23e et 24e, arrivés de la veille.

La venue de ce secours était plus qu'opportune : elle était le salut pour le petit corps expéditionnaire, dont la situation était devenue des plus alarmantes depuis qu'une tempête de douze jours, empêchant les ravitaillements par mer, avait ajouté à toutes ses épreuves celle de la famine.

Pour son début sur la terre d'Afrique, le 62e se trouvait donc intervenir dans une situation critique et allait avoir à faire ses premières armes contre un ennemi déjà redoutable entre tous et auquel un succès venait de donner un regain de puissance et d'audace. Mais aussi il allait avoir l'heureuse fortune de marcher à l'ennemi sous la conduite d'un chef dont cette expédition commença la célébrité, en révélant son génie si particulier : le général Bugeaud prit le commandement du corps expéditionnaire renforcé et constitué en une division de 6,000 à 7,000 hommes.

Première marche.

Le général Bugeaud, pour forcer plus facilement le blocus en trompant la surveillance de l'ennemi, commença par adopter un itinéraire inattendu. Dans la nuit du 11 au 12 juin, quittant le camp retranché où il laissait une garnison de 1,200 hommes, il se mit en marche pour Oran en longeant le bord de la mer. C'est une disposition toute nouvelle qui permit à la division

de suivre cet itinéraire dépourvu de routes ; à cet effet, elle s'était démunie de toutes ses voitures, même de l'artillerie de campagne, selon la méthode qu'inaugurait le général et qui, en allégeant les colonnes, les rendait assez mobiles soit pour suivre les Arabes, soit pour leur échapper, suivant le but cherché. Le mérite de cette innovation fut de suite démontré, car la colonne était déjà à quatre lieues du camp et sur des plateaux faciles, quand les cavaliers de l'émir s'aperçurent de son départ. Mais, malgré la réussite de cette première partie de l'entreprise, les fatigues et les dangers ne furent pas épargnés aux troupes, surtout au 62e, qui formait l'arrière-garde. Nouveau dans cette mission comme dans le pays et manquant d'entraînement par suite de l'immobilité gardée à bord et au camp, il fut soumis là à une dure épreuve. Ralenti par la nécessité de repousser les attaques de la cavalerie arabe, il était obligé ensuite de forcer l'allure pour suivre la colonne, qui marchait rapidement. Pour la première fois, les soldats se trouvaient en présence de cette terrible alternative des campagnes d'Afrique : surmonter coûte que coûte l'épuisement causé par la fatigue, la chaleur et la soif, ou tomber entre les mains d'un impitoyable ennemi. Mais si tous sentaient la difficulté et le péril de la situation, tous sentaient aussi que l'honneur du régiment était engagé. Grâce aux encouragements du colonel et des officiers, l'acte de désespoir d'un caporal, qui se fit sauter la cervelle, ne trouva pas d'imitateurs ; ceux dont le moral était sur le point de faiblir ressaisirent leur énergie, et, à

[redacted]

6 heures du soir, après dix-huit heures de pénible marche et de continuelles escarmouches, dans lesquelles deux hommes avaient été tués, le régiment, exténué, mais justement fier de ses premières armes, rejoignit la colonne qui bivouaqua sur l'Oued-Ghazer.

D'Oran à Tlemcen et à la Tafna.

Le 17, la division arrivait à Oran sans nouvel incident. Elle en repartait le 19 avec le convoi de ravitaillement qu'il s'agissait de conduire à Tlemcen, où la petite garnison du capitaine Cavaignac était bloquée et sans ressources depuis le mois de février. On arriva à Tlemcen le 24, après avoir repoussé une attaque de la cavalerie arabe sur l'arrière-garde.

Mais, ce premier ravitaillement n'étant pas suffisant pour l'avenir de la courageuse garnison de Tlemcen, il fallut de suite se mettre en route pour aller prendre à la Tafna un nouvel approvisionnement et établir aussi la communication désirée entre Tlemcen et la mer.

La division repartit donc de Tlemcen le 26 et, trompant la surveillance d'Abd-el-Kader, fut le 29 au camp retranché de la Tafna, d'où elle repartit le 4 juillet pour Tlemcen, avec son convoi de ravitaillement. Deux compagnies du 62e (5e du 1er et 2e du 2e) furent laissées au camp pour en renforcer la garnison.

[redacted]

Combat de la Sicca (6 juillet 1836).

Dans cette marche de retour, une nouvelle manœuvre du général Bugeaud livra, comme à l'aller, le passage des montagnes à la division, et lui fournit ensuite l'occasion désirée d'un combat en plaine. Il eut lieu le 6 juillet, sur les bords de la Sicca, tout auprès de son confluent avec l'Isser. L'émir était à la tête de 12,000 hommes, dont 9,000 cavaliers et 1,000 hommes d'infanterie régulière. De son côté, le général Bugeaud disposait de 8,000 hommes, dont 1,200 cavaliers, avec deux obusiers de montagne. Grâce à la mobilité et à la souplesse de son dispositif en trois colonnes parallèles, la division fit rapidement face à la double attaque des Arabes sur l'arrière-garde et sur le flanc droit et, des deux côtés, prit une vigoureuse offensive. Le 62ᵉ, avec le 24ᵉ et le bataillon d'Afrique, fit face à l'attaque dirigée sur l'arrière-garde et se comporta vaillamment dans ce combat qui fut son véritable baptême du feu; car il ne s'agissait plus ici de simples escarmouches, comme dans la marche de la Tafna à Oran, mais d'une lutte à outrance entre l'émir, à la tête de ses meilleures troupes, et un général français dont amis et ennemis pressentaient déjà la valeur hors de pair et l'action décisive sur l'avenir de notre conquête. La compagnie de grenadiers du 2ᵉ bataillon fut la première engagée et soutint seule avec une grande intrépidité, pendant plus d'une demi-heure, les efforts réunis de la cavalerie et de l'infan-

[redacted]

terie ennemies. Quelques instants plus tard, le régiment chargea 1,200 cavaliers arabes et les mit en fuite, montrant dans cette circonstance autant d'ardeur et de sang-froid que les régiments les plus familiarisés avec cette guerre toute nouvelle pour lui, qui ne comptait encore qu'un mois de séjour sur la terre d'Afrique.

Pendant ce temps, le combat livré sur l'aile droite était devenu aussi une brillante et complète victoire. La cavalerie d'Abd-el-Kader était en pleine déroute, et son infanterie régulière, sur laquelle il fondait tant d'espoir, acculée aux escarpements de l'Isser, était anéantie.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'à quatre lieues du champ de bataille, sur la Tafna, au bord de laquelle on campa pour prendre un peu de repos. Le lendemain 27, on revint à Tlemcen.

Dans son rapport, le général Bugeaud adressa au 62e les éloges que celui-ci était fier d'avoir mérités et signala, comme s'étant particulièrement distingués, le capitaine *Delpy de Lacipière,* le lieutenant *Vial,* commandant la compagnie de grenadiers du 2e bataillon, le sergent *Roy* et le grenadier *Portate.*

Opérations diverses aux environs d'Oran.

Le 19 juillet, la division était de retour à Oran, et le général Bugeaud, rappelé en France, où les événements de la frontière d'Espagne hâtaient son retour,

[redacted]

quittait le commandement, qui fut pris par le général de Létang.

Pendant les mois d'août et de septembre, le 62e prit part à quelques mouvements que fit la division aux environs d'Oran, pour rejeter au loin les tribus qui s'étaient rapprochées.

Du 2 au 21 octobre, il fit partie d'une colonne de 7,000 hommes qui parcourut tout le pays compris entre Oran, l'Atlas, le Chéliff et la mer, à la poursuite d'Abd-el-Kader, qui, cette fois, ne se laissa pas joindre. C'est le 18, pendant la marche de retour, que le général de Létang annonça au régiment qu'il était désigné pour faire partie du corps expéditionnaire de Constantine, lequel se réunissait à Bône.

Première expédition de Constantine (novembre 1836).

Le 22 octobre 1836, le régiment (1er et 2e bataillons), désigné pour faire partie de l'expédition qu'entreprenait contre Constantine le maréchal Clauzel, quitta Oran pour se rendre le jour même à Mers-el-Kébir et s'y embarquer, à 4 heures du soir, à destination de Bône, où il arriva le 30.

Avant même la mise en marche de la colonne, on vit se manifester un premier effet des circonstances défavorables au milieu desquelles allait s'accomplir l'expédition. Les corps et détachements venus par mer, après avoir souffert à bord de l'entassement et du mauvais temps, et après avoir été difficilement mis à terre en raison du manque de moyens de débarque-

[redacted]

ment, se trouvèrent de suite en prise à l'insalubrité tristement fameuse de la ville de Bône, dont la fièvre atteignit en une semaine plus de 2,000 hommes sur les 8,000 qui y étaient rassemblés.

L'effectif du corps expéditionnaire était de quatre brigades. Le 62e faisait partie de la 3e brigade, commandée par le colonel Lévesques. Il partit avec le gros de la colonne, que commandait le général Trézel et qui se mit en marche le 9 novembre, précédé d'un jour par l'avant-garde placée sous les ordres du général de Rigny. La manifeste insuffisance des moyens de transport pour les vivres, les munitions et le matériel avait fait charger les soldats de sept jours de vivres.

Du 9 au 12, le 62e est au camp de Dréan. Il arrive le 13 au bivouac de Mou-el-Fa, sous une pluie battante qui dure toute la nuit et défonce tous les chemins. Le 14, il est au bord et sur la rive gauche de la Seybouse, qu'on ne peut passer tant elle est grossie, ce qui oblige de s'établir à une lieue environ de Guelma, où le duc de Nemours — qui accompagne l'expédition — arrive le 15, ainsi que le maréchal. Le 16, tout le corps expéditionnaire, y compris les Arabes soldés ou alliés, se trouve réuni au camp de Medjz-Omar.

Mais déjà de fâcheux incidents s'étaient produits. Le 14, un violent orage avait effrayé et dispersé une partie du troupeau qu'on ne retrouva plus; le 15, le convoi, pour franchir le col d'Aoura, avait dû s'alléger en abandonnant la plus grande partie du matériel du génie, et aussi une grande partie de l'orge destinée

[redacted]

aux chevaux — perte irréparable qui fut en partie cause, comme on le verra, de la déplorable situation faite quelques jours plus tard au 62e.

La Seybouse fut passée, non sans peine, le 17, sur un pont de chevalets, et la colonne vint bivouaquer au col de Raz-el-Akba. A partir de ce moment, on manqua totalement de bois, la marche se poursuivant dans une région argileuse et nue, sans un seul arbre ni arbuste, sans autre végétation qu'un fouillis de grands chardons. Au bivouac de Raz-oued-Zénati, la colonne ressentit les premières atteintes du froid ; les hommes passèrent la nuit sans feux, les pieds dans la boue, sous une pluie glaciale fouettée par un vent des plus violents. Ces conditions de température ne firent qu'empirer dans la suite, et aux souffrances qu'elles imposaient aux soldats vint s'ajouter celles de la faim ; la dernière distribution régulière de vivres fut faite à la halte du lendemain. Dès lors, le nombre déjà élevé des malades augmenta dans d'inquiétantes proportions parmi les hommes épuisés par les privations et accablés sous une lourde charge.

C'est dans ces conditions que le 62e fut chargé, le 21 au matin, de former l'arrière-garde et d'escorter le convoi que commençaient à inquiéter les Arabes. Cette mission, toujours difficile dans les expéditions d'Afrique, se présentait ici dans des conditions particulièrement pénibles, en raison du déplorable état du terrain ainsi que de la faiblesse et de l'insuffisance des attelages.

A 10 heures du soir, après avoir avoir traversé à gué, au prix de grandes difficultés, le torrent de Bou-

[redacted]

Merzouck, sous le feu des Arabes, contre lesquels il fallut déployer plusieurs compagnies en tirailleurs, le convoi dut s'arrêter sur un petit mamelon à environ une lieue de Constantine. Les attelages étaient à bout de forces, les chevaux n'ayant eu pour nourriture depuis deux jours que quelques brins d'une herbe courte et rare rencontrée par places sur ce sol inhospitalier, où l'on ne trouvait même plus la ressource des grands chardons vus les jours précédents.

Cette halte forcée ne fut point un repos. La neige commença à tomber en abondance, s'amassant sur les vêtements déjà trempés par la pluie et glaçant les hommes qui, sans feux, épuisés par la fatigue et par la faim et ne pouvant songer à se coucher, durent rester debout, enfoncés jusqu'aux genoux dans la boue. Au tremblement amené chez tous par le froid s'ajouta chez beaucoup le frisson de la fièvre, et à l'accablement physique inévitablement produit par ces épreuves s'ajouta la démoralisante impression de l'isolement et de l'impossibilité matérielle à accomplir la tâche : car en même temps qu'augmentait la distance entre la colonne et le convoi et que s'affirmaient la convoitise et la hardiesse des Arabes, les difficultés de la défense grandissaient aussi par l'affaiblissement des hommes et leur gêne à se mouvoir dans un pareil terrain.

Une troupe ayant été aperçue à environ un kilomètre de là, dans la direction de Constantine, sur un plateau séparé par une forte dépression du mamelon qu'occupait le 62e, le colonel Lévesques la fit recon-

[redacted]

naître par un adjudant-major. C'était le parc du génie, sous le commandement du colonel Lemercier. Le colonel Lévesques prit le parti de le rejoindre. Ainsi qu'il eut à l'exposer plus tard dans son rapport, cette détermination lui fut inspirée par le naturel désir de se rapprocher de la colonne en même temps que par l'espoir d'obtenir du génie le secours dont il prévoyait avoir besoin, et de faciliter la défense par le groupement des deux convois en un seul. En outre, il lui paraissait impossible de laisser plus longtemps son régiment dans la situation critique où il se trouvait — situation qui pouvait encore s'aggraver pour peu que le colonel du génie se fût lui-même porté en avant. L'obscurité d'ailleurs n'était pas le plus grand obstacle, grâce à la clarté relative que produisaient le clair de lune et la neige. Enfin, le commandant du convoi, M. le lieutenant Génevay, du train des équipages, officier plein d'intelligence, d'activité et d'expérience, considérait l'entreprise comme très difficile, sans doute, mais ne la disait pas impossible.

Le mouvement commença à 1 heure du matin (22 novembre). On y employa la plus grande énergie; on doubla, on tripla les attelages; les hommes mirent le reste de leurs forces à pousser aux roues qui enfonçaient jusqu'au moyeu dans la boue. Tout ce qu'on put faire en quatre heures d'efforts fut d'amener, une à une, au pied du mamelon sur lequel s'était faite la halte, toutes les voitures, à l'exception d'une seule dont l'avant-train était brisé.

A ce moment (5 heures du matin), le lieutenant

[redacted]

Génevay rendit compte au colonel de l'impossibilité absolue d'avancer davantage : les chevaux et mulets, totalement épuisés par le manque de nourriture et par l'effort qu'on venait d'exiger d'eux, tombaient sans qu'on pût les faire relever. Le colonel Lévesques, après avoir envoyé le lieutenant Génevay demander un renfort de 25 chevaux au colonel du génie, qui déclara ne pouvoir fournir ce secours, se porta lui-même auprès du colonel Lemercier, auquel il renouvela personnellement sa demande. Il obtint ainsi 50 chevaux qu'amenait peu après le capitaine du génie Dumesnil. Mais les voitures étaient embourbées à tel point que pour en faire avancer quelques-unes, on fut obligé d'atteler sur chacune jusqu'à 20 chevaux et plus. Encore ne parvint-on à en monter qu'une seule sur le plateau qu'occupait le génie, et à amener les trois ou quatre suivantes seulement au pied de ce plateau. Tous les efforts tentés pour faire avancer les autres furent inutiles ; les colliers, les traits, les volées se rompirent sans qu'on parvînt à arracher les prolonges et les caissons de la boue dans laquelle ils étaient comme incrustés.

En présence d'une pareille situation, le colonel Lévesques ne pouvait se dispenser de rendre compte à l'intendant en chef et de demander du secours au maréchal. Il dépêcha à cet effet, avec un détachement de 15 hommes, le sous-lieutenant Hagi et le maréchal des logis chef Voisin, du train des équipages, qui ne purent joindre le maréchal qu'en se faisant jour à travers les Arabes.

[redacted]

Mais, avant leur retour, la situation était devenue absolument désespérée. Comme ceux du convoi, les chevaux du génie étant désormais incapables d'un nouvel effort, — lequel eût d'ailleurs été inutile, — furent renvoyés. Quant aux hommes, déjà épuisés avant les dernières tentatives, ils étaient parvenus à la limite extrême de résistance des forces humaines ; accablés par la fatigue et la faim, grelottant de froid et de fièvre, ils avaient peine à se tenir debout ; beaucoup tombaient dans la boue et ne pouvaient se relever. Les voitures commençaient à être encombrées, tant par les malades des différents corps qu'elles portaient déjà que par ceux du 62ᵉ, qu'on dut y placer également. Les officiers, eux aussi, étaient exténués, beaucoup étaient malades ; la direction et la surveillance s'exerçaient de plus en plus difficilement sur les soldats qui entouraient les voitures disséminées maintenant sur un long espace. Les cavaliers arabes, enhardis par la détresse croissante du convoi, galopaient de tous côtés en tirant sur les défenseurs dont les armes devenaient inutiles, la poudre mouillée ne s'enflammant plus.

Le colonel Lévesques ne recevant pas de secours et voyant que, par suite, le convoi allait fatalement devenir la proie des Arabes, voulut au moins réduire la valeur de leur capture et, dans ce but, demanda au colonel du génie de charger sur ses chevaux et voitures le contenu des prolonges qu'il allait falloir abandonner, mais le colonel Lemercier déclara la chose impossible et annonça qu'il allait lui-même se porter

[redacted]

en avant. Le colonel du 62e, qui déjà avait fait distribuer la petite quantité de pain blanc ainsi que le sucre et le café contenus dans un caisson embourbé et brisé, prescrivit de faire une distribution régulière de vin et d'eau-de-vie, tant aux hommes du génie et du train qu'à ceux du 62e, et de répandre et détruire tout ce qui ne pouvait être distribué. Quant aux vivres solides — tels que riz, sucre et café — on ne pouvait songer à en charger les hommes, non plus d'ailleurs que les chevaux et mulets qui allaient avoir à transporter les malades. Des officiers s'employèrent à la tâche difficile d'opérer la distribution avec le plus d'ordre possible. Malgré leurs soins et leur énergie, quelques abus furent commis. Profitant de la dispersion des voitures, ainsi que du trouble produit par la descente des malades qui les occupaient, dix à douze hommes, — et peut-être aussi quelques-uns des malades des différents corps, — croyant trouver dans l'eau-de-vie le réconfort dont ils avaient besoin, défoncèrent des barils, burent avec excès et, vu leur état d'affaiblissement, tombèrent morts, frappés de congestion. Quelques instants plus tard, les Arabes se faisaient un trophée des têtes de ces imprudents, ainsi que de celles de plusieurs soldats qui, fidèles à leur devoir, avaient été abattus par la fatigue, la faim et le froid auprès des voitures qu'ils accompagnaient encore après qu'ils n'avaient plus la force de les traîner ni de les défendre [1].

---

1. A la suite de l'expédition, sur la foi de premiers rapports insuffisamment controlés, la conduite du 62e, dans cette circonstance, fut l'objet de critiques injustifiées, auxquelles les journaux donnèrent une certaine

[redacted]

C'est vers cet instant que revint le sous-lieutenant Haqi. Il n'amenait pas le secours espéré, mais seulement quelques spahis pour lesquels il n'y avait plus rien à faire, et il apportait un billet écrit au crayon et devenu presque illisible, par lequel le maréchal faisait connaître que la colonne était aux prises avec les défenseurs de Constantine, et prescrivait en outre de distribuer une ration d'eau-de-vie et de faire tous les efforts possibles pour amener le convoi et tout ce qui se trouvait en arrière de la colonne.

Comme on l'a vu, tous les efforts possibles avaient déjà été faits et la perte du convoi était devenue inévitable.

Le colonel Lévesques ne pouvait plus dès lors former d'autre projet que celui de sauver son régiment et de protéger le parc du génie. Toutefois, soucieux de conserver encore tout ce qui pouvait l'être, il fit distribuer les cartouches que contenait un caisson et, ne pouvant ainsi le décharger complètement, il fit disposer et allumer une mèche en corde qui devait le faire sauter. Malgré ce soin, les cinquante paquets de cartouches que restait contenir le caisson tombèrent, ainsi que le reste du convoi, entre les mains des Arabes, l'humidité ayant empêché l'explosion.

---

publicité. De nos jours encore, les mêmes accusations se sont trouvées reproduites dans l'ouvrage : *Les Commencements d'une conquête*, de M. Camille Rousset, de l'Académie française.

C'est la nécessité de dissiper un doute offensant pour notre régiment qui nous amène à entrer dans les détails que nous donnons ici. Notre réfutation est basée sur des documents authentiques des archives du ministère de la guerre, lesquels ont dû, certainement, échapper aux investigations de M. Camille Rousset.

[redacted]

Alors, pendant que le lieutenant Génevay emmenait ses attelages et les employait au transport des malades et des blessés, le colonel Lévesques rassemblait son régiment et le disposait de manière à protéger le convoi du génie et à tenir le plus longtemps possible les Arabes éloignés des voitures abandonnées ; 150 ou 200 hommes étaient postés en avant du plateau pour arrêter et renvoyer à leurs compagnies les isolés qui cherchaient à rejoindre la colonne ; le reste du régiment était rassemblé sur le plateau même, face à l'emplacement que l'on venait de quitter, et des tirailleurs, de la crête, fusillaient les Arabes qui tentaient d'approcher.

Puis, le régiment se mit en marche en même temps que le parc du génie, couvrant sa retraite et détachant une pointe d'arrière-garde formée des 25 hommes les plus valides, dont l'un sut encore se distinguer par une action d'éclat : Ayant abattu d'un coup de fusil le cheval d'un Arabe, sous lequel le cavalier restait engagé, le voltigeur *Soulard* n'hésita pas à franchir seul l'espace qui le séparait de son ennemi, lui brisa la tête d'un coup de crosse, s'empara de son fusil et rejoignit l'arrière-garde.

Presque au début de la marche, un nouvel obstacle se présenta. Il fallut traverser l'Oued-Roussel, dont la profondeur et le courant avaient été augmentés par les pluies. Le passage fut long, difficile et périlleux ; à défaut d'arbres ou de rochers où fixer la corde que l'on dispose en travers des cours d'eau passés à gué, on dut tenir cette corde tendue à force de bras ; les

[redacted]

hommes durent entrer dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture; deux soldats, entraînés par le courant, se noyèrent, et beaucoup d'autres auraient eu le même sort sans le secours des officiers montés et des sous-officiers du génie. Il était nuit quand la dernière voiture eut opéré son passage.

Le 1er bataillon quitta le premier l'escorte et arriva à 10 ou 11 heures du soir au camp sous Constantine. C'est seulement à 5 heures du matin, le lendemain 23, que le 2e bataillon y arriva à son tour.

Dans ces quarante-huit heures, les deux bataillons du 62e perdirent de 130 à 140 hommes qui, à l'exception des quelques coupables cités plus haut, périrent de faim, de fatigue et de froid, ou qui, réduits par ces causes à l'impuissance, tombèrent sous le yatagan arabe. Des nombreux officiers qui contractèrent des maladies dans ces mêmes circonstances, un mourut le surlendemain, un autre quelques jours après, un troisième fut frappé de démence, et huit inspirèrent longtemps de vives inquiétudes. Les pertes en sous-officiers furent en proportion de celles des officiers.

Pendant que le 62e subissait à l'arrière-garde les épreuves dont nous venons de faire le récit, l'attaque contre Constantine avait échoué dans des conditions qui ne laissaient d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Elle commença le 24, et le 62e fut employé à la soutenir en fournissant divers détachements de flanqueurs. Le maréchal vint même de sa personne disposer une compagnie sur l'emplacement qu'il avait choisi.

[redacted]

son numéro du 17 décembre, reproduisait le rapport établi à la date du 1er décembre par le maréchal Clauzel et dans lequel se lisaient, à l'adresse du 62e, les reproches les plus cruels : « ... on apprit qu'une partie du 62e régiment, qui accompagnait et défendait les prolonges, voyant qu'elles ne pouvaient être emmenées, et malgré les efforts du colonel, avait pillé les vivres, défoncé les tonneaux de vin et d'eau-de-vie et venait ainsi de nous priver d'une partie de nos ressources... » Ces accusations furent bientôt reproduites par de nombreux journaux de France et d'Algérie.

A peu près au même moment, un conseil d'enquête était convoqué par ordre du maréchal et placé sous la présidence du général de Brossard pour rechercher la cause de l'abandon du convoi sous Constantine. Le rapport établi à la suite de cette enquête était transmis au ministre de la guerre le 14 janvier 1837, mais n'était pas communiqué au régiment; il n'était pas communiqué non plus au maréchal Clauzel, malgré la demande adressée par lui à cet effet au ministre.

Les officiers du 62e, convaincus à juste titre que l'appréciation du maréchal avait été égarée par des rapports inexacts, étaient exaspérés, à la fois par l'atteinte que portait à la réputation du régiment l'outrageante accusation que reproduisaient et commentaient les journaux, et par l'impossibilité dans laquelle ils étaient de répondre à ces attaques publiquement produites. En présence d'une situation aussi exceptionnelle, et sollicités à la fois par deux devoirs contradictoires, les officiers cédèrent à la tentation de

[redacted]

Vers la fin de la retraite de Constantine, le maréchal Clauzel avait, par un ordre daté de Guelma, adressé ses félicitations aux troupes qui avaient pris part à l'expédition. Cet ordre, qui ne contenait que des éloges généraux, ne mentionnait aucun régiment en particulier. Le 62ᵉ, donc, n'était nullement blâmé et se trouvait en droit de prendre sa part des félicitations qu'adressait le maréchal à ses troupes pour « le courage et la résignation qu'elles avaient montrés dans leur mouvement sur Constantine, en supportant avec une admirable constance les souffrances les plus cruelles de la guerre... ».

Mais, le 11 décembre, dans l'ordre de dissolution du corps expéditionnaire, le maréchal, après avoir renouvelé aux troupes le témoignage de sa satisfaction, disait : « Ces paroles ne s'adressent pas à ceux qui, après avoir abandonné et pillé le convoi de vivres, ont mis le corps expéditionnaire dans l'impossibilité d'atteindre le but qu'il se proposait. Victimes de leur intempérance, ils ont été cruellement punis de leur faute, et leur exemple trouvera peu d'imitateurs dans l'armée. Tout soldat digne de ce nom sait qu'à la guerre l'énergie des hommes fermes, de ceux qui fixent la victoire, s'accroît en raison des obstacles qui lui sont opposés, et que le courage n'est rien sans ordre ni discipline. »

On juge de la douloureuse stupéfaction que produisit au 62ᵉ l'apparition de cet ordre.

Quelques jours plus tard, un nouveau coup venait atteindre le régiment. Le *Journal des Débats*, dans

[redacted]

son numéro du 17 décembre, reproduisait le rapport établi à la date du 1er décembre par le maréchal Clauzel et dans lequel se lisaient, à l'adresse du 62e, les reproches les plus cruels : « ... on apprit qu'une partie du 62e régiment, qui accompagnait et défendait les prolonges, voyant qu'elles ne pouvaient être emmenées, et malgré les efforts du colonel, avait pillé les vivres, défoncé les tonneaux de vin et d'eau-de-vie et venait ainsi de nous priver d'une partie de nos ressources... » Ces accusations furent bientôt reproduites par de nombreux journaux de France et d'Algérie.

A peu près au même moment, un conseil d'enquête était convoqué par ordre du maréchal et placé sous la présidence du général de Brossard pour rechercher la cause de l'abandon du convoi sous Constantine. Le rapport établi à la suite de cette enquête était transmis au ministre de la guerre le 14 janvier 1837, mais n'était pas communiqué au régiment; il n'était pas communiqué non plus au maréchal Clauzel, malgré la demande adressée par lui à cet effet au ministre.

Les officiers du 62e, convaincus à juste titre que l'appréciation du maréchal avait été égarée par des rapports inexacts, étaient exaspérés, à la fois par l'atteinte que portait à la réputation du régiment l'outrageante accusation que reproduisaient et commentaient les journaux, et par l'impossibilité dans laquelle ils étaient de répondre à ces attaques publiquement produites. En présence d'une situation aussi exceptionnelle, et sollicités à la fois par deux devoirs contradictoires, les officiers cédèrent à la tentation de

[redacted]

rompre le silence que leur imposait la discipline, pour défendre le bien qui leur tenait le plus au cœur, l'honneur de leur régiment. Le groupe de Mers-el-Kébir, qui était le plus nombreux (16 compagnies), adressa, le 8 février 1837, au ministre de la guerre et aux journaux une protestation qui réfutait les accusations en rétablissant les faits tels que les comportait la vérité et que les a exposés le récit qu'on a lu plus haut, — récit dont l'exactitude sera d'ailleurs démontrée plus loin.

Le nombre des signataires de cette protestation était au début de vingt-neuf, parmi lesquels vingt officiers, cédant aux sollicitations de leurs chefs, consentirent à se rétracter. Neuf officiers seulement persistèrent.

Le colonel Lévesques était absent du régiment à ce moment.

La démarche des officiers eut pour premier résultat celui qui était à prévoir, la répression. Un décret du 9 mars 1837 prononça la mise en non-activité par retrait d'emploi du colonel Lévesques et du lieutenant-colonel Secourgeon — jugés coupables de n'avoir pas empêché un acte d'insubordination — ainsi que de quatorze officiers, les deux plus anciens de chaque grade parmi les premiers signataires, et tous ceux qui avaient maintenu leurs signatures. En outre, une punition de soixante jours de prison fut infligée à chacun des premiers signataires qui, en raison de leur rétractation, n'avaient pas été mis en non-activité.

Mais tandis que ces rigueurs poursuivaient un acte contraire aux règlements militaires, le motif incontes-

[redacted]

tablement honorable qui l'avait inspiré ne pouvait manquer d'apparaître et le sentiment généreux qui avait poussé ses auteurs à courir des risques périlleux ne pouvait manquer de porter ses fruits. Le ministre prescrivit une dernière enquête sur la perte du convoi; puis, après examen des conclusions, adressa au roi, le 19 juillet 1837, le rapport suivant :

« Sire,

« Dans un rapport du 1er décembre 1836 sur l'expédition de Constantine, le général en chef révèle des faits d'une haute importance : l'abandon d'un convoi de vivres attribué au 62e régiment et le pillage de plusieurs voitures par les militaires chargés de les escorter.

« Dès le 20 du même mois, M. le général en chef avait institué à Alger un conseil d'enquête, en le chargeant de rechercher les causes de l'abandon de ce convoi.

« Lorsque le rapport de cette enquête me parvint, je jugeai que, dans une affaire où se trouvait engagé l'honneur du drapeau, l'intervention directe de Votre Majesté devenait indispensable et je prescrivis, en conséquence, au Gouverneur général de procéder à la formation d'une nouvelle commission, qui me transmettrait son avis, appuyé de tous les documents nécessaires.

« Ce travail vient de me parvenir, accompagné du premier rapport qui avait été communiqué à la seconde commission.

[redacted]

« Éclairé par ces deux enquêtes, qui ont été dirigées avec tout le soin et l'impartialité désirables, je suis heureusement à même de faire connaître à Votre Majesté que le 62e régiment d'infanterie de ligne n'a manqué ni d'énergie ni de dévouement pour lutter contre les obstacles de tous genres qui ont fini par entraver l'accomplissement de sa mission, et que, si des désordres partiels ont eu lieu, ils ne peuvent être attribués qu'à un petit nombre de militaires que leur position tenait éloignés de la surveillance des chefs.

« Je prie Votre Majesté de vouloir bien me permettre de communiquer au 62e régiment le contenu du présent rapport, qui résume l'appréciation de la conduite de ce corps dans les circonstances critiques où il s'est trouvé placé pendant la dernière campagne d'Afrique. »

Le Pair de France,
Ministre secrétaire d'État de la guerre,
Signé : BERNARD.

Approuvé.
Signé : LOUIS-PHILIPPE.
(2 août 1837.)

Pour copie conforme :
Le Lieutenant général,
Directeur général du personnel
et des opérations militaires,
Signé : CUBIÈRES.

Ce rapport fut officiellement communiqué au corps

[redacted]

et reproduit sur le *Journal des marches et opérations*, où nous en avons pris la copie qu'on vient de lire [1].

Peu de temps après, les officiers punis du retrait d'emploi étaient rappelés à l'activité.

Malheureusement, le commandement du 62[e] ayant été donné au colonel Lafontaine, lors de la mise en non-activité du colonel Lévesques, celui-ci ne put être replacé à la tête du régiment. Il en ressentit une profonde affliction et, brisant sa carrière plutôt que d'accepter le commandement de tout autre régiment que son 62[e], il se résigna à accepter la fonction de commandant de la place de Lyon.

Par l'exposé détaillé que nous venons de donner du rôle du 62[e] dans la première expédition de Constantine, nous pensons avoir amené la conclusion suivante :

Dans le premier rapport établi à la suite de l'expédition, on doit voir, en ce qui est de l'exagération qui se manifeste dans l'attribution des responsabilités, une naturelle tendance des esprits troublés par le grave échec subi. Les difficultés ayant été grandes et les souffrances cruelles pour tous, on n'a d'abord évalué que d'une façon incomplète les insurmontables impossibilités en présence desquelles s'est trouvé le 62[e], et l'opinion qu'on s'est faite est surtout le reflet des impressions sous l'empire desquelles ont parlé les premiers narrateurs, témoins d'incidents épars et non de l'ensemble des faits.

---

1. Nous en avons pu voir aussi la minute, conservée aux archives historiques du ministère de la guerre.

[redacted]

Plus tard, lorsqu'il est procédé à des enquêtes régulières, les esprits sont calmés; des juges impartiaux recherchent posément les faits et les circonstances; ils rapprochent et comparent les récits et les témoignages, les effets et leurs causes, les intentions et la possibilité de leur réalisation. Ainsi, une plus exacte connaissance des détails fait distinguer, du pillage qu'on a cru voir, la distribution qu'on a faite — en hâte assurément et moins méthodiquement, en de telles circonstances, qu'au quartier ou au bivouac, mais néanmoins, sur un ordre positif, donné par un chef qui n'a rien exagéré en considérant le convoi comme inévitablement perdu. — Ainsi encore, un plus juste sentiment des responsabilités évite d'imputer quelques défaillances individuelles à la collectivité d'un régiment qui, dans son ensemble, est resté fermement attaché à son devoir dans les circonstances les plus critiques, et a su conserver assez de moral pour mériter d'être placé, pendant la retraite, au poste qui en exige le plus, à l'arrière-garde.

Ainsi enfin, tombent les accusations qui, un moment, ont failli ternir la belle réputation dont les descendants du 62e de 1836 sont aussi fiers aujourd'hui qu'en étaient jaloux leurs devanciers d'alors.

Dans la province d'Oran (1837-1838).

Le régiment, disséminé au commencement de l'année 1837, dans les trois provinces, est bientôt tout entier dans celle d'Oran, où il reste jusqu'au milieu de

[redacted]

1839, tantôt réuni à Oran même, tantôt morcelé en nombreux détachements à Mers-el-Kébir, la Seignia, Meds-er-Guin, et aux camps du Figuier, de Brédia et de Sidi-Marouff.

Le 1er bataillon et les deux compagnies d'élite du 2e bataillon, sous le commandement du colonel Lafontaine, font partie de l'expédition que conduit, en mai 1837, le général Bugeaud, et qui aboutit au traité de la Tafna, conclu avec Abd-el-Kader.

Pendant ce temps, les deux autres bataillons prennent part, aux environs d'Oran, à une série de petites opérations, telles que reconnaissances, ravitaillements et escortes de convois, qui tiennent nos soldats en haleine en les mettant souvent aux prises avec les Arabes.

A la fin de l'année 1838, une modification importante est apportée à la constitution du régiment, dont les bataillons sont réduits à quatre compagnies, plus leurs deux compagnies d'élite.

Les 5e et 6e compagnies d'élite, réduites à peu près à leurs cadres, passent au dépôt après avoir réparti leurs soldats dans les autres compagnies actives.

A Alger (1839).

En juillet, le régiment vient tenir garnison à Alger, où il se rend par mer. Ses fractions sont réparties entre la ville et les camps environnants (Mustapha, Bouffarick, Douéra, Delhy-Ibrahim, etc.).

[redacted]

Colonne du commandant Filippi.

En octobre 1839, le maréchal Valée entreprit l'expédition dite des *Portes de Fer*. Une faible division commandée par le duc d'Orléans franchit la distance de cent-vingt lieues qui sépare Constantine d'Alger, et osa traverser ce fameux défilé des Portes de Fer, dans lequel elle courait le risque d'être anéantie, soit qu'elle y eût rencontré seulement quelques Kabyles embusqués, soit qu'une pluie subite eût, comme il arrive fréquemment, changé en torrent l'étroit passage que les 3,000 hommes formant la division mirent quatre heures à franchir, en marchant à la file indienne.

Sans faire, à proprement parler, partie de l'expédition, le 62ᵉ lui prêta son concours. Sous le commandement du commandant Filippi, le 1ᵉʳ bataillon, augmenté des 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies du 3ᵉ bataillon, eut mission de couvrir le flanc droit de la division d'Orléans. A cet effet, le 27 octobre, de Philippeville, où il était venu par mer la veille, le détachement se porta, par El-Arrouch, Milah et Djimilah, sur Sétif, où était passée la colonne expéditionnaire et où furent laissées les 3ᵉ et 4ᵉ compagnies du 1ᵉʳ bataillon. Avec les six compagnies qui lui restaient, le commandant Filippi suivit alors, en lui servant d'arrière-garde, la division du général de Galbois, qui rentrait à Constantine après être venue appuyer, pendant la première partie de sa marche, la division d'Orléans. Après être resté à Constantine du 5 novembre au 2 décembre, le comman-

[redacted]

partie dix compagnies du 62e, sous le commandement du colonel Lafontaine, se porta au-devant de la division d'Orléans, au camp de Fondouck. Le 62e formait l'arrière-garde et l'escorte du convoi.

Le 2 novembre, sa mission étant terminée, la brigade fut dissoute et le 62e vint occuper la Maison-Carrée, où il apprit qu'il était destiné à se rendre en entier dans la province de Constantine. Le mouvement commença par détachements successifs, le 11 novembre. Mais au moment où le 2e bataillon, qui était resté à Alger, s'apprêtait à suivre les deux autres, Abd-el-Kader, en dépit du traité de la Tafna, proclama la *guerre sainte* et reprit les hostilités. En conséquence, le 2e bataillon fut maintenu dans la province d'Alger et alla, avec un escadron du 1er régiment de chasseurs et deux pièces de canon, occuper la Ferme-Modèle. Dans les premiers jours de décembre, il eut à repousser les incursions d'un parti d'Hadjoutes qui, à deux reprises, vinrent jusqu'auprès de la Ferme, enlever les troupeaux des tribus alliées. La première razzia (3 décembre), pour laquelle les Hadjoutes profitèrent d'une absence de la cavalerie, en reconnaissance vers Fondouck, ne put être empêchée; mais à leur seconde tentative (6 décembre), les Arabes furent mis en déroute et laissèrent sur le champ de bataille, outre les troupeaux qu'ils prétendaient enlever, 6 morts et 5 prisonniers.

Quatre jours plus tard (10 décembre), le colonel Lafontaine, à la tête de 240 hommes du 2e bataillon et de 60 chasseurs, quitta la Ferme-Modèle à 5 heures du

[redacted]

matin, à l'effet de couvrir sur sa droite une colonne qui, sous le commandement du général de Dampierre, escortait un convoi parti de la Maison-Carrée, pour se rendre au camp de l'Arba. Au retour, après que le convoi était arrivé à sa destination et que la colonne du général de Dampierre s'était séparée de celle du 62e, celle-ci fut brusquement et vigoureusement attaquée par 700 à 800 cavaliers que soutenait un fort bataillon d'infanterie kabyle assez régulièrement organisé.

La petite colonne se forma aussitôt en carré et continua de marcher en bon ordre, couverte sur toutes ses faces par des cavaliers et des tirailleurs. Après une lutte qui dura plus de quatre heures et pendant laquelle le feu fut très vif de part et d'autre, les Arabes, reconnaissant leur impuissance à entamer l'infanterie, et déconcertés par une charge poussée avec vigueur et à-propos par les chasseurs, se décidèrent à la retraite, et le détachement rentra à la Ferme-Modèle. Les chasseurs avaient eu 2 tués et 4 blessés; le bataillon avait eu 22 blessés, dont aucun ne fut laissé en arrière, malgré le manque absolu de moyens de transport. Le colonel, dans son rapport, signala tout particulièrement l'énergie et l'intelligence avec lesquelles furent dirigés les tirailleurs par le capitaine *Carnat* et le lieutenant *Rinaldi*, qui furent proposés pour la croix.

Ce fait d'armes fut signalé au ministre par le maréchal Valée, comme un des plus remarquables qui se fussent accomplis depuis la reprise des hostilités dans

la Mitidja, et valut au colonel Lafontaine et à ses troupes les éloges les plus flatteurs.

Enfin, après une série d'alertes et d'escarmouches qui tinrent le bataillon en éveil jusqu'aux derniers jours de l'année, il rejoignit, dans la province de Constantine, le reste du régiment.

Dans la province de Constantine (1840-1841).

Le 62e, au commencement de l'année 1840, est ainsi réparti dans la province de Constantine : l'état-major et le 2e bataillon sont à Philippeville ; le 1er bataillon a une compagnie au camp de Djimilah et les autres au camp de Sétif.

Le 3e bataillon a quatre compagnies, dont les grenadiers et les voltigeurs, à El-Arrouch et deux compagnies à Djimilah.

En février, 500 hommes fournis par le 2e bataillon entrèrent dans la composition d'une petite colonne qui, sous le commandement du colonel Lafontaine, vint châtier les tribus kabyles des Beni-Sahah et Beni-oued-Kam. L'expédition eut un plein succès, et la route de Philippeville à El-Arrouch cessa d'être le théâtre des brigandages et des assassinats auxquels se livraient ces tribus. Un ordre élogieux complimenta le colonel et ses troupes.

Vers le milieu du même mois, le 2e bataillon alla remplacer au camp de Sétif le 1er bataillon qui rentra à Philippeville.

A la fin d'avril, en vertu d'un ordre de l'armée (en

[redacted]

date du 6 février) qui l'appelait au commandement de la 1re brigade de la 4e division, le colonel Lafontaine, avec les compagnies d'élite des 1er et 3e bataillons qui se trouvaient à Philippeville, rejoignit à Sétif le 2e bataillon. La brigade dont il prit le commandement se trouva composée des dix compagnies de Sétif, du bataillon de tirailleurs de Constantine, de 210 hommes du 3e bataillon léger d'Afrique, de trois pièces de montagne, d'une section d'ambulance et de deux escadrons du 3e de chasseurs d'Afrique.

Dans les derniers jours d'avril, quatre compagnies du 2e bataillon, sous les ordres du commandant Delpy de Lacipière, entrèrent dans la composition d'un détachement commandé par le lieutenant-colonel Froidefond, du 22e de ligne, et prirent part avec lui à deux opérations vigoureusement menées.

Combat de Djébel-Babor (21 avril 1840).

Le 21, ce fut un sérieux engagement qui eut lieu dans un terrain difficile, coupé de ravins profonds, contre un nombre considérable de Kabyles des Oued-Adouard et de Djébel-Babor, et dans lequel la compagnie de grenadiers (capitaine Maurice) et la 2e compagnie (capitaine Boivin) eurent à soutenir le fort de l'attaque.

Un ordre du jour du général de division en date du 27 avril félicita les troupes et leurs chefs, non seulement de leur bravoure, mais aussi de la vigueur avec

[redacted]

laquelle elles avaient mené une course de vingt heures consécutives.

Cet ordre citait comme s'étant particulièrement distingués : les capitaines *Maurice* et *Boivin*, le lieutenant *de Malleville*, le sergent *Defond* et les soldats *Augier*, *Romagne*, *Massoni*, *Belfils*, *Martel*, *Demommerot* et *Chenouard*.

Le 26, le même détachement exécuta une razzia dans la plaine des Abd-el-Nour. Après avoir fait vingt-deux lieues en vingt heures, la colonne ramena à Sétif 4,000 bœufs, moutons, chevaux et mulets.

Au camp d'Aïn-Turck. — La redoute du 62e
(mai 1840).

Au mois de mai 1840, le 62e se signala par une des plus belles actions qui se soient accomplies au cours de la conquête. Il put s'en montrer d'autant plus justement fier que le souvenir s'en trouva consacré par le monument même qui fut à la fois le témoin et le fruit de sa valeur. Le retranchement dont il fit doublement son œuvre, en le construisant et en le défendant avec une victorieuse énergie contre de furieux assauts, reçut le nom de *Redoute du 62e de ligne*.

Nous pensons, pour exposer cet épisode, ne pouvoir choisir un meilleur texte que celui même de l'ordre du jour par lequel le général de Galbois voulut le porter à la connaissance des troupes de la province.

« Le lieutenant-général ayant arrêté la formation du

[redacted]

camp d'Aïn-Turck, en avant de Sétif[1], M. le commandant Delpy de Lacipière, du 62e, reçut l'ordre de s'y rendre, le 3 de ce mois, avec le 2e bataillon fort d'environ 500 hommes. Le parapet commençait à peine à s'élever lorsque les Kabyles se précipitèrent en grand nombre sur les hauteurs voisines et attaquèrent le camp dans les journées des 4, 6 et 7.

« Ces diverses affaires semblaient n'être que le prélude de l'attaque générale pour la journée du 8 : le parti ennemi déploya des forces supérieures à celles qu'il avait précédemment engagées ; elles se composaient de 7,000 à 8,000 hommes, dont une partie appartenait aux tribus des environs de Bougie ; un bataillon régulier, portant deux drapeaux, vint également prendre position en face d'Aïn-Turck. Le camp fut abordé avec une vive impétuosité. Au moment où l'action était des plus sérieuses, M. le colonel Lafontaine arriva de Sétif, amenant avec lui des renforts et des munitions.

« On prit immédiatement l'offensive et l'ennemi, chassé de ses positions, fut mis dans une déroute complète.

« Le 9, les Kabyles reparurent encore ; mais leur audace avait sensiblement diminué ; il suffit d'une vigoureuse charge de cavalerie pour les dissiper. On les poursuivit pendant plus d'une lieue, en leur faisant éprouver des pertes considérables.

---

1. A sept lieues à l'ouest de Sétif, sur un mamelon de la rive gauche de l'Oued-Bou-Sellam, au pied duquel se trouve la source d'Aïn-Turck.

« On devait croire que tant d'échecs successifs avaient plongé les Kabyles dans le découragement et qu'ils renonceraient à de nouvelles tentatives dont l'impuissance leur était si bien démontrée. Cependant, le 11 courant, un millier de fantassins et trois cents cavaliers vinrent attaquer vigoureusement un mamelon occupé par une compagnie de tirailleurs de Constantine. Les habiles dispositions prises aussitôt par M. le commandant de Lacipière déjouèrent tous leurs efforts. Une compagnie du 62e chassa, après un feu très vif, les Kabyles des ravins où ils s'étaient embusqués ; 45 chasseurs du 3e régiment exécutèrent une charge brillante qui força l'ennemi à prendre la fuite en toute hâte, après avoir laissé 150 hommes tués sur le champ de bataille.

« Dans les journées des 12 et 13, les Kabyles ne reparurent plus.

« Sur l'avis qu'il reçut d'un rassemblement considérable manœuvrant dans la direction du camp, M. le colonel Lafontaine se rendit dans la nuit du 14 à Aïn-Turck, avec une partie des troupes de la garnison de Sétif.

« Une reconnaissance qui s'exécuta dans la matinée du 15 sur la route de Zamora, avec trois bataillons, un escadron de chasseurs et de spahis, lui annonça la présence de l'ennemi en position sur les hauteurs. Il le fit attaquer sur-le-champ par les tirailleurs de Constantine et le bataillon d'Afrique. D'habiles manœuvres lui permirent d'attirer les Kabyles sur un terrain favorable et de les faire charger par la cavalerie. Là, ils furent en-

[redacted]

foncés après une énergique résistance et disparurent, laissant une centaine de morts sur le terrain. Une grande quantité de fusils et d'autres objets tombèrent entre les mains de nos soldats.

« Nos pertes depuis le commencement des attaques s'élèvent à 13 hommes tués, 76 blessés. Au nombre de ces derniers figurent M. le capitaine du génie *Ballard,* 3 officiers de chasseurs, dont un, M. *Seigne-Martin,* très grièvement, et enfin le sous-lieutenant de spahis *Ben-Onhanni,* légèrement blessé.

« Les pertes de l'ennemi ont été beaucoup plus fortes que celles vues sur le terrain; il a l'habitude d'emporter ses morts.

« Le 2e bataillon du 62e mérite une mention honorable particulière pour sa belle conduite dans les différentes affaires qui ont eu lieu. Le lieutenant-général, pour en perpétuer le souvenir, ordonne que la redoute d'Aïn-Turck porte désormais le nom de *Redoute du 62e de ligne.*

« Le lieutenant-général, voulant aussi rendre hommage à l'intrépidité que les troupes de toutes armes ont déployée dans cette circonstance, se fait un plaisir de citer les noms de ceux qui se sont le plus distingués.

(Nous ne mentionnons ici que ce qui concerne le 62e régiment d'infanterie de ligne.)

« M. le colonel *Lafontaine,* qui a si bien dirigé toutes les opérations, mérite d'être cité en première ligne, ainsi que M. le chef de bataillon *de Lacipière;*

« *Desrombies,* capitaine adjudant-major; a parfaitement secondé son chef de bataillon;

[redacted]

« *Maurice,* capitaine de grenadiers ;

« *Carnal,* capitaine ;

« *Boivin,* capitaine ;

« *De Malleville,* lieutenant ; pour sa belle conduite dans les journées du 6 et du 15 ;

« *Roig,* lieutenant ;

« *Rinaldi,* lieutenant ; blessé le 7 au pied droit, a tué, le 8, 2 Kabyles ;

« *Montel* et *Mouthon,* sous-lieutenants ; ont débusqué l'ennemi du mamelon en donnant à leur compagnie l'exemple du courage ;

« *Raymond,* sergent ; blessé dans la journée du 8 ;

« *Massoin,* sergent ;

« *Noël,* sergent-fourrier ;

« *Sabardu,* grenadier ;

« *Faget,* sergent-fourrier ; a montré beaucoup de courage, même pendant l'amputation de sa jambe ;

« *Philippe,* fusilier ;

« *Paumier,* grenadier ; a tué 2 Arabes dans la journée du 15 ;

« *Servel,* caporal ; en a tué un d'un coup de baïonnette ;

« *Bodemer,* caporal ;

« *Dupont,* sergent ;

« *Rossi,* sergent-fourrier ;

« *Vesselet* et *Reitoux ;* se sont très bien conduits dans la journée du 7 et ont tué chacun un Arabe ;

« *Guillaume* et *Aubenet,* voltigeurs ;

« *Calmus,* sergent ; blessé le 8 mai ;

« *Siébin,* sergent ; détaché aux tirailleurs. »

[redacted]

Le combat du 15 mai est le dernier que cite cet ordre du jour. Mais cette date ne marque pas la fin de la lutte que soutint le régiment, car l'ennemi, persévérant après sa défaite, revint à la charge et fournit au 62e l'occasion de confirmer sa victoire.

Le 16, les Kabyles de la puissante tribu des Rigas poussèrent une pointe sur le camp d'Aïn-Turck et vinrent attaquer une position qu'occupait, à l'est de la redoute, la 3e compagnie du 2e bataillon (capitaine Tourret). Cette compagnie fit bonne contenance et, après deux heures de combat, força les Kabyles à prendre la fuite.

Le 17, le kalifat Mokrani, notre allié, forcé d'abandonner Borge-Medjana, lieu de sa résidence habituelle, se retira vers Aïn-Turck, où le poursuivirent les Rigas. Il était à deux lieues du camp lorsque la demande de secours qu'il lui adressait parvint au commandant : celui-ci, se portant aussitôt au-devant de lui au pas de course, avec deux compagnies, mit en fuite les Rigas, après leur avoir repris une partie des bestiaux enlevés par eux à notre allié.

Le 18, dans le but d'empêcher les Kabyles de venir, ainsi qu'ils le faisaient journellement, inquiéter les tirailleurs et les hommes qui allaient à l'eau, le commandant fit occuper de grand matin, par la 2e compagnie (capitaine Boivin), un mamelon d'où les vues étaient assez étendues.

Vers 9 heures, 2,000 Kabyles environ attaquèrent cette compagnie et firent de vains efforts pour la débusquer de sa position.

[redacted]

M. de Laportaillière, lieutenant d'artillerie, fut chargé d'aller la soutenir avec quelques fusils de rempart. Dès les premiers coups, les Kabyles se débandèrent et firent un mouvement de retraite; mais un de leurs cheiks les rallia presque aussitôt et les ramena au combat, qui reprit avec plus de vigueur. Le commandant, en même temps qu'il donnait à une compagnie de tirailleurs de Constantine la mission de menacer l'ennemi en contournant la montagne, se mit lui-même à la tête des cavaliers du kalifat et poussa droit aux cavaliers ennemis qui, se voyant près d'être cernés, se débandèrent et prirent la fuite dans toutes les directions, laissant sur le champ de bataille une vingtaine de cadavres. De notre côté plusieurs hommes furent blessés, parmi lesquels se trouvait le sergent Dupont; deux tirailleurs de Constantine furent atteints par des quartiers de roche que des Kabyles avaient fait rouler du haut de la montagne.

Le 19 mai, le colonel Lafontaine avait de nouveau amené à Aïn-Turck une partie de la garnison de Sétif. Ces troupes campaient au bord de l'oued Bou-Sellam, sans qu'aucun incident se produisît jusqu'au 24. A cette date et en l'absence des troupes de Sétif, qui venaient de partir pour une expédition contre les Rigas, une forte colonne de Kabyles arriva de Bougie et des Bibans et vint s'établir en vue du camp, mais à une distance trop grande pour que rien pût être tenté contre elle sans cavalerie. Des espions, envoyés dans l'ouest par notre allié Mokrani, apportèrent à ce moment la nouvelle qu'une attaque générale était projetée pour le 28, date à laquelle était attendu un grand renfort

que devait amener le chef des réguliers kabyles, Abd-el-Salem. L'avis de ces espions était bien fondé, car le 28 mai, vers 6 heures du soir, on entendit le bruit des caisses arabes et, peu après, on vit une nombreuse colonne s'avancer en bon ordre, traverser l'Oued-Bou-Sellam et se porter sur la redoute. Le commandant de Lacipière fit prendre à chacun son poste de combat, arrêta ses dernières dispositions et donna ses derniers ordres, dont l'ennemi ne tarda pas à motiver l'exécution.

« A 8 heures, les Kabyles ouvrirent un feu très vif. Rien n'est à comparer à la hardiesse et à l'intrépidité dont ils firent preuve, se précipitant à plusieurs reprises jusque dans les fossés, et escaladant le talus extérieur du parapet jusqu'à venir saisir les baïonnettes des défenseurs.

« On entendit des déserteurs de la légion étrangère ou des bataillons d'Afrique crier en français : « A l'escalade ! à l'escalade ! » L'un d'eux, qui semblait avoir le commandement de la colonne, dit à plusieurs reprises : « Sergent-major, par ici..., par ici !... » Alors les masses arrivèrent près de la redoute ; mais nos troupes, toujours fermes, tiraient à bout portant, des fossés et des parapets, repoussant les assaillants et leur faisant éprouver des pertes considérables. Cette lutte acharnée dura plusieurs heures. Enfin, vers minuit, les Kabyles, après des efforts rendus inutiles par la bravoure et l'habileté de nos soldats, se décidèrent à la retraite, et regagnèrent leurs montagnes[1]. »

1. Extrait du journal des marches et opérations du 62e.

[redacted]

Le 29, on vit revenir au camp la colonne du colonel Lafontaine, qui avait réussi dans son entreprise, décidant, par la seule crainte qu'inspirait sa présence, les cheiks des Rigas à demander l'aman. Dans une reconnaissance faite par les chasseurs de cette colonne, on trouva en grand nombre, dans la plaine, les cadavres de ceux de nos ennemis qui avaient pu, quoique blessés, se traîner jusque-là, ou y avaient été portés par des Kabyles qui étaient venus les prendre jusque dans les fossés de la redoute.

Le 4 juin, le général de Galbois arrivait de Sétif avec sa division et, après avoir établi son quartier général à la *Redoute du 62ᵉ*, passait en revue le 2ᵉ bataillon auquel il décernait les éloges les plus flatteurs.

Nous estimons que ce fait d'armes d'Aïn-Turck peut soutenir la comparaison avec les plus fameux et que cette page de l'histoire du 62ᵉ, bien qu'elle soit peu connue, est une de celles qui lui font le plus d'honneur.

Un précieux témoignage vient du reste confirmer le nôtre. En même temps qu'il manifeste aux défenseurs d'Aïn-Turck son admiration sans réserves, un historien dont le jugement — on l'a vu — se montre parfois sévère, M. Camille Rousset, exprime le regret qu'une aussi belle action n'ait pas eu tout le retentissement qu'elle méritait : « Djémilah, dit-il[1], nous a montré, dans les derniers jours de l'année 1838, un poste ou-

1. *Les Commencements d'une conquête*, par Camille Rousset, de l'Académie française.

vert bien défendu ; la même province de Constantine va nous fournir encore, en 1840, l'exemple d'une défense aussi mémorable. Pendant cinq jours, tout autant qu'à Mazagran, le commandant de Lacipière sut se maintenir dans un poste absolument ouvert. Ravitaillée de vivres et de munitions par le colonel Lafontaine, commandant de Sétif, qui lui laissa un canon et quelques fusils de rempart, la petite garnison d'Aïn-Turck se vit, après son départ, investie et attaquée derechef, jusqu'à ce que le camp d'Abd-el-Salem eût été emporté par le général de Galbois, et ce qui restait des bandes de Ben-Omar mis en déroute par les Arabes de Mokrani. Pour perpétuer le souvenir de la belle défense d'Aïn-Turck, le général décida que l'ouvrage construit sur la position prendrait le nom de *Redoute du 62e*. En France, il en fut d'Aïn-Turck comme de Djémilah ; on n'y sut rien d'un des plus beaux faits de guerre qui aient été accomplis en Afrique. Il convient cependant d'ajouter, à titre de circonstance atténuante, qu'en ce mois de mai, tout ce que le public avait d'attention était absorbé par les événements militaires de la province d'Alger[1]. »

Jusqu'à la fin du mois, la brigade du colonel Lafontaine opéra dans la région de la Medjana et des Bibans, en vue d'y rétablir définitivement la tranquillité. Ce résultat fut complètement réalisé ; Abd-el-Salem et Ben-Omar durent quitter leur pays, dans lequel l'autorité, un instant compromise, de notre kalifat El-Mokrani fut

1. Combat du col de Mouzaïa, occupation de Médéah et de Miliana.

[redacted]

rétablie et consolidée, après que le colonel Lafontaine eut recueilli la soumission des habitants de Zamora et accordé l'aman à plus de 120 cheiks.

Le maréchal Valée, bien qu'ayant vu de plus près les opérations de la province d'Alger, qu'il dirigeait en personne, ne fut pas sans rendre justice aux troupes de la province de Constantine. Un ordre du jour, dont nous donnons ici un extrait, loue ces troupes du grand résultat acquis par leur courage :

« Soldats de la division de Constantine,

« La campagne que vous venez de faire a été, comme celle de vos frères d'armes de la province d'Alger, brillante et utile aux intérêts de la colonie. Vos travaux ont assuré le développement de la prospérité du territoire que vous êtes chargés de défendre. Les combats que vous avez livrés ont montré l'impuissance de vos ennemis.

« Soldats, la France et l'Algérie ne perdront jamais le souvenir des grandes choses que nous avons faites ensemble, et le système que vous avez fondé en Afrique affermira la conquête, si glorieusement commencée par la brave armée à laquelle vous appartenez. »

Cet ordre renouvelle ensuite les citations que l'on a vues figurer à l'ordre de la division reproduit à la suite du récit du combat du 15 mai.

Le 30 juin, la 1re brigade fut dissoute, et le colonel Lafontaine, avec les dix compagnies du 62e qu'il avait amenées à Sétif, se mit en marche pour Philippeville, où le régiment se trouva réuni le 7 juillet.

[redacted]

A Philippeville.

En exécution d'une décision ministérielle du 15 juillet 1840, l'état-major et les cadres des compagnies d'élite du 3e bataillon passèrent au dépôt, et le reste du 3e bataillon fut réparti entre les deux autres, qui comptèrent dès lors chacun huit compagnies.

Le séjour de Philippeville, au lieu de procurer aux vainqueurs d'Aïn-Turck le repos qu'ils avaient bien gagné, les soumit à une nouvelle épreuve. De juin à novembre 1840, la terrible fièvre qui sévit fréquemment sur les villes du littoral vint infliger au régiment des pertes plus graves encore que celles qu'il avait subies dans ses récents combats. L'épidémie lui coûta le chiffre effrayant de 742 victimes.

Le 26 novembre, le colonel Lafontaine fut nommé maréchal de camp, et le lieutenant-colonel du régiment, M. d'Alphonse, en fut nommé colonel.

Tempête de Stora.

Du 21 au 25 janvier 1841, la rade de Stora fut le théâtre d'une effroyable tempête dans laquelle vingt-huit navires furent engloutis. Fidèle à ses traditions, le 62e consacra au sauvetage des naufragés toutes les ressources de son énergie et de son dévouement, et encore une fois mérita des éloges que ses historiens ne peuvent manquer d'enregistrer. Les rapports détaillés du colonel d'Alphonse, commandant supérieur, et du com-

[redacted]

mandant de la marine à Philippeville dirent les services rendus et les périls affrontés et signalèrent plus spécialement :

Les capitaines *Boivin* et *Malignon ;*

Les lieutenants *Leroux* et *Lacaze ;*

Le chirurgien aide-major *Collin ;*

Les sous-officiers *Noël* et *Comparelli ;*

Les soldats *Clerc, Michel* et *Portel ;* ce dernier victime de son dévouement.

Dernières expéditions. — Combats d'Ouled-el-Adji
(13 au 16 septembre 1841).

Les derniers temps de séjour du 62e sur la terre d'Afrique furent marqués par une série d'opérations entreprises, soit contre des tribus rebelles qui infestaient les environs de leurs brigandages, soit contre des tribus alliées qui, oublieuses de leurs engagements, favorisaient les rebelles ou refusaient de payer les impôts. C'est ainsi que les tribus des Hardessas, des Beni-Benouh, des Beni-Zait, etc..., fournirent au 62e l'occasion de se signaler dans ces coups de main qui, pour réussir, demandent des troupes alertes et infatigables.

La dernière des expéditions auxquelles le régiment ait pris part était dirigée contre la tribu des Temessas, par le général de Négrier, qui dans un ordre de la division du 27 septembre 1841, s'exprimait ainsi :

« Le général commandant supérieur est fier d'avoir pu juger du sang-froid des troupes et de leur calme pendant une marche de nuit où elles avaient à com-

[redacted]

battre... Pendant quarante-trois heures de marche, interrompues seulement par de courtes haltes ou par des embarras de terrain, et pendant quatorze heures de combat, elles n'ont pas cessé un instant de montrer le même élan et la même intelligence.

« Il cite comme s'étant particulièrement distingués, parmi les sous-officiers et soldats du 62e, les militaires dont les noms suivent :

« *Defond, Astolfi, Massoin* et *Duchez,* sergents; *Chauve,* grenadier; *Robeau,* voltigeur, et *Vaillant,* fusilier (blessé). »

Avec l'année 1841, et après qu'il eut ainsi fait ses adieux à l'ennemi qu'il combattait depuis plus de cinq ans, se termina le séjour du régiment en Afrique. Remplacé à Philippeville par le 19e léger, il s'embarqua par fractions les 26 et 28 décembre 1841, et 4 et 7 janvier 1842, à destination de Marseille.

[redacted]

CHAPITRE III

EN FRANCE (1842-1855)

Arrivé à Marseille dans les premiers jours de janvier 1842, le régiment y séjourna jusqu'au 22 mai. Dans ce court espace de temps, il s'acquit des titres à la gratitude des Marseillais par le dévouement qu'il montra en luttant contre un violent incendie qui avait éclaté tout auprès de la poudrière Saint-Charles, et menaçait ainsi la ville d'un désastre.

De Marseille, le régiment se rendit à Nîmes, où il ne resta que de juin à octobre ; de là il fut envoyé à Paris, qu'il quitta le 14 avril 1845, pour se rendre à Cherbourg.

En 1847, le 62e est à Rennes. Puis il tient garnison à Versailles, où il arrive le 16 août 1848.

Le 13 juin 1849, lors de l'affaire dite des Arts-et-Métiers, le 62e est envoyé à Paris, où il fait son devoir en combattant l'insurrection. Il enlève plusieurs barricades sérieusement défendues et doit à la rapidité de son attaque de ne compter que trois blessés dont un officier (le capitaine Pierret).

Le 4 décembre 1850, le colonel Monténard prenait le commandement, en remplacement du colonel d'Alphonse, nommé général de brigade.

[redacted]

Le 30 avril 1851, le régiment était réuni à Neuf-Brisach.

Au mois de mai de l'année suivante, il fut dirigé sur Strasbourg, où il resta jusqu'à son départ pour la Crimée. Il fournit divers détachements dans la région, notamment à Wissembourg et à la Petite-Pierre.

[redacted]

CHAPITRE IV

EXPÉDITION DE CRIMÉE (1855-1856)

Départ du régiment.

Le 62e fit partie du corps de réserve qui rejoignit, en mai 1855, le corps expéditionnaire de Crimée, au moment où le général Pélissier succédait dans le commandement en chef au général Canrobert, et concentrait tous les efforts vers la prise de Sébastopol.

Deux bataillons du 62e quittèrent Strasbourg pour se rendre à Lyon, où ils arrivèrent les 4 et 5 juin 1854. Après dix mois passés à Lyon, à Saint-Étienne et au camp de Sathonay, le 62e entra définitivement dans la composition du corps de réserve de l'armée d'Orient, que commandait le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély. Il fut placé dans la 1re division (général Herbillon) dont il forma, avec le 73e de ligne, la 2e brigade (général Cler).

De Lyon, le régiment fut transporté sur le Rhône, par deux bateaux à vapeur, jusqu'à Avignon, d'où il gagna Marseille par chemin de fer, puis, par voie de terre, Toulon, où il arriva les 13 et 14 mars 1855. L'embarquement commença aussitôt à bord des vaisseaux *Turenne* et *Duperré*.

[redacted]

La traversée, gênée par les vents contraires et attristée par l'apparition du typhus, fut longue et pénible, et c'est seulement les 9 et 11 avril que le 62[e] débarqua à Constantinople, pour aller aussitôt s'installer au camp de Maslack, à dix kilomètres environ au nord de la ville.

C'est là que le colonel de Pérusis prit le commandement du régiment, auquel il était nommé depuis le 21 mars, en remplacement du colonel Monténard, nommé général de brigade, par décret du 17 mars.

Le séjour d'un mois que fit le 62[e] au camp de Maslack fut pour lui un temps de pénible épreuve. Après avoir eu à supporter les inconvénients d'une pluie torrentielle, il eut à subir les ravages d'un impitoyable fléau : le choléra fit soudain son apparition. La première victime fut le sous-lieutenant *Magnin*. Bien d'autres succombèrent encore; et quand le régiment quitta le camp pour se rendre en Crimée, son effectif était diminué de 1,200 hommes dont beaucoup étaient morts ou mourants.

Embarqué le 13 mai à bord du *Napoléon*, le régiment débarque le 16 à Kamiesch, où il a la surprise de trouver son 3[e] bataillon qui, parti de Strasbourg après lui, sur de nouveaux ordres, et plus favorisé par les circonstances, était depuis trois jours en Crimée.

Jusqu'après le premier assaut de Malakof (18 juin), le régiment est maintenu à Kamiesch et employé aux travaux de fortification que l'on y a entrepris pour mettre le port à l'abri d'un coup de main et pour protéger l'embarquement en cas de revers. Malgré l'espace que

[redacted]

sa traversée a mis entre lui et le foyer du mal, le 62e est encore, pendant plusieurs semaines, aux prises avec le choléra, aux atteintes duquel succombent, entre autres victimes, les lieutenants *Lautour* et *Grébus*, le sous-lieutenant *Ropiquet* et le sergent-major *de Chabannes*. A cette épreuve prolongée s'ajoute celle d'une déception plusieurs fois renouvelée : de Kamiesch, on entend le bruit du combat qui se livre les 23 et 24 mai pour la prise des ouvrages russes du *Cimetière;* l'ordre arrive au régiment de prendre les armes, mais à peine la colonne est-elle en mouvement que son concours est rendu inutile par le succès de l'attaque déjà engagée.

Peu de jours après (7 juin), lorsque a lieu l'attaque du *Mamelon vert,* le régiment, qui s'est porté vers la Tchernaïa, espère qu'une sortie des Russes va lui fournir l'occasion de se mesurer avec eux. Encore une fois il retourne à Kamiesch avec le dépit de n'avoir pu combattre.

Enfin, le premier assaut de Malakof (18 juin) lui vaut encore une fois le décevant spectacle d'un engagement auquel la réserve dont il fait partie n'est pas appelée à prendre part.

Mais, du moins, son espoir ne sera plus trompé, car il est désormais placé en première ligne : il est employé aux travaux de siège entrepris entre le Mamelon vert et Malakof, en vue de se rapprocher de ce dernier point, qui n'a pas cessé d'être l'objectif du général Pélissier, mais dont le général en chef ne veut plus risquer l'assaut d'aussi loin qu'il l'avait tenté au 18 juin.

[redacted]

Bataille de Traktir **(16 août 1855).**

Cependant, la situation des assiégés était devenue telle que pour eux se présentait l'alternative de frapper quelque coup décisif ou d'évacuer le côté sud de Sébastopol. Ils adoptèrent le premier parti, qui amena la bataille de la Tchernaïa ou de Traktir. Leur projet était de franchir la Tchernaïa au pont de Traktir, pour chasser les troupes alliées des hauteurs qui commandent la rive gauche de la rivière, en même temps que la garnison exécuterait contre le Mamelon vert une grande sortie.

Les troupes françaises auxquelles allait se heurter l'attaque des Russes étaient ainsi disposées : en première ligne, sur les monts Fedioukhine, la division Faucheux, face au pont de Traktir, ayant à sa gauche la division Camou; la division Herbillon en seconde ligne, avec la brigade Cler (62e et 73e) en réserve derrière la division Faucheux, et la brigade Sencier derrière la division Camou. En outre, 9,000 Piémontais gardaient à droite les hauteurs de Hasfort, ayant derrière eux 10,000 Turcs.

Enfin, le général Morris gardait avec quatre régiments de chasseurs la plaine de Balaclava, prêt à soutenir la droite française derrière laquelle il se trouvait.

Le 16, à 4 heures du matin, les Russes, sous le commandement du prince Gortschakoff, attaquèrent à la fois les forces françaises des monts Fedioukhine et le corps piémontais. A la faveur de l'épais brouillard

[redacted]

qui dissimule leur approche, les colonnes russes refoulent par une attaque brusque les avant-postes, à la suite desquels elles franchissent la Tchernaïa et commencent même à gravir les pentes de la rive gauche. Mais nos troupes prennent partout une vigoureuse offensive. La brigade Cler reçoit l'ordre de se porter en avant; les deux bataillons disponibles du 62e (le 2e bataillon est occupé, dans les bois, aux travaux de fascinage) sont bientôt engagés au plus fort de l'action. Une division russe, après avoir passé la rivière devant le débouché du vallon qui sépare les monts Hasfort des monts Fedioukhine, s'efforçait de pénétrer entre les troupes piémontaises et la division Faucheux; c'est de ce côté que se porte aussitôt, sous la direction du lieutenant-colonel Guépart, le 1er bataillon dont le chef, le commandant de Lavoirie, est atteint, dès le début de l'action, d'une blessure mortelle.

Le 3e bataillon (commandant Cottat), resté sous la direction immédiate du colonel de Pérussis, se porte directement contre les troupes russes, qui avaient réussi d'abord à prendre pied sur les hauteurs de Fedioukhine, et se trouve avoir pour adversaire le célèbre régiment d'Odessa. Alors a lieu une lutte acharnée que l'impétueux élan des Français et l'opiniâtre résistance des Russes rendent, pour ceux-ci, des plus meurtrières. Après une mêlée sanglante, les Russes sont contraints à une désastreuse retraite, à travers un terrain difficile, coupé par le canal et la rivière de la Tchernaïa. Nos troupes franchissent, à la suite de l'ennemi, ce double obstacle, et les Russes, comprenant dès lors

[redacted]

l'inutilité d'une nouvelle tentative, se contentent de reformer leurs troupes décimées. A 2 heures de l'après-midi, le prince Gortschakoff ordonne la retraite.

Dans cette bataille, les Russes subirent de grandes pertes; ils eurent plus de 8,000 hommes hors de combat, parmi lesquels 3 généraux tués, dont le général Réad, aide de camp de l'empereur. Les pertes des alliés furent faibles par comparaison, ne s'élevant qu'au chiffre de 1,747 hommes hors de combat. Le 62e compta pour sa part, parmi les sous-officiers, caporaux et soldats, 72 blessés et 17 tués. Parmi les officiers, le sous-lieutenant *Gerder* fut tué sur le champ de bataille, le commandant *de Lavoirie*, du 1er bataillon, et le capitaine *Dupont*, commandant les grenadiers du 3e bataillon, moururent des suites de leurs blessures; le capitaine *Granier*, le lieutenant *Leguay* et les sous-lieutenants *Carle* et *Lambert* furent blessés.

Le drapeau du 62e, que l'on avait vu flotter au plus fort de la mêlée, portait la trace des balles qui avaient déchiré sa soie et dont l'une avait atteint l'aigle.

La victoire de Traktir eut sur la suite de l'expédition une influence décisive, en condamnant définitivement l'armée russe de secours à l'impuissance, et la ville de Sébastopol à tomber au pouvoir des assiégeants.

Le 62e, à qui fut confiée la garde du pont de Traktir, se trouva, du fait de cette mission, empêché de prendre une part directe au second et victorieux assaut de Malakoff (8 septembre). Mais la part qu'il avait prise, sur la Tchernaïa, au succès dont la chute de la place

[redacted]

fut la conséquence lui méritait bien l'honneur de voir inscrit sur son drapeau le nom de SÉBASTOPOL.

Fin de la guerre et rentrée en France.

Si le régiment n'eut plus, après la prise de Sébastopol, à combattre les Russes, il eut encore à lutter contre le rigoureux hiver de 1855-1856, qui vint rudement éprouver les troupes victorieuses en les bloquant à leur tour dans leurs tentes, où elles ne trouvaient qu'un bien insuffisant refuge contre un froid terrible. Le thermomètre descendit souvent à 28° au-dessous de zéro ; la neige tomba en grande quantité et les cas de congélation furent nombreux parmi les hommes que le service de garde ou les corvées appelaient au dehors, ou parmi ceux que la violence de la tempête privait de leur faible abri en renversant les tentes. En outre, l'immobilité obligée et l'entassement excessif eurent leurs tristes et habituelles conséquences : le scorbut et le typhus firent de nombreux ravages.

Enfin, le 5 juin 1856, le régiment recevait l'ordre de rentrer en France. Les deux premiers bataillons, avec une fraction du 3e et l'état-major, partirent le 8 de Kamiesch à bord du clipper américain *Gauntlet*, que remorquait le vapeur *Avenir*, et débarquèrent à Marseille le 28. Le 3e bataillon, embarqué le 12 juin à bord du vaisseau *Duperré*, arrivait le 25 à Toulon où il était transbordé sur le *Caton* pour être débarqué le 26 à Marseille.

Le régiment fut transporté par chemin de fer de

[redacted]

Marseille à Valence, puis gagna par voie de terre sa garnison de Strasbourg où il arriva les 23 et 25 juillet.

Il y fut l'objet d'un accueil des plus flatteurs de la part de la population qui, dans une brillante et chaude ovation, montra à la fois le souvenir sympathique qu'elle avait conservé à ses hôtes d'autrefois et l'admiration qu'elle avait vouée au régiment qui lui revenait victorieux.

[redacted]

CHAPITRE V

EN FRANCE ET A ROME (1856-1862)

Dès que le régiment eut été réuni, au retour de l'expédition de Crimée, on fusionna les quatre bataillons pour n'en former que trois, à huit compagnies chacun, et l'on reprit les anciens détachements autour de Strasbourg.

Après avoir reçu les médailles que la reine d'Angleterre avait instituées pour les militaires qui avaient pris part à la campagne de Crimée, le 62e quitta l'Alsace (novembre 1857) pour aller en Bretagne. Le 3e bataillon et l'état-major se rendirent à Saint-Brieuc; le 1er bataillon occupa Saint-Malo, et le 2e fut réparti entre Granville, le mont Saint-Michel et Coutances.

Au commencement de l'année 1859, un 4e bataillon fut de nouveau formé, et les trois premiers, dits bataillons actifs, furent envoyés, le 27 avril, à l'armée de Paris où se constituait une réserve pour l'armée d'Italie. Le 4e bataillon et le dépôt restèrent à Saint-Brieuc et à Saint-Malo.

Le colonel de Pérussis quitta le 62e, le 6 juillet 1859, pour aller prendre le commandement de la place

[redacted]

d'Oran. Il fut remplacé à la tête du régiment, le 6 septembre, par le colonel Aymard.

Au mois d'août 1860, le 62e fut désigné pour entrer dans la composition d'une brigade (62e et 7e de ligne et 3e bataillon de chasseurs) qui, sous les ordres du général Ridouel, devait aller renforcer le corps d'occupation de Rome. Les trois bataillons de guerre du régiment furent mis en route, par les voies ferrées, le 2 septembre, pour se rendre à Toulon où l'embarquement eut lieu deux jours plus tard.

En même temps, le dépôt était transporté d'abord à Saint-Germain, puis à Montélimar.

Arrivé en Italie, le 62e fit partie du corps d'occupation. Ses nombreux détachements, souvent relevés, soit dans Rome même, soit dans les environs (Civita-Vecchia, Corneto, Frascati, Tivoli, Valmontone, Palestrina, Viterbe, Velletri, Frosinone, Veroli, Ceprano, Vallecorso et Terracine), rassurèrent les populations par leur attitude digne et ferme, et contribuèrent à éloigner les bandes garibaldiennes qui, mettant en avant le principe de l'unité italienne, venaient de prendre Naples au profit de Victor-Emmanuel et menaçaient le pouvoir temporel du pape.

Après la prise par les Piémontais de la ville de Gaëte (février 1861) où s'était retiré le roi de Naples, le 3e bataillon (lieutenant-colonel de Saint-Vilaire) reçut les armes des troupes de François II. Nos soldats, compatissants et généreux, partagèrent leurs rations avec les Napolitains, qui manquaient de vivres, et les traitèrent avec le respect dû au courage malheureux.

[redacted]

Le 25 juin 1862, le régiment, rappelé en France, où il devait se tenir prêt à partir pour le Mexique, s'embarquait à Civita-Vecchia, à destination de Toulon. De nouveaux ordres ayant retardé son départ pour le Mexique, il se rendit provisoirement à Lyon où il arriva le 1er juillet.

[redacted]

CHAPITRE VI

EXPÉDITION DU MEXIQUE (1862-1867)

Départ et arrivée du 62e (août-octobre 1862).

Les premières troupes françaises envoyées au Mexique s'étaient bientôt trouvées insuffisantes. L'abandon de l'entreprise par l'Angleterre et l'Espagne avait laissé seule en présence des forces mexicaines la brigade du général de Lorencez qui, après l'échec auquel avait abouti la première tentative contre Puebla, se trouva dans une position critique. Tandis que croissaient les forces matérielles et morales d'un ennemi qu'avait enhardi un premier succès, la petite troupe française, décimée par la fièvre, s'affaiblissait de jour en jour et, tenue d'éviter le voisinage insalubre de la côte, ne parvenait qu'à grand'peine à maintenir ses communications entre son centre de stationnement d'Orizaba et le port de la Vera-Cruz.

Le 62e fit partie des renforts emmenés par le général Forey, lorsque lui fut confié le commandement du corps expéditionnaire, lequel, à la fin de l'année 1862, comprenait deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, à l'effectif total de 28,000 hommes.

[redacted]

Le 62ᵉ se mobilisa à deux bataillons de sept compagnies, à l'effectif de 1,000 hommes chacun. Il partit le 24 août 1862 du camp de Sathonay et se rendit par les voies ferrées à Cherbourg, où il arriva le 26 pour s'embarquer le même jour : l'état-major et le 1ᵉʳ bataillon (commandant Cottat) sur le vaisseau *Tourville*, le lieutenant-colonel et le 2ᵉ bataillon (commandant de Courcy) sur le vaisseau *Duquesne*.

Après avoir fait relâche, l'un à Madère, l'autre à Ténériffe, puis tous deux à la Martinique, les deux navires arrivèrent le 13 octobre en rade de Los Sacrificios, à trois milles de la Vera-Cruz. Le débarquement commença le 20, et le 22 tout le régiment campait autour de la Vera-Cruz.

Le 25, il était réuni au camp de la Téjéria, où il avait été transporté en chemin de fer par fractions successives.

Le 62ᵉ formait, avec le 7ᵉ bataillon de chasseurs et le 51ᵉ de ligne, la 2ᵉ brigade (général de Bertier) de la 2ᵉ division (général F. Douay) du corps expéditionnaire [1].

Marche sur Jalapa (octobre 1862-janvier 1863).

La brigade de Bertier devait se rendre à Jalapa. L'état-major du régiment et le 2ᵉ bataillon commencèrent leur mouvement le 25 octobre et rejoignirent ce

1. La 1ʳᵉ brigade de la 2ᵉ division (1ᵉʳ bataillon de chasseurs, 99ᵉ de ligne et 2ᵉ régiment de zouaves) était commandée par le colonel L'Heriller. La 1ʳᵉ division était commandée par le général Bazaine.

[redacted]

jour même, à Santa-Fé, le 7e bataillon de chasseurs et le 51e de ligne, avec lesquels ils poursuivirent leur route, sous le commandement du général de Bertier.

Ces premières marches sur le sol mexicain furent rendues pénibles par la grande chaleur et le mauvais état des chemins, ainsi que par le manque de ressources d'un pays dont la misère, déjà grande en tout temps, était encore accrue par les ravages de la guerre.

Premier combat : Cerro-Gordo (4 novembre 1862).

Un engagement qui eut lieu le 4 novembre mit, pour la première fois, le 62e aux prises avec l'ennemi. 2,000 guérilleros avaient coupé la route au défilé de Cerro-Gordo et élevé une sorte de retranchement derrière lequel ils attendaient la colonne. Pendant que le 7e bataillon de chasseurs, qui marchait en tête, était lancé dans les bois qui s'étendent sur la droite de la route, trois compagnies du 62e, sous le commandement du capitaine adjudant-major Lambert, se déployèrent sur les hauteurs de gauche. Après une décharge de mousqueterie et d'artillerie que la promptitude de l'attaque ne leur laissa pas le loisir de renouveler, les Mexicains prirent la fuite en abandonnant un obusier de montagne.

Le 7 novembre, la colonne campait aux portes de Jalapa, où elle était rejointe le 9 par le 1er bataillon du 62e qui n'avait quitté le camp de la Téjéria que le 1er, après avoir fourni l'escorte de deux convois jusqu'à la Solédad.

[redacted]

Le 11, toute la brigade entrait dans la ville de Jalapa, dont les ressources de toute nature lui fournissaient le réconfort dont elle avait le plus grand besoin. Dans ce premier séjour et ces premières marches à travers l'insalubre région des *terres chaudes*, le régiment avait dû, en effet, payer son tribut à la fièvre, ce premier ennemi que rencontrent là les Européens.

Jusqu'à la fin de l'année, le régiment resta à Jalapa, d'où il concourut au maintien des communications avec la Vera-Cruz, en fournissant fréquemment des détachements qui accomplissaient aux environs diverses missions, telles que reconnaissances et escortes de convoi.

Combat de Lorgano (30 décembre 1862).

Un de ces détachements eut, sur la route de la Vera-Cruz, aux environs de Puente-National, une rencontre avec l'ennemi. La belle conduite du détachement dans cette circonstance fut portée à la connaissance du corps expéditionnaire par l'ordre général suivant du 26 janvier 1863 :

« Le général en chef a encore un nouveau fait d'armes à signaler au corps expéditionnaire. Il s'agit d'un rude combat livré par quelques compagnies du 62e de ligne, le 30 décembre dernier, et dont le rapport ne lui est parvenu qu'hier, par suite des difficultés qu'ont présentées jusqu'ici les communications de la colonne sous les ordres du général Bazaine avec le quartier général.

« Le 30 décembre, trois compagnies du 62e, sous les ordres du capitaine Briand, se rendaient de Jalapa à Puente-National, pour protéger l'évacuation de ce poste, lorsque, arrivées au point nommé Lorgano, entre Palo-Gacho et la Rinconada, elles furent vivement attaquées par les troupes, au nombre de 1,200 hommes, commandées par Diaz-Miron. L'ennemi s'était fortement retranché derrière des abris en pierres sèches recouvertes de broussailles, et ce ne fut qu'après une heure de combat que les Mexicains, chargés à la baïonnette, furent délogés de leurs embuscades et dispersés dans toutes les directions, sous les yeux de leur chef qui se tenait hors de portée avec sa cavalerie. C'est la deuxième fois que, sur le même terrain où s'est livré le combat du 3 novembre, Diaz-Miron a vu ses bandes, occupant de fortes positions, fuir devant une poignée de nos braves soldats.

« Le général en chef est heureux de saisir cette nouvelle occasion de signaler l'entrain avec lequel nos soldats abordent des forces bien supérieures et établissent, ainsi qu'ils l'ont toujours fait, leur supériorité dans l'attaque.

« Les militaires appartenant à ces trois compagnies du 62e qui se sont le plus particulièrement fait remarquer par leur énergie et leur courage dans cette affaire, qui leur a coûté 7 hommes tués et 5 blessés, sont :

« MM. *de la Chaussée*, capitaine ;
« *Stéphanopoli*, sous-lieutenant ;
« *Dartiguelongue*, sous-lieutenant ;
« *Vidal de Lausun*, sous-lieutenant.

[redacted]

« Ces quatre officiers ont enlevé leurs soldats avec la plus grande vigueur.

« *Salmon*, sergent-major ;

« *Bauër*, sergent ;

« *Filias*, fusilier, est resté au feu quoique blessé ;

« *Cosson*, fusilier ;

« *Harmand*, fusilier ;

« *Rouquier*, fusilier, grièvement blessé ;

« *Plumio*, fusilier, grièvement blessé.

« L'ennemi a laissé sur le terrain 50 morts et un grand nombre de blessés. »

Siège de Puebla (janvier-mai 1863).

Le 7 janvier 1863, le régiment quitta Jalapa et se mit en marche vers Puebla qu'allait assiéger le corps expéditionnaire. Les deux divisions marchaient vers cet objectif, la deuxième (général Douay) par la route d'Orizaba et la première (général Bazaine) — à laquelle appartenait désormais le 62ᵉ — par celle de Jalapa.

La première partie de la marche s'accomplit dans la région montagneuse du Cofre de Péroti, et ce n'est pas sans difficultés et sans fatigues que l'on franchit cette barrière entre la région des terres chaudes et celle des hauts plateaux. Mais une fois qu'elle eut dépassé la route de Péroti, la colonne se trouva dans un pays facile et cultivé, où la marche ne fut plus arrêtée que par la nécessité de donner de temps à autre un

[redacted]

peu de repos aux troupes, de permettre aux convois de suivre, et d'exécuter quelques reconnaissances.

Le 16 mars, les deux divisions se rejoignaient devant Puebla et prenaient position, d'abord à l'est et à environ une lieue de la ville, vers le point de jonction des routes d'Orizaba et de Jalapa.

Puis l'on procédait à l'investissement, opération particulièrement difficile par cette raison que, à l'encontre de ce qui se produit habituellement dans un siège, l'effectif du corps assiégeant n'était que sensiblement égal à celui de la garnison, laquelle se composait de 22,000 hommes environ. En outre, les assiégeants avaient à se prémunir contre les entreprises du corps de secours que commandait l'ancien président Comonfort. En procédant avec prudence, en disposant de distance en distance des redoutes dans lesquelles de faibles détachements pouvaient, en attendant du secours, tenir contre les sorties, on parvint à entourer la place. Le général Ortega, qui dirigeait la défense, avait mis le temps à profit en transformant en une place forte de premier ordre la ville ouverte de Puebla, pour laquelle ses forts n'eussent été à eux seuls qu'une bien insuffisante protection. Le tracé géométrique de la ville partage ses maisons en îlots distincts et de forme régulière. Chacun de ces *cadres*, organisé défensivement avec art et méthode, constituait une véritable forteresse, indépendante de ses voisines et soutenue par elles, — disposition éminemment favorable à la défense pied à pied. C'est donc un siège en règle qu'il fallut entreprendre.

[redacted]

Les premières attaques furent dirigées sur la partie ouest de la ville. Elles furent surtout l'œuvre de la 2ᵉ division. Le 62ᵉ, cependant, y participa par l'un de ses bataillons, le 1ᵉʳ, qui, détaché de ce côté, participa aux travaux de siège, et notamment à la prise du fort San-Xavier (29 mars).

Pendant ce temps, le 2ᵉ bataillon, que commandait le chef de bataillon Billot (en remplacement de M. de Courcy, passé au commandement du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs), était au sud, au Molino de Guadalupe, puis à San-Balthazar, occupé à la surveillance de la partie sud-ouest de la ville, en face des forts Carmen, Totimehuacan et Zaragoza. Le 14 avril, le 1ᵉʳ bataillon vint rejoindre le 2ᵉ, et le régiment, jusqu'à la fin d'avril, fut employé, tantôt aux travaux de construction des redoutes et batteries, tantôt au service de grand'-garde. Il eut à plusieurs reprises à repousser les reconnaissances ou les sorties de l'assiégé et perdit, dans un de ces engagements, le capitaine *Audin*, qui fut tué à la tête de sa compagnie (22 avril).

L'échec éprouvé dans l'attaque du cadre de Santa-Inès (25 avril), à l'ouest de la ville, nécessita une modification dans la direction des travaux, qui prirent désormais pour objectifs les forts Carmen et Totimehuacan, situés au sud.

Le 8 mai eut lieu, à San-Lorenzo, à dix kilomètres au nord-ouest de Puebla, un combat dans lequel le général Bazaine infligea une complète défaite au général Comonfort qui, dès lors, dut renoncer à tout espoir de secourir ou de ravitailler la place.

[redacted]

Le 62e n'assista pas à ce combat, étant alors activement employé aux travaux dirigés contre le fort de Totimehuacan. C'est lui qui eut l'honneur d'ouvrir la tranchée. Depuis ce moment, sans cesse en première ligne, il n'attendait que le moment d'un assaut non moins imminent qu'ardemment souhaité. Cet espoir se trouva cependant déçu par la capitulation de la place, qui eut lieu le 17, et à laquelle l'épuisement complet des vivres et des munitions avait seul pu contraindre le général Ortega. L'armée de ce général était dissoute; 26 généraux et près de 1,500 officiers étaient prisonniers de guerre, et 150 pièces de canon tombaient aux mains des vainqueurs.

Entrée à Mexico (mai-juin 1863).

Après avoir séjourné, pendant les premiers jours qui suivirent la capitulation, dans des haciendas voisines de Puebla, le 62e se mit en marche vers Mexico, faisant partie de l'avant-garde que formait la brigade du général de Bertier.

Contre toutes les prévisions, on ne trouva aucune résistance sur la route, malgré les facilités que présentaient pour la défense les défilés du Rio-Frio. Des retranchements furent rencontrés, mais les troupes du général Comonfort, durement instruites par le combat de San-Lorenzo, avaient renoncé à les garder.

Le 7 juin, l'armée française prenait possession de la capitale du Mexique, dans laquelle le drapeau du 62e fut le premier à flotter.

[redacted]

Opérations autour de Pachuca (juin-novembre 1863).

Huit jours après son arrivée à Mexico, le 62e reçut l'ordre de partir pour Pachuca (90 kilomètres nord-ouest de Mexico), où il avait mission de maintenir la sécurité, fort compromise alors par les incursions des bandes armées qui, sous prétexte de faire la guerre, pratiquaient le brigandage.

Le régiment entra le 19 juin à Pachuca, ville assez importante par sa population de 15,000 habitants et ses nombreuses mines d'argent ; et pour lui commença aussitôt une vie active et mouvementée. A tout instant, l'apparition des bandes de Carbajall, Telez, Ozellano, etc., nécessitait l'envoi de détachements qui allaient occuper les points menacés et tenter des poursuites, trop souvent inutiles, contre un ennemi qui toujours se dérobe au moment où l'on compte sur sa résistance. Par deux fois, cependant, les détachements réussirent à joindre l'ennemi et à lui infliger de sévères leçons. Le général Bazaine, — qui, depuis le 1er octobre, avait remplacé comme commandant en chef le général Forey, rentré en France, — porta ces combats à la connaissance des troupes par les ordres généraux que nous allons citer.

Combat de Tulancalco (8 novembre 1863).

« Le 8 novembre 1863, le colonel Aymard, du 62e de ligne, se rendant de Pachuca à Tula avec un bataillon de son régiment, a forcé 500 cavaliers aux ordres de

[redacted]

Brava, commandant militaire de Tula pour Juarez, à battre en retraite devant lui avec une perte de 15 tués.

« M. *Raymond,* capitaine au 62e, a montré beaucoup d'intelligence et de sang-froid dans cette affaire.

« MM. *Cauvin,* capitaine; *Darnaut,* sergent; *Causson,* grenadier, se sont également fait remarquer.

Combat de San-Xavier (9 novembre 1863).

« Le 9 novembre, le capitaine Belfroid, étant chargé par le commandant supérieur de Pachuca de protéger la marche d'un convoi sur Mexico, a mis en déroute, près de San-Xavier, avec deux compagnies du 62e et quelques chasseurs à pied, les bandes de Balthazar, Telez, Noviéga, Romero, Fragosa, fortes de 600 hommes, en leur faisant perdre une quarantaine de cavaliers et n'ayant qu'un homme blessé. Ce succès est dû à la vigueur du capitaine *Belfroid,* qui a signalé les militaires dont les noms suivent :

« MM. *Moulis,* lieutenant au 62e, commandant la ligne de tirailleurs, a conduit son monde avec la plus grande énergie et le plus grand élan ;

« *De la Chaussée,* capitaine au 62e, a pris les meilleures dispositions pour mettre en état de défense le convoi et la réserve, et a paré rapidement à toutes les éventualités qui se sont présentées ;

« *Colas,* sergent-major, a été déployé en tirailleur tout le temps et s'est montré bravement au feu ;

« *Pichardie,* clairon au 62e; *Bernard* et *Sardou,* sol-

[redacted]

dats au 62e, se sont fait remarquer par leur intrépidité. »

Campagne de l'intérieur (novembre 1863-juillet 1864).

Le combat de Tulancalco, relaté plus haut, avait inauguré la marche entreprise par le colonel Aymard, avec l'état-major et six compagnies du régiment (grenadiers du 1er bataillon, grenadiers, 1re, 2e, 5e compagnies et voltigeurs du 2e bataillon), pour rejoindre la division Douay, avec laquelle il devait prendre part à la campagne de l'intérieur.

Cette campagne avait été décidée par le nouveau commandant en chef, en vue d'étendre et de consolider l'occupation et de fournir ainsi une base solide à l'empire qui allait remplacer la république mexicaine. Partant de la base Pachuca, Mexico, Toluca, et suivant des routes parallèles, la division Douay au nord et la division Castagny au sud (qui comprenaient avec les troupes françaises des troupes mexicaines alliées) devaient traverser de l'est à l'ouest le Mexique et occuper solidement les villes principales de San-Luis de Potosi, Guadalajara et Zacatecas.

La colonne du colonel Aymard joignit, le 12 novembre, à Tepeji, sur la route de Mexico à Queretaro, la division du général Douay, qui comptait un effectif de 11,400 hommes, y compris 4,700 Mexicains du général Marquez.

Le 25, la division est à Queretaro. Le 62e en part le 1er décembre pour se rendre à Guanajuato (90 kilomè-

[redacted]

tres nord-ouest de Queretaro) qu'il occupe avec deux compagnies de zouaves jusqu'au 7 janvier 1864. A cette date, il part pour San-Luis de Potosi où il arrive le 14.

Le 6 février, le colonel Aymard, ne laissant à San-Luis qu'une compagnie, se porte vers le nord pour appuyer le mouvement de la division alliée Méjia qui se rapproche de Saltillo, où s'est établi l'ancien président Juarez.

Le colonel arrive le 9 à Venado et, jusqu'à la fin du mois, occupe cette ville, d'où il observe vers l'ouest les mouvements que fait, aux environs de Salinas, le général Ortega. Le 10 avril, il est de retour à San-Luis, où tout le régiment se trouve réuni par suite de la récente arrivée de la fraction qui était restée à Pachuca, au moment où commençait la campagne de l'intérieur.

C'est à cette même date du 10 avril que l'archiduc Maximilien fut proclamé empereur du Mexique.

Combat de Matéhuala (17 mai 1864).

Comme on l'a vu plus haut, la division alliée du général Méjia avait été poussée au nord, dans la direction de Saltillo et Monterey qu'occupaient les troupes juaristes. Au commencement du mois de mai, la division Méjia occupait la ville de Matéhuala (160 kilomètres de San-Luis), où, d'un moment à l'autre, elle pouvait être attaquée par des forces supérieures. Pour la soutenir en cas de besoin, le colonel Aymard s'en rapprocha en se portant à Venado, ville située à mi-

[redacted]

distance entre San-Luis et Matéhuala, à la tête d'une petite colonne composée de la compagnie franche, huit compagnies du 62e (grenadiers, 1re, 4e et 5e, et voltigeurs du 1er bataillon; grenadiers, 3e et voltigeurs du 2e bataillon), deux pièces de campagne, deux pièces de montagne et un escadron de chasseurs d'Afrique, en tout 800 hommes.

Arrivé à Venado le 4 mai, le colonel Aymard apprend bientôt que la division Méjia est sérieusement menacée par des forces importantes, à la tête desquelles s'avance le général Doblado. En conséquence, il sort de Venado le 13, et se dirige vers Matéhuala. Le 14, sur un ordre du général en chef, il s'arrête à Laguna-Seca, séparé encore de Matéhuala par une distance de 70 kilomètres. Bientôt, les nouvelles faisant pressentir que le général Méjia est sous le coup d'une attaque imminente, le colonel Aymard prend le parti de le rejoindre par une marche forcée, et quitte Laguna-Seca le 15 à 9 heures du soir. Ayant parcouru 50 kilomètres dans la nuit et la matinée suivante, il arrive le 16, vers une heure de l'après-midi, à la Presa, à 20 kilomètres de Matéhuala. Cette dernière distance est franchie dans la nuit, et la colonne arrive, le 17 au matin, en vue et au sud de Matéhuala, au moment où le général Doblado déployait au nord sa ligne de bataille. Le général Méjia avait quitté la ville pour se porter au-devant de lui.

Les premiers coups de fusil se font entendre au moment où le 62e traverse Matéhuala; aussi il ne s'y arrête que quelques minutes, le temps de reprendre

[redacted]

haleine et de serrer la colonne. Oubliant soudain la fatigue au prix de laquelle 70 kilomètres ont été franchis en moins de trente-six heures, nos braves ne pensent plus qu'à compléter par la victoire l'effet de leur si opportune apparition.

C'est d'ailleurs un ennemi sérieux qu'ils vont avoir à combattre, car Doblado a 6,000 hommes et 18 canons. En face de lui, le général Méjia a aussi formé en bataille les 2,000 hommes dont il dispose.

Avec autant de décision que d'intelligence de la guerre, le colonel Aymard prend à la fois son parti et ses dispositions pour une ferme offensive. Une colonne d'attaque, forte de quatre compagnies, dont la compagnie franche, et soutenue par une section de montagne, prend pour objectif la gauche de l'ennemi qu'elle doit enfoncer, pour prendre ensuite en flanc et à revers toute sa ligne de bataille. Le reste des troupes françaises suit en réserve.

Doblado, dès qu'il voit se dessiner ce mouvement, lance contre la colonne d'attaque sa nombreuse cavalerie, dont l'élan est bientôt arrêté par le feu d'une compagnie. A ce moment, le lieutenant Rapp, avec un peloton de chasseurs que vient soutenir un escadron du général Méjia, charge hardiment cette cavalerie, qui est mise en pleine déroute et ne reparaît plus de la journée.

L'artillerie de Doblado tente alors ce que n'avait pu faire la cavalerie, et quatre pièces ouvrent le feu sur la colonne d'attaque. Mais le capitaine Laignaud, à la tête des chasseurs, charge l'artillerie comme le lieute-

[redacted]

nant Rapp avait chargé la cavalerie ; l'infanterie suit au pas de course, saute sur les pièces et s'en empare. Dès lors, le succès de la journée est assuré. Déconcertée par ce premier choc, toute la ligne ennemie fléchit ; encouragée et entraînée, la troupe de Méjia prend, elle aussi, l'offensive, et la marche en avant n'est plus qu'une poursuite, qui est poussée jusqu'à quatre lieues du champ de bataille, et dans laquelle on prend à l'ennemi un drapeau, toute son artillerie (18 pièces), 800 fusils, 39 officiers et 1,200 soldats, tous ses équipages et plus de 200,000 cartouches. L'ennemi a laissé en outre sur le terrain 8 officiers et 24 soldats tués. De notre côté, grâce à la soudaineté et à la vigueur de l'attaque, les pertes sont relativement peu élevées; elles sont de 4 hommes tués et 45 blessés, dont 2 officiers, dans les troupes françaises ; la division Méjia a eu 1 officier et 31 soldats tués et 87 blessés.

L'ordre général qui relate ce beau fait d'armes cite, comme s'étant particulièrement distingués :

« M. le colonel *Aymard* du 62ᵉ, commandant la colonne, dont la décision et le coup d'œil ont causé le succès de la journée ;

« M. *Billot*, chef de bataillon, a commandé avec énergie la colonne d'attaque ;

« M. *Belfroid*, capitaine, a fait preuve de sang-froid et d'intelligence dans le commandement des quatre compagnies d'attaque ;

« *Chenaud*, voltigeur ; *Julian*, fourrier (blessé) ; *Glaudel*, grenadier ; *Cosson*, grenadier ; *Guérin*, four-

[redacted]

rier; *Cornette*, grenadier; *Goute*, fusilier, ont fait preuve d'un grand courage et ont donné le meilleur exemple.

État-major :

« M. *Madelor*, capitaine adjudant-major au 62e, chef d'état-major du colonel Aymard, a chargé avec la compagnie franche.

Compagnie franche (62e) :

« MM. *Sager*, sous-lieutenant au 62e, s'est montré très énergique ;
« *Santelli*, sergent-major ;
« *Gillot*, sergent ;
« *Peyrot*, sergent, blessé ;
« *Mire*, fusilier ;
« *Vernaud*, fusilier, blessé grièvement ;
« *Martignolles*, grenadier, blessé ;
« *Bernard*, grenadier, blessé grièvement.

Service de santé :

« M. *Jacob*, médecin aide-major au 62e, a eu son cheval atteint par un boulet. »

Cette victoire, par laquelle le 62e avait donné la mesure de sa valeur en venant la remporter brillamment, après un effort de marche comme l'histoire en cite peu, eut un résultat important et décisif en dégageant l'État de San-Luis.

C'était bien là un titre à la consécration qui a été

[redacted]

donnée à cette glorieuse journée par l'inscription du nom de Matéhuala sur le drapeau du 62ᵉ. Et le régiment n'est pas moins fier du souvenir ainsi rappelé que de ceux qu'évoquent les grands noms de Wagram, Lützen et Sébastopol.

Qu'on pardonne à notre esprit de corps ce mouvement de fierté : nous aimons à penser que, par le rôle si personnel et si décisif qu'ils y ont tenu, nos devanciers du 62ᵉ ont fait de cette victoire leur œuvre propre et que si, en raison du modeste effectif mis en ligne, cette page de Matéhuala n'est pas une des plus connues de nos annales, elle n'en est pas moins glorieuse pour le seul régiment de l'infanterie française qui puisse revendiquer l'honneur de l'avoir écrite.

C'est ce sentiment qui a dicté le choix de l'anniversaire du 17 mai pour en faire celui de la *fête du régiment*, depuis que, sur l'initiative prise en 1889 par le colonel Cord, l'usage de célébrer cette fête s'est établi et maintenu.

La colonne du colonel Aymard quitta Matéhuala le 20 mai, pour rentrer à San-Luis. Elle rencontra en route le reste du régiment qui, à l'appel du colonel, s'était mis en marche pour l'appuyer en cas de besoin, et le 29, tout le 62ᵉ était de nouveau réuni à San-Luis.

Pendant l'expédition de Matéhuala, quatre compagnies (1ʳᵉ, 2ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ du 2ᵉ bataillon) appartenant à la fraction restée à San-Luis avaient pris part, du 5 au 13 mai, sous le commandement du capitaine Tissot et en combinaison avec des troupes étrangères au 62ᵉ, à une expédition contre la ville de Pinas (75 kilomè-

[redacted]

tres ouest de San-Luis) d'où l'on avait délogé l'ennemi.

De la fin de mai au milieu de juillet, de nombreux détachements du régiment prennent part à diverses expéditions partielles aux environs de San-Luis.

Expédition du Nord (juillet-août 1864).

La campagne de l'intérieur avait refoulé dans le nord Juarez et ses partisans. En juillet 1864, une expédition fut faite dans le nord par le général de Castagny, dans le but de rejeter Juarez hors du Mexique. Le 62ᵉ fit partie de cette expédition, formant avec le 1ᵉʳ bataillon de chasseurs et le 51ᵉ régiment de ligne, la 1ʳᵉ brigade, que commandait le général Aymard.

En deux mois (31 août), le résultat cherché était atteint : les restes des troupes juaristes étaient refoulés jusqu'à la pointe nord-ouest du Mexique, dans l'État de Chihuahua.

L'ordre général adressé aux troupes par le général de Castagny expose ainsi le caractère et les résultats de l'expédition :

« Soldats !

« Le général en chef a apprécié les difficultés sérieuses qu'a rencontrées la colonne du Nord, luttant contre un terrain difficile et un ennemi implacable, s'efforçant de détruire et de corrompre le peu d'eau qui existe dans cette contrée aride.

« Votre dévouement, votre discipline et le bon es-

[redacted]

prit qui vous anime vous ont fait triompher de tous ces obstacles. Vous étiez déjà maîtres de Saltillo, quand nos adversaires certifiaient encore qu'il nous serait impossible de traverser le désert.

« Grâce à votre activité et à votre énergie, l'ennemi, qui n'a jamais osé vous attendre, n'en a pas moins été rejeté en désordre hors des États de Nuevo-Léon et de Coahuila.

« Le premier but de l'expédition a été rapidement atteint et le général en chef, par dépêche du 24 de ce mois, m'a chargé de vous féliciter en son nom du beau résultat que vous avez obtenu. D'autres opérations restent à accomplir ; vous vous montrerez dans la seconde partie de l'expédition ce que vous avez été dans la première. Vous redoublerez d'efforts et de zèle pour mériter de nouveau la plus belle récompense que vous puissiez ambitionner : les éloges du général en chef. »

Mort du colonel Martin.

Pendant le cours de cette expédition, le colonel Aymard avait été nommé général de brigade (décret du 12 juillet 1864). Le colonel Martin, nommé à sa place au commandement du 62e, ne rejoignit pas, ayant été tué des premiers au brillant combat de Cerro-Majama (nord-ouest de Zacatecas), où s'évanouit la dernière troupe constituée de Juarez ; 530 Français et 80 Mexicains, que commandait le regretté colonel Martin, y avaient mis en déroute 3,000 Mexicains, qui disposaient de 26 canons (21 septembre).

[redacted]

Marche sur Durango **(septembre 1864-janvier 1865).**

L'occupation des provinces étant désormais confiée à la division Méjia, les troupes françaises composant la colonne expéditionnaire du Nord, sous le commandement du général de Castagny, durent se porter dans l'ouest, pour occuper l'État de Durango.

Le mouvement, en ce qui concerne les deux bataillons du 62e qui faisaient partie de la colonne du général Aymard, commença le 24 septembre. Le 17 octobre, toute la division était à Parras. De ce point, elle se remit en marche en deux colonnes, l'une, sous le commandement direct du général de Castigny, l'autre, comprenant le 62e, sous les ordres du général Aymard. L'arrivée à Durango eut lieu le 11 novembre, sans que, pendant la route, d'autres incidents se fussent produits que ceux résultant de la difficulté de marche d'une troupe nombreuse, dans un pays dénué de ressources et où les voies de communication, rares et mauvaises, rendaient très pénibles les mouvements des convois.

Sur ces entrefaites, M. le lieutenant-colonel Tourre, du 3e zouaves, avait été nommé (décret du 5 novembre) colonel du 62e, mais conservait jusqu'à nouvel ordre le commandement de son ancien régiment. Non plus que son prédécesseur, le colonel Tourre ne rejoignit jamais le 62e : il périt, victime de son dévouement, dans un incendie qui éclata à Mexico en mai 1865.

Dès son arrivée à Durango, le 1er bataillon (moins la 4e compagnie) se porta au nord, et alla occuper les

[redacted]

villes de San-Juan del Rio et Nazas (cette dernière à 140 kilomètres de Durango). Jusqu'à la fin de l'année 1864, les compagnies du 62ᵉ ne restèrent pas inactives dans leurs cantonnements, mais au contraire, formant des détachements de force variable, opérèrent de nombreuses reconnaissances dans toutes les directions.

Dans les premiers jours de décembre (5 et 8), la portion du régiment qui, au moment de l'expédition du Nord, était restée à San-Luis pour en former la garnison (4ᵉ compagnie de chaque bataillon, petit dépôt et musique) sous le commandement du lieutenant-colonel Cottut, arriva à son tour à Durango.

Enfin, le 4 janvier 1865, tout le régiment se trouva réuni à Durango, par suite de la rentrée dans cette ville des détachements de San-Juan et Nazas.

Dans les États de Sinaloa et de Sonora
(janvier 1865 à novembre 1866).

Sur la côte ouest, dans l'État de Sinaloa, la faible garnison arrivée par mer, le 13 novembre 1864, à Mazatlan, s'y était trouvée de suite étroitement bloquée. Le maréchal décida que le général de Castagny se rendrait de Durango à Mazatlan.

La marche eut lieu par colonnes échelonnées. Le 2ᵉ bataillon du 62ᵉ partit le premier, faisant partie d'une colonne que commandait le lieutenant-colonel Martel. Cette colonne se mit en route le 4 janvier, pour arriver le 30 à Mazatlan, après avoir éprouvé dans sa marche les grandes difficultés que présente la

[redacted]

traversée de la Sierra-Madre, par un sentier de moins d'un mètre de large, qui serpente le long de rochers abrupts et de précipices profonds. Pendant les mois de février et mars, le 2e bataillon forma de nombreux détachements qui, sans cesse en mouvement pour opérer des reconnaissances, des fourrages, des escortes de convois, ou pour poursuivre et débusquer les bandes ennemies, parcoururent l'État de Sinaloa entre le littoral et les montagnes.

Le 1er bataillon resta jusqu'au 15 avril dans l'État de Durango, où il opéra au nord, vers Nazas, contre les guérillas de Negrete. Puis, rentré à Durango, il en repartit le 23 avril, avec une colonne que commandait le général Aymard et avec laquelle il se dirigea sur Mazatlan. Mais, sans se rendre jusqu'à destination, il alla, le 11 mars, relever dans le district de Concordia le 2e bataillon, qui rentra à Mazatlan.

Le 26 mai arrivait à Mazatlan le colonel Roig qui, nommé au commandement du 62e depuis le 26 décembre 1864, n'avait encore pu le joindre.

Depuis le moment de son arrivée, le 1er bataillon opéra dans le district de Concordia comme avait fait le 2e bataillon, lançant sans cesse et dans toutes les directions des détachements à la poursuite des guérillas. Il opéra de même ensuite autour de Mazatlan, où il rentra le 1er octobre, pour y remplacer le 2e bataillon ; celui-ci, embarqué le 27 septembre à bord de la *Victoria*, avait été transporté à Guaymas, où il allait relever le 51e de ligne, pour opérer à sa place dans l'État de Sonora.

[redacted]

Au milieu du mois de décembre 1865, d'importantes mutations se produisirent dans l'état-major du régiment : le lieutenant-colonel Cottut, nommé colonel du 7e de ligne, fut remplacé par le lieutenant-colonel Fistié, et les commandants Lambert et Billot, rentrant en France, furent remplacés par les commandants du Parc de Locmaria (1er bataillon) et Robillard (2e bataillon).

En décembre 1865, la garnison de Mazatlan, fort utilement renforcée par les 500 à 600 hommes que comptait la faible brigade mexicaine du général Rivas, commença à être sérieusement harcelée par les troupes de Corona. Le poste avancé de Palos Priétos, situé à 1,500 mètres de la ligne de fortification, fut particulièrement l'objet des convoitises de l'ennemi et le théâtre de fréquents engagements. En outre, la situation de la garnison fut rendue pénible par un mauvais état sanitaire : la fièvre commença à régner, épuisant la force des hommes qui avaient déjà subi de grandes fatigues, et pour lesquels s'en préparaient de plus grandes encore.

Dans les premiers jours de février 1866, un premier renfort de deux compagnies (4e et 5e) fut envoyé par le 2e bataillon au 1er, de Guaymas à Mazatlan.

Combat du Presidio (19 mars 1866).

Mais les forces de Corona s'augmentaient aussi, et le colonel Roig résolut de les refouler par un mouvement offensif. En conséquence, le 18 mars, le com-

[redacted]

mandant de Locmaria sortait de Mazatlan à la tête d'une colonne composée de quatre compagnies du 62e, d'un peloton de chasseurs d'Afrique et de deux pièces de montagne, avec quelques contingents mexicains du général Rivas, et prenait la route de Rosario. Le 19, la colonne arrivait au Presidio, où se livrait un combat que relate ainsi qu'il suit l'ordre général du 10 mai 1866 :

« Le Maréchal, commandant en chef, porte à la connaissance de l'armée les opérations militaires exécutées depuis le mois de décembre 1865, et est heureux de rendre un juste tribut d'éloges aux corps et aux militaires qui ne cessent de donner des preuves de bravoure, de dévouement et d'abnégation.

« Le 18 mars, le commandant de Locmaria sortit de Mazatlan avec une colonne composée de quatre compagnies du 62e, deux pièces de montagne (capitaine Vachier), un peloton du 3e chasseurs (sous-lieutenant O'Kelly), un détachement du train (lieutenant Guimberteau), plus un contingent mexicain. Cette colonne avait pour mission d'éloigner Corona, dont les forces réunies étaient à une dizaine de lieues de la ville.

« Le 19, cette colonne entra de vive force dans le Presidio et en chassa 300 hommes qui y étaient installés. Mais Corona, prenant l'offensive, s'avança avec toutes ses troupes, 3,000 fantassins, 600 cavaliers et 9 pièces de canon, et attaqua sur plusieurs points.

« Nos reconnaissances, vivement engagées, se replièrent en bon ordre sur la ville qui soutint pendant près de trois heures l'assaut d'un ennemi bien supé-

[redacted]

rieur en nombre et animé d'une sauvage énergie. Les escadrons Pinto et Medina et les chasseurs d'Afrique de M. O'Kelly chargèrent successivement les assaillants avec un entrain digne d'éloges, et le chasseur Didelot sabra les artilleurs ennemis sur une pièce qui leur fut enlevée.

« L'artillerie française et mexicaine, habilement dirigée par le capitaine Vachier, fit de grands ravages dans les rangs ennemis.

« Vers 5 heures du soir, l'ennemi, repoussé de tous les côtés, battait en retraite, laissant sur le terrain plus de 300 morts et environ 200 blessés et plusieurs centaines d'hommes dispersés.

« Nous avons à regretter la perte du sous-lieutenant *Colas*, du sergent-major *Desgranges*, du sergent *Chapelier*, tués au début de l'action, en combattant bravement ; du capitaine *Raymond*, blessé mortellement à la tête de sa compagnie, en faisant la reconnaissance des forces ennemies.

« . . . Le lendemain, 20, l'ennemi a repris l'attaque et a été repoussé avec vigueur. Il a eu plus de 200 hommes hors de combat.

« Forcé d'évacuer une position que les cadavres de l'ennemi rendaient insalubre, le commandant de Locmaria se mit en route dans la nuit du 21, et arriva le 22 à Mazatlan, avec tout son convoi de blessés, culbutant les détachements ennemis qui voulaient lui barrer la route, contenant les tirailleurs et les guérillas qui harcelaient son arrière-garde.

« Chacun s'est conduit avec bravoure et je signalerai

particulièrement MM. le commandant *de Lormar*
qui a dirigé tous les mouvements de la colonne av
beaucoup d'intelligence et d'énergie; le capitaine *Ra*
mond, officier de la plus grande valeur et du pl
grand courage; le capitaine *Delatuste,* plein d'entrai
d'énergie et d'intelligence; le capitaine adjudant-m
jor *Maurand* officier d'avenir, brave et intelligent;
lieutenant *Jacquard* qui, blessé à la tête de sa comp
gnie, a pris un canon à l'ennemi et n'a pas cessé
combattre; le sous-lieutenant *Sayer,* qui a pris le co
mandement de la compagnie de grenadiers, après
blessure de son capitaine, officier plein d'entrain et
vigueur; le capitaine *Vachier,* de l'artillerie, a diri
le feu avec la plus grande précision, officier instr
et d'une grande valeur; le sous-lieutenant *O'Kelly,*
3e chasseurs d'Afrique, a chargé avec la plus gran
bravoure à la tête de ses hommes; le lieutenant *Gui*
berteau, du train, a montré le plus grand zèle et
plus grand dévouement au convoi pendant la retrait
le docteur *Cazeneuve,* qui a donné ses soins aux bless
avec le plus grand dévouement et une intelligence
marquable. »

Dans le combat du Presidio, les pertes du 62e,
ne sont mentionnées qu'en partie dans l'ordre ci-d
sus, s'élevèrent à 50 blessés et 24 tués ou morts
suites de leurs blessures, dont 2 officiers, 5 sous-o
ciers, 3 caporaux et 14 soldats.

Le mois d'avril fut marqué par une série d'esc
mouches qui témoignent de l'acharnement croissa
malgré leurs défaites, des troupes de Corona.

[redacted]

Combat d'El-Baron (6 mai 1866).

Le 6 mai, un important engagement augmenta le nombre de nos succès et retarda pour un temps les progrès de l'ennemi. Une colonne, commandée par le commandant de Locmaria et composée de six compagnies du 62ᵉ avec un peu de cavalerie et d'artillerie, était sortie le 5 mai de Mazatlan. Le 6, elle avait été attaquée à El-Baron (à l'embouchure du rio Presidio) par 1,800 hommes que commandait Corona; après une vive fusillade, une vigoureuse charge à la baïonnette avait mis en déroute l'ennemi, qui laissa sur le terrain 80 morts et 130 blessés, avec deux pièces de canon, 200 fusils ou lances, une grande quantité de munitions et 30 chevaux ou mulets. De notre côté, on comptait 7 morts, parmi lesquels le lieutenant *Hubert*, et 12 blessés.

Jusqu'à l'automne, les défenseurs de Mazatlan, toujours sur le qui-vive et de plus en plus affaiblis par la fièvre, restèrent en présence d'un ennemi que rendait plus confiant l'annonce récemment faite du prochain abandon du Mexique par les troupes françaises.

Le régiment eut à déplorer, dans cette période, la mort du commandant du Parc de Locmaria (23 juin)[1].

---

1. Le commandant de Locmaria fut trouvé mort dans son logis; et l'on a pensé, au régiment, que cette fin subite était due à un empoisonnement. Le temps et les moyens firent défaut pour vérifier l'exactitude de ces soupçons, que justifiaient d'ailleurs les sentiments de haine voués à leur terrible adversaire par des ennemis aussi vindicatifs et aussi peu scrupuleux que les Mexicains révoltés.

Combat de Palos Priétos (12 septembre 1866).

Le poste de Palos Priétos était resté le principal o jectif des entreprises de l'ennemi, que la compagnie partisans, commandée par le capitaine Carle, dev sans cesse repousser. Dans la nuit du 11 au 12 se tembre, Corona fit sur ce point une tentative décisiv qui donna lieu au combat dont la relation est ai donnée par l'ordre général du 8 octobre 1866 :

« Un brillant succès dans le Sinaloa vient de jet un nouvel éclat sur nos armes. Le Général comma dant en chef est heureux de signaler à l'admiration chacun la valeur déployée par le 62e de ligne da cette contrée éloignée. Constamment en présence d' ennemi dix fois plus nombreux, il a tenu haut et fer le drapeau de la France, et dans le combat du 12 se tembre particulièrement, s'est couvert d'une gloi impérissable.

« Depuis longtemps, Corona, après avoir écho dans ses attaques successives, réunissait tous ses co tingents pour tenter un effort décisif sur Mazatla Dans la nuit du 11 au 12 septembre, vers 2 heur du matin, notre poste avancé de Palos Priétos est effet enveloppé par des forces considérables, évalué à près de 4,000 cavaliers ou fantassins qui croyaie avoir bon marché de la poignée d'hommes chargés défendre ce point. Mais le capitaine Delataste, av deux compagnies du 62e, une compagnie du 7e bata lon de Cazadores et deux pièces de canon, souti

[redacted]

vaillamment le choc. Une lutte à outrance, corps à corps, s'engage de part et d'autre, et l'ennemi peut franchir les premières barricades. Une des pièces, un instant enveloppée par les masses des assaillants, reste entre nos mains au prix d'efforts héroïques, et bientôt 70 cadavres ennemis peuvent se compter au pied même des retranchements si furieusement attaqués, si résolument défendus. Cependant, averti de ce qui se passe, le colonel Roig fait sortir de Mazatlan le commandant Robillard à la tête de trois compagnies du 62ᵉ, le reste du bataillon de Cazadores et la cavalerie dont il peut disposer. Il doit rester de sa personne dans la place, prêt à repousser une diversion que l'ennemi semble vouloir tenter.

« La colonne de soutien du commandant Robillard avait à traverser tout le corps de cavalerie de Corréa, lieutenant de Corona, qui coupait la route de Palos Priétos. Se serrant les uns contre les autres, la baïonnette en avant, peu soucieux de la fusillade qui les accueille des deux côtés de la route, nos braves soldats se font une trouée et arrivent à temps pour sauver leurs compagnons.

« Au point du jour, la lutte reprend plus opiniâtre que jamais. Le capitaine Adam avec cinquante chevaux du 3ᵉ chasseurs d'Afrique, et quelques cavaliers mexicains du capitaine Pinto, veut prendre sa part de la mêlée ; il pousse cinq charges furieuses sur plus de 600 cavaliers qu'il trouve devant lui, appuyés par 800 hommes d'infanterie, et chaque fois il sème le désordre et la mort dans les rangs ennemis.

[redacted]

« Le commandant Maurand conduit pour la première fois ses Cazadores au feu[1]; mais à les voir, ce sont de vieilles troupes. Enfin, le capitaine Conneau, aide de camp de l'amiral Mazères, dirige le feu de l'artillerie avec une vigueur et une intelligence remarquables.

« Vers 8 heures du matin, l'ennemi, voyant que le nombre ne peut triompher de la vaillance, se décide à battre en retraite, laissant sur le terrain plus de 500 hommes tués ou blessés.

« Nous avons de notre côté à regretter des pertes cruelles : 20 tués et 42 blessés, parmi lesquels M. le sous-lieutenant *Boquet,* du 3e chasseurs d'Afrique, frappé à la tête de la charge.

« Accordons à ces braves tombés au champ d'honneur le tribut de regrets qui leur est dû ; mais disons-nous avec un juste orgueil que, dans cette immortelle journée du 12 septembre, nos frères du 62e ont ajouté une nouvelle page à tant de brillants faits d'armes. Ils ont montré une fois de plus qu'à la constance et au moral qui aident à supporter les fatigues et les maladies dans les régions malsaines, ils savent allier la valeur qui donne la victoire. Honneur à eux !

« C'est avec bonheur que le Maréchal commandant en chef signalerait le nom de chacun de ces braves ;

---

1. Le commandant Maurand avait été placé à la tête d'un des bataillons de *Cazadores* (chasseurs) créés en juillet 1866. Ces bataillons constituaient le premier noyau de l'armée impériale mexicaine que l'on avait décidé de former, lorsque fut résolue l'évacuation du Mexique par les troupes françaises. Ils comprenaient, tant en cadres qu'en troupe, une proportion déterminée d'éléments français.

[redacted]

car tous l'ont également mérité et le choix serait difficile à faire pour citer ceux qui se sont particulièrement distingués.

« En attendant, il se plaît à remercier, par la voie de l'ordre, les corps qui ont pris part à cette affaire et qui sont :

« Le 62ᵉ de ligne, colonel *Roig*, et cinq compagnies du bataillon *Robillard*; le 4ᵉ escadron du 3ᵉ chasseurs d'Afrique (capitaine *Adam*); le détachement d'artillerie de la 2ᵉ batterie du 3ᵉ régiment (lieutenant *Martel*); le 7ᵉ bataillon de Cazadores (commandant *Maurand*); enfin la cavalerie mexicaine du capitaine *Pinto*. »

Le 24 septembre, le 2ᵉ bataillon, qui s'était embarqué à Guaymas le jour même du combat de Palos Priétos, arrivait à Mazatlan.

Pendant l'année qu'il avait passée dans l'État de Sonora, ce bataillon avait été constamment en mouvement, formant des colonnes qui, dans leurs expéditions sans cesse renouvelées, parcoururent en tous sens et à maintes reprises la région comprise entre le littoral, le rio Sonora et le rio Jaquis, opérant, parfois avec l'appui des Indiens Jaquis, contre les troupes de Juarez et les Apaches.

Cette fraction du régiment eut à supporter de grandes fatigues et de dures privations, et à subir les rigueurs d'un terrible climat, dont les victimes furent nombreuses. Nous citerons en particulier le lieutenant-colonel Fistié qui, dans un accès d'aliénation mentale provoqué par une insolation, se brûla la cervelle (à Hermosillo, le 23 août 1866), et le commandant

Lambert qui, devenu fou, lui aussi, mourut quelq
temps après.

Assauts de Mazatlan (11 et 12 novembre 1866).

Par la rentrée du 2e bataillon, le régiment se trou
pour la première fois réuni sous les ordres de s
colonel. L'arrivée de ce renfort à Mazatlan fut joyeus
ment accueillie par la garnison qu'épuisait la malac
autant que ses combats; mais au bout de huit jou
les nouveaux venus commençaient, eux aussi, à pay
leur tribut à la fièvre et à la dysenterie.

Corona qui, au contraire, libre de ses mouvements
disposant sans cesse de nouvelles ressources, pouv
donner à ses troupes du repos et des renforts, entrep
de triompher, dans un dernier effort, d'une résistan
qu'il croyait lassée. Dans la nuit du 11 au 12 novembr
il réunit toutes ses forces et, profitant de l'obscurité, l
fit avancer en rampant jusque dans les fossés de
place, d'où il les lança à l'assaut. Mais il se heurtait
la fermeté toujours vigilante d'une troupe en laquel
l'épuisement physique n'avait pu ébranler le sentime
du devoir. Le 62e, se raidissant dans un suprên
effort, ne se laissa ni intimider ni entamer, et repous
à la baïonnette les assaillants qui, après deux heur
d'un combat acharné, durent se retirer en laissant s
le terrain de la lutte 50 tués et plus de 100 blessés. Ma
cette victoire coûtait cher au 62e : l'intrépide capitai
Delataste était parmi les morts.

Enfin, après une tentative renouvelée sans plus

[redacted]

succès la nuit suivante, Corona, reconnaissant son impuissance à surmonter l'indomptable constance des défenseurs de Mazatlan, dut se résoudre à n'entrer dans la place que le jour où les défenseurs auraient décidé de l'évacuer.

Retour en France (novembre 1866-avril 1867).

Ce jour ne se fit d'ailleurs pas attendre, car le 13 novembre, le régiment, ayant reçu l'ordre d'évacuer la ville, la quittait sans que l'ennemi osât l'inquiéter, et s'embarquait en répartissant ses compagnies sur quatre navires qui les débarquaient dès le lendemain, sans incident, à San-Blas.

A San-Blas, une séparation se fit. Les malades et les hommes fatigués jugés hors d'état de faire route par terre furent embarqués à bord du *Rhin*, pour être rapatriés par mer ; ce navire prit à son bord 560 passagers, dont trois officiers, qu'il devait ramener en France en contournant l'Amérique du Sud. Pour ceux-ci, le voyage de retour fut pénible et attristé par des pertes cruelles. Dans la traversée de San-Blas à Panama (25 novembre au 26 décembre), 25 hommes moururent des maladies dont ils étaient atteints, ou des suites de leurs fatigues. Aussi prit-on, à Panama, des mesures pour faire traverser l'isthme aux plus gravement atteints et pour les rapatrier par une voie plus directe ; onze de ceux-ci, dont deux sous-officiers, moururent encore à Panama. Le *Rhin*, n'ayant plus à son bord que 312 hommes du 62[e], se remit en route

[redacted]

le 26 janvier 1867, pour n'arriver à Toulon que le 27 juin. Cette longue traversée, retardée par de nombreuses escales et contrariée par le mauvais temps, fut une dernière épreuve ajoutée à celles qu'avaient déjà supportées nos soldats, avant que leur fût donnée la joie de revoir la patrie. Enfin, le 7 juillet, le détachement rejoignait le régiment à Dijon.

Le reste du régiment quitta San-Blas après quatre jours seulement de séjour, et se mit allègrement en route, le 18 novembre 1866, pour traverser de l'ouest à l'est cet empire du Mexique qu'il avait si laborieusement et si glorieusement traversé en sens inverse. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette longue marche; citant seulement les villes principales de l'itinéraire suivi, Guadalajara, Queretaro, Mexico, Puebla et Orizaba, nous dirons que le régiment arriva le 4 mars 1867 à la Vera-Cruz, ayant ainsi mis trois mois et demi à franchir la distance de mille kilomètres qui séparait, en ligne droite, son point de départ de son point d'arrivée, et n'ayant parcouru en chemin de fer que la dernière étape, les trente kilomètres qui séparent la Soledad de la Vera-Cruz. Nous ajouterons qu'à son passage à Mexico, le régiment fut passé en revue par le commandant en chef et complimenté par lui, devant toutes les troupes de la garnison, sur sa valeureuse conduite au cours de toute la campagne.

Le jour même de son arrivée à la Vera-Cruz (4 mars), le régiment fut embarqué sur le vaisseau *Ville-de-Lyon*, qui appareilla le soir même pour la France, vers laquelle il se dirigea directement. Favorisée par un

[redacted]

beau temps, la traversée fut bonne jusqu'au 21 mars. A cette date, la *Ville-de-Lyon,* qui se trouvait par le travers des îles Bermudes, eut à lutter contre une violente tempête, qui ne dura pas moins de six jours, causa quelques avaries dans la mâture et la voilure, et mit la machine hors d'usage. Heureusement, les vents devinrent favorables et, le 9 avril, la *Ville-de-Lyon* mouillait en rade de Brest. Un seul décès s'était produit pendant la traversée.

Le 18 avril, le régiment partait, par chemin de fer, pour Dijon, où le 3e bataillon et le dépôt faisaient l'accueil le plus flatteur et le plus cordial à ceux qui venaient d'ajouter aux annales du 62e les glorieuses pages qu'on vient de lire.

[redacted]

CHAPITRE VII

EN FRANCE (1867-1870)

Le 3 juillet 1867, le colonel Dauphin fut nommé au commandement du 62e, en remplacement du colonel Roig, admis à la retraite.

Au mois d'août, le régiment quitta Dijon pour aller tenir garnison à Paris, où il retrouva son compagnon du Mexique, le 51e de ligne, avec lequel il forma la 1re brigade (général Aymard) de la 1re division (général Douay) de l'armée de Paris.

Le dépôt était à Beauvais.

Jusqu'à la guerre de 1870, le 62e resta, soit dans l'intérieur de Paris (casernes du Prince-Eugène, Courtille, Napoléon et Lourcine), soit dans les forts de l'Est et du Sud-Est (Noisy-le-Sec, Rosny, Ivry, Bicêtre) et au camp de Saint-Maur.

[redacted]

CHAPITRE VIII

GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE (1870-1871)

A l'armée du Rhin (juillet-octobre).

Premières opérations.

Le 17 juillet 1870, le lendemain de la déclaration de guerre, le 62e quitte Paris pour se rendre par chemin de fer à Metz, où il arrive le 18. Il dresse ses tentes sur la rive gauche de la Moselle, sur le Ban-Saint-Martin, où, dès le 19, se trouve réunie la 1re division de Paris, qui devient 1re division du 3e corps (maréchal Bazaine). Le général Montaudon remplace le général Douay dans le commandement de la division, dont les brigades restent constituées comme elles l'étaient à Paris (1re brigade, commandée par le général Aymard, et formée des 51e et 62e de ligne; 2e brigade, commandée par le général Clinchant, et formée des 81e et 95e).

Jusqu'à la fin de juillet, le régiment participe aux reconnaissances et aux opérations préliminaires qui ont lieu vers la frontière, dans la direction de Sarrelouis et de Sarreguemines.

[redacted]

Le 2 août, la 1re division, qui doit appuyer à gauche la reconnaissance offensive faite par le 2e corps à Sarrebrück, se porte sur la Wolklingen, où son apparition décide la retraite de quelques détachements ennemis. La division se porte ensuite sur Sarreguemines, où elle se trouve lorsque commence, le 6 août, la bataille de Forbach. On marche vers Forbach, mais trop tard, et l'on rencontre à mi-chemin le 2e corps qui bat en retraite.

Les jours suivants, la retraite se continue sur Metz. Le maréchal Bazaine, ayant pris le commandement de l'armée, est remplacé à la tête du 3e corps par le général Decaen; le général Aymard est nommé à la 4e division du 3e corps et remplacé dans le commandement de la brigade par le colonel Dauphin.

Bataille de Borny (14 août).

Le 14 août, quand commence la retraite de l'armée de Metz sur Verdun, le 3e corps est seul resté, avec l'arrière-garde du 4e corps et la Garde, sur la rive droite de la Moselle. Au moment où, vers 4 heures du soir, les Prussiens ouvrent le feu qui prélude à la bataille de Borny, la division Montaudon se trouve placée à la droite des forces françaises, entre les villages de Grigy et de Borny. La première brigade est d'abord tout entière en seconde ligne; puis, le 51e est porté en avant et va réoccuper des positions abandonnées le matin, vers le château de Mercy. Le 62e fournit la 2e compagnie du 2e bataillon (capitaine Prax),

[redacted]

comme soutien d'une batterie qui accompagne le 51e ; mais cette batterie, prise d'écharpe par celles de l'ennemi, est bientôt hors d'état de continuer la lutte, et les hommes de la compagnie de soutien doivent aider les artilleurs à ramener leurs pièces, dont les attelages ont été très maltraités.

Vers 6 heures du soir, le combat prenant une nouvelle intensité, les trois bataillons du 62e se rapprochent de la première ligne en se portant au bois de Borny, auquel ils appuient leur droite. Peu après, le 1er bataillon est porté en soutien du 95e de ligne, vers le bois de Colombey, et le 3e bataillon en soutien du 7e de ligne, vers la Grange-au-Bois.

Enfin, vers 8 heures du soir, lorsque notre droite se trouve sérieusement menacée par l'avant-garde du IXe corps allemand, le 2e bataillon se porte de ce côté ; mais il n'a pas l'occasion d'être directement engagé, la nuit ayant mis fin à un combat qui nous laissait maîtres de nos positions.

Les deux autres bataillons rejoignent le 2e vers 11 heures du soir. La marche en retraite est reprise dans la nuit, et, par suite de l'encombrement des routes, c'est seulement le lendemain matin, à 8 heures et demie, que la division arrive entre les forts Saint-Quentin et Plappeville, après avoir parcouru huit kilomètres.

Ce même jour, 15 août, à 3 heures de l'après-midi, la division reprend sa marche par Lessy et Châtel-Saint-Germain et campe, à 7 heures du soir, entre Montigny et Vernéville.

Bataille de Rezonville (16 août).

Le 3e corps — dont le maréchal Lebœuf a pris commandement, en remplacement du général Deca blessé mortellement à Borny — fait partie de la lonne du Nord, qui se retire sur Verdun par la ro de Conflans. Le 16 août au matin, quand comme la bataille, il est près de Vernéville, à cinq kilomèt au nord de Rezonville. Vers 10 heures, on pre les armes pour marcher au canon qui vient de faire entendre dans le sud. Chacune des deux b gades de la 1re division forme une colonne distinc Le 62e est en queue, ayant son 3e bataillon au conv On marche par Bagneux vers la ferme de Villers.

La division, allégée de ses sacs qu'elle dépose n loin de la ferme de Villers, doit d'abord se porter v l'extrême gauche de la ligne de bataille, prenant direction de Gravelotte, puis d'Ars-sur-Moselle. M ce mouvement est arrêté au moment où le 62e va s'e gager dans le bois des Ognons, et, après avoir s tionné quelque temps sur la route, le régiment se rige, avec le 51e de ligne, sur l'emplacement qui est assigné, à la gauche de la ligne de bataille. Fr chissant le ravin de Gorze, il se porte à l'ouest et déploie sous le feu de l'ennemi, le 1er bataillon à droite des grenadiers de la Garde, ayant lui-même sa droite le 51e de ligne, le 2e bataillon à la gau des grenadiers et portant sa gauche au ravin.

Le feu s'engage immédiatement et, avec l'ap

[redacted]

d'une batterie de mitrailleuses, on empêche une colonne ennemie de déboucher de la vallée de Gorze, en même temps que l'on contient les tirailleurs qui tentent de sortir du bois des Ognons.

Vers 6 heures du soir, une colonne prussienne s'avance sur les positions occupées par le 51ᵉ, le 1ᵉʳ bataillon du 62ᵉ et les grenadiers de la Garde. Ces troupes se lancent à la baïonnette sur l'ennemi qui se retire au pas de course, et qu'elles poursuivent presque jusqu'à son artillerie. Mais, comme tant d'autres qui se produisirent en cette journée, cet effort partiel demeure sans autre résultat que celui d'assurer la conservation des positions, résultat dont se contente le commandant en chef, alors que la valeureuse ardeur de ses troupes eût pu changer en une victoire décisive cette indécise et meurtrière bataille.

Les pertes du 62ᵉ, dans la journée du 16 août, furent de 49 disparus, 129 blessés, dont 7 officiers, et 20 tués, dont 5 officiers, savoir : le commandant *Belfroid* et le capitaine adjudant-major *Boutet*, du 2ᵉ bataillon; les lieutenants *Troy* et *Nachtsheim* et le sous-lieutenant *Arnould*, du 1ᵉʳ bataillon. Le sous-lieutenant *David*, qui figurait parmi les blessés, mourut peu de temps après des suites de sa blessure.

Le 17 août, le régiment campe, avec tout le 3ᵉ corps, auprès de la ferme de Leipzig, à une lieue au nord-est de Gravelotte.

[redacted]

Bataille de Saint-Pivat (18 août).

Le 18 août, le 3e corps occupe à peu près le centre de la ligne de bataille française, ayant à sa gauche le 2e corps et à sa droite les 4e et 6e. Le régiment, placé au début en deuxième ligne, vers la ferme de Leipzig, porte en avant, vers 1 heure de l'après-midi, d'abord son 3e bataillon, qui se joint aux troupes occupant la partie nord du bois des Génivaux ; vers 4 heures de l'après-midi, le 2e bataillon à son tour va occuper un petit bois en avant de la ferme de Leipzig. Enfin, une moitié du 1er bataillon va aussi, dans la journée, rejoindre le 3e bataillon vers le bois des Génivaux. Ces fractions du régiment restent, durant une grande partie de la journée, exposées au feu de l'artillerie qu'elles doivent supporter sans pouvoir riposter et sans que leur soit donnée l'occasion désirée d'aborder l'infanterie ennemie. Dans cette journée de décevante immobilité, le régiment eut 7 tués, 31 blessés, dont l'un mortellement, le sous-lieutenant *Tureau,* et 6 disparus.

Blocus de Metz.

Lorsque après la bataille de Saint-Privat, l'armée se replie sous Metz, la 1re division établit son camp au sud-est de la ville, en arrière du fort de Queuleu.

La création d'une compagnie franche par brigade ayant été décidée, le capitaine Moulis, du 62e, est dé-

[redacted]

signé pour commander celle de la 1re brigade, à laquelle le régiment fournit encore le lieutenant Bajau et un certain nombre d'hommes.

Le régiment prend part au mouvement entrepris, le 26 août, dans la direction de Sarrelouis; il est arrêté à côté du village de Noisseville, qu'occupe le 95e. Après quelques coups de fusil tirés par les éclaireurs, le régiment se replie comme le reste des troupes et va camper au bord de la route de Strasbourg, auprès de la ferme de Belletange.

Bataille de Noisseville (31 août-1er septembre).

Le 31 août, le maréchal Bazaine tente vers l'est une opération dont le but apparent est d'attirer de ce côté les troupes prussiennes et de favoriser ainsi l'approche de l'armée du maréchal de Mac-Mahon. Le 3e corps doit attaquer le plateau de Sainte-Barbe en prenant pour objectif le village de Noisseville. La division Montaudon, qui commence son mouvement à 5 heures du matin, et en tête de laquelle marche le 62e, est à la droite du 3e corps, ayant elle-même à sa droite le 2e corps. Vers 10 heures, s'engage un premier combat autour des bouquets de bois voisins de la ferme de Colombey, d'où sont délogés les postes ennemis. A 4 heures de l'après-midi, le régiment reçoit mission de s'emparer, avec l'aide du 51e de ligne, des villages de Montoy, Flanville et Retonfay, pendant que la 2e brigade attaquera Noisseville. Après avoir réussi d'abord à dérober son mouvement en

[redacted]

utilisant le ravin situé au sud de Montoy, il est accueilli, dès qu'il s'élève sur le plateau, par un feu violent d'artillerie ainsi que par les feux croisés que l'infanterie ennemie dirige sur lui des villages de Montoy et de Flanville. En outre, une colonne prussienne débouche sur le flanc gauche du 62e par le ravin de Retonfay. A ce moment critique, le colonel Dauphin — qui commande la brigade — se porte en tête du régiment qu'il lance à l'assaut aux cris de : « En avant ! à la baïonnette ! » A l'appel de cette voix connue, personne n'hésite : avec autant d'ordre que d'entrain, on s'élance en avant, les tambours battent la charge, et sans souci d'un feu violent qui couche sur le terrain 300 hommes, on franchit un ruisseau profond, puis des haies et des murs et l'on gravit le plateau. Les Prussiens à leur tour subissent des pertes considérables ; un peloton entier, embusqué derrière un mur crénelé est tourné et fait prisonnier ; l'ennemi cède partout et se débande. Après une poursuite énergique qui assure le succès, le régiment se reforme sur le plateau, dont il est maître ainsi que du village de Montoy. Pendant ce temps, le 51e, ainsi débarrassé de la menace qu'opposaient à son flanc gauche les défenseurs de Montoy, peut, de son côté, s'emparer de Flanville. La nuit met fin au combat, et la brigade bivouaque sur les positions qu'elle vient de conquérir, ainsi que font à sa droite et à sa gauche la division Fauvart-Bastoul et le reste de la division Montaudon.

Le 1er septembre au matin, les Allemands ont amené de nombreux renforts ; ils canonnent nos posi-

[redacted]

tions en même temps que s'avancent leurs colonnes d'infanterie. Tant que le 62e n'est menacé que sur son front, il demeure impassible sous les projectiles. Mais bientôt, à partir de 8 heures du matin, son flanc droit d'abord, puis bientôt son flanc gauche se trouvent découverts par la retraite des troupes voisines, et il doit, lui aussi, se replier, ce qu'il fait lentement et en bon ordre.

Dans les deux journées des 31 août et 1er septembre, les pertes du régiment avaient été de 32 sous-officiers et soldats tués et 295 blessés, dont 10 officiers : savoir : le colonel *Dauphin*, le commandant *Quoniam* (du 2e bataillon), les capitaines *de Labretoigne*, *de la Chaussée*, *Delaporte* et *Godfroy* ; les lieutenant *Crist*, *Nicot*, *Perrin* et *Berthault* (ce dernier mortellement).

Un ordre de l'armée, en date du 1er octobre 1870 et relatif aux journées des 14, 16, 18 et 31 août et du 1er septembre, contient cette citation que nous sommes heureux de reproduire pour l'honneur d'un brave sous-officier qu'ont connu et estimé les plus anciens des officiers qui servent aujourd'hui au 62e :

« *Boutry*, tambour-major, quitte toujours sa canne, prend un fusil et combat. Le 16 août, à Gravelotte, a relevé un capitaine blessé sous le feu de l'ennemi ; le 31, a pris une caisse pour battre la charge au premier rang des combattants, en encourageant et en excitant les hommes autour de lui. Déjà remarqué au Mexique par sa conduite courageuse au feu. »

[redacted]

Fin du blocus et capitulation de Metz.

Après la bataille de Noisseville, commence pour le régiment, comme pour toute l'armée, une décourageante inaction, qu'interrompent seulement quelques engagements partiels, sans autre but que d'insuffisants ravitaillements, et sans autre résultat moral que celui de montrer aux troupes le parti pris qui les immobilise sous les murs de Metz. C'est ainsi que, jusqu'aux derniers jours de septembre, le régiment reste à son camp de Belletange, sans faire autre chose que prendre part à deux ou trois alertes qui n'aboutissent pour lui à aucun engagement. Le 16 de ce même mois, le lieutenant-colonel Louis, ayant été nommé au 2ᵉ régiment des grenadiers de la Garde, a été remplacé par le lieutenant-colonel Delloye, qui a pris le commandement du régiment, le colonel Dauphin commandant toujours la brigade.

Le 27 septembre, une opération est entreprise sur le château et la ferme de Colombey en vue de procurer à l'armée des fourrages qui commencent à lui manquer. Le régiment y prend part avec le 18ᵉ bataillon de chasseurs et le 51ᵉ de ligne ; placé à la droite, il appuie, par le bois de Borny, l'attaque directe faite par les compagnies franches, et concourt, pendant l'exécution du fourrage, à maintenir hors de leurs tranchées les troupes prussiennes qu'on vient d'en déloger. L'opération, conduite avec beaucoup de méthode et de sang-froid, s'accomplit avec succès, de même que

[redacted]

la retraite. Le régiment est complimenté par le général de division ; ses pertes sont de 1 officier (le lieutenant *Peltey*) et 10 sous-officiers et soldats blessés.

Du 1er au 10 octobre, le régiment est aux avant-postes, occupant le bois et le village de Borny. Dans la nuit du 8 au 9 et dans la suivante, il déjoue les surprises et repousse les attaques tentées par l'ennemi sur la grand'garde établie en avant de Borny, à la ferme de Sébastopol.

Le 11, le régiment, relevé par le 95e, rentre au camp de Belletange, où il reste jusqu'à la capitulation (28 octobre), supportant avec résignation les privations imposées à une valeureuse armée, qui succombait bien moins par son impuissance que par l'inertie à laquelle la condamnait son chef. Nous ne voulons pas insister sur les détails trop connus de cette agonie de l'armée de Metz, mais nous aimons à pouvoir dire — ainsi qu'en témoigne le journal des marches et opérations rédigé au cours de ces douloureux événements — que notre régiment, accablé mais non démoralisé, sut conserver, au milieu de revers immérités, la digne attitude que son passé faisait attendre de lui. « Au dernier moment, le 62e de ligne, subissant la loi commune, était, il est vrai, envahi par une sorte d'anémie physique et morale qui s'attache et s'attachera toujours à toute troupe placée dans la situation de l'armée du Rhin, mais n'était point démoralisé. Sa bonne discipline, qui n'avait jusque-là jamais faibli, avait su encore traverser ces pénibles épreuves sans recevoir aucune atteinte. Officiers et soldats persévéraient à

[redacted]

accomplir tous leurs devoirs avec la plus grande résignation. »

Le régiment, fractionné en nombreux détachements, fut dispersé dans diverses villes d'Allemagne. Un des groupes les plus nombreux fut interné à Dantzig [1].

Dépôt du 62e pendant la campagne de 1870.

Le dépôt du 62e (comprenant 6 compagnies et la compagnie hors rang), dont le siège avant la guerre était Beauvais, avait quitté cette ville le 5 septembre 1870 pour se rendre au Havre. Transporté à Rennes le 22 du même mois, il en partit le 4 octobre pour Lorient où il est resté depuis. Les deux compagnies provisoires furent envoyées à Belle-Ile-en-Mer, le 5 décembre, pour y tenir garnison.

De nouvelles formations furent faites en grand nombre, dans tous les dépôts, d'abord au début des hostilités, pour renforcer les armées de première ligne, puis, après la capitulation de Metz et le désastre de Sedan, en vue de l'organisation des *armées de province*.

La part prise par le 62e à ces nouvelles formations est indiquée ci-après :

Le 15 août 1870, 4 compagnies, à l'effectif de

1. Une circonstance heureuse a permis au régiment de conserver au moins une partie de son drapeau. Un sous-officier d'artillerie, qui accompagnait les fourgons contenant les drapeaux à livrer à l'ennemi d'après les ordres du maréchal Bazaine, réussit à prendre et à dissimuler la cravate du drapeau du 62e, qu'il a dans la suite restituée au régiment. Ce fragment du précieux emblème est conservé dans la salle d'honneur.

[redacted]

850 hommes, partent pour le camp de Châlons, sous le commandement du capitaine Briard, et forment l'un des bataillons du 3e régiment de marche. Ce bataillon passe sous les ordres du commandant Falconetti et prend part à la bataille de Sedan.

Le 4 septembre, une compagnie, commandée par le capitaine Barbey, part de Beauvais, à l'effectif de 205 hommes, et se rend à Paris; après le siège, elle passe au 95e de ligne.

Le 17 septembre, une compagnie, forte de 227 hommes et commandée par le lieutenant Teutsch, part pour l'armée de la Loire et est incorporée au 31e de marche.

Le 23 septembre, alors que le dépôt se rend du Havre à Rennes, une compagnie de 390 hommes, commandée par le capitaine Gignoux, reste au Havre, pour passer ensuite au 6e de ligne.

Le 10 octobre, une compagnie de 219 hommes, commandée par le sous-lieutenant Drouot, part de Lorient pour l'armée de la Loire et passe au 46e de marche.

Le 31 octobre, une compagnie de 219 hommes, commandée par le lieutenant Prieur, part pour l'armée de la Loire et passe au 48e de marche.

Le 23 novembre, 3 compagnies, à l'effectif de 660 hommes, partent pour le camp de Conlie, formant, sous les ordres du capitaine Germain, le 62e bataillon de marche qui est fusionné, le 21 décembre, avec le 62e régiment de marche.

Outre ces compagnies et bataillons constitués, trois détachements ont été fournis, savoir :

[redacted]

Le 15 octobre, 340 hommes versés au 29e de marche, à l'armée de la Loire ;

Le 20 décembre, 98 hommes, commandés par le capitaine Chauvet, versés au 86e de marche, à Bordeaux ;

Le 27 janvier 1871, 116 hommes, commandés par le capitaine Sager, passent au 88e de marche, à Bordeaux.

62e RÉGIMENT DE MARCHE (novembre 1870-juillet 1871).

Formation et premiers engagements.

Un décret de la Délégation de Tours, en date du 21 novembre 1870, ordonne la création du *62e régiment de marche*. Sa formation a lieu à Angers, le 6 décembre. Il comprend 3 bataillons de 6 compagnies prises dans les dépôts de 14 régiments différents (les 3e, 5e, 21e, 23e, 30e, 36e, 46e, 47e, 60e, 69e, 76e, 84e, 88e et 90e de ligne).

Le seul officier supérieur présent (commandant Laurens) prend le commandement du régiment, dont les bataillons ont pour chefs : les capitaines Bernard (1er bataillon), Mallat (2e bataillon) et Bellin (3e bataillon).

Les cadres, à de rares exceptions près, se composaient de nouveaux promus. Les hommes, tous jeunes soldats de la classe 1870, n'avaient qu'une instruction militaire à peine ébauchée ; ils étaient restés dans les dépôts seulement le temps d'être à peu près habillés

[redacted]

et équipés ; trois compagnies n'avaient même pas reçu de capotes.

C'était donc une difficile tâche que celle de mener à l'ennemi cette troupe à laquelle ne manquaient certes ni la bonne volonté ni le sentiment du patriotique devoir à remplir, mais dans laquelle tout était incomplet et improvisé et à laquelle faisait défaut la cohésion, qui ne s'improvise pas.

Dès le lendemain de sa formation, le 62e de marche est dirigé sur Beaugency, où il doit rejoindre la deuxième armée de la Loire qui vient de se former sous le commandement du général Chanzy. A sa descente du train à Mer, le 9 décembre, il est porté en première ligne et prend position à la droite du 39e de marche, entre Mer et Beaugency, sur le terrain même des combats qui durent depuis le 7. Le régiment conserve sa position, sans y être attaqué, jusqu'au 11 ; à cette date, suivant le mouvement de l'aile droite menacée, il se replie avec le 16e corps vers Vendôme. Cette retraite, faite à travers les champs détrempés par le dégel et la pluie, durant laquelle les vivres ne sont distribués que très irrégulièrement, est une première et rude épreuve pour de jeunes soldats sans entraînement et sans expérience. Aussi, malgré une bonne volonté manifeste, beaucoup d'entre eux, trahis par leurs forces, ne peuvent suivre, et, à l'arrivée à Vendôme (14 décembre), l'effectif est tombé du chiffre de 3,600 à celui de 2,275. Le régiment fait néanmoins bonne contenance, le lendemain, quand il est déployé en face de l'ennemi, au sud-ouest de la ville, de part

[redacted]

et d'autre de la route de Blois, auprès des villages de la Chappe et du Temple. Grâce aux abris que lui fournissent contre la fusillade les haies et les fossés, et grâce au peu de consistance du terrain détrempé dans lequel les projectiles de l'artillerie s'enfoncent souvent sans éclater, il ne subit que de faibles pertes (16 blessés, dont le sous-lieutenant *Galleux*).

Combat de Changé. — Bataille du Mans
(10 au 12 janvier 1871).

Du 16 au 20 décembre, la retraite se poursuit vers le Mans. C'est au moment d'entrer dans cette ville que le lieutenant-colonel *Sabatier,* désigné depuis la formation du 62e de marche, pour exercer le commandement du régiment, parvient à le rejoindre. Désigné d'ailleurs le 22 pour d'autres fonctions, il cède le commandement au chef de bataillon Chauvin, venu du 38e, et le commandant Laurens est placé à la tête du 2e bataillon.

C'est seulement lorsque toute l'armée du général Chanzy est réunie au Mans que le 62e est régulièrement embrigadé. Renforcé par la fusion dans ses rangs du 62e bataillon de marche (qui provient du dépôt du 62e de ligne), il forme, avec le 37e de marche et le 33e de mobiles (Sarthe), la 1re brigade (colonel Ribell) de la 1re division (général Deplanques) du 16e corps (amiral Jauréguiberry). Jusqu'au 9 janvier, le régiment est campé à 3 kilomètres au sud-est du Mans entre les routes du Mans à Tours par Château-du-

[redacted]

Loir et par la Châtre. Il tire profit de ce temps de répit pour mettre en ordre son équipement et son habillement, toucher des vivres et des munitions, recueillir ses nombreux traînards et pousser activement son instruction.

C'est pendant cette période (28 décembre) que le lieutenant-colonel Cahart prend le commandement, apportant au régiment le précieux appoint de son autorité et de son expérience.

Le 9 janvier, le 62e de marche change de position pour venir s'établir à Changé et au nord de ce village, formant la droite de la brigade, laquelle s'étend jusqu'au château des Arches, le 37e de marche au centre et les mobiles de la Sarthe à gauche. Des grand'gardes sont placées en avant du front. La neige tombe durant toute la journée, mais le régiment, qui commence à s'aguerrir, supporte bien les intempéries et reste en bon ordre dans son bivouac.

Pendant la nuit du 9 au 10, on apprend que l'ennemi s'avance en forces, venant de Saint-Calais. Ces nouvelles sont confirmées, dans la matinée du 10, par le capitaine Norguet, qui a été envoyé en reconnaissance avec sa compagnie.

Bientôt les troupes prussiennes, divisées en de nombreuses colonnes, apparaissent, marchant sur un front étendu, vers le Mans. Tandis qu'à sa droite la brigade Pereira combat vers Parigné et qu'à sa gauche la division de Bretagne défend vigoureusement Saint-Hubert, la première brigade se porte avec entrain au-devant de la 11e brigade prussienne qui marche sur

[redacted]

Changé. Les jeunes soldats du 62e se comportent très bien ; les trois bataillons se déploient et refoulent l'ennemi, que l'on déloge des fermes où il cherche à s'établir. Dans l'une d'elles, un sergent et 25 hommes, lancés au pas de course par le lieutenant-colonel, font une quinzaine de prisonniers. Mais, grâce aux renforts qu'il reçoit, l'ennemi prononce sur le flanc gauche du régiment une menace qui l'empêche de poursuivre son mouvement en avant, et, jusqu'au soir, la lutte se poursuit très meurtrière, mais sans autre résultat pour nous que la conservation de nos positions. A 5 heures, le régiment a subi des pertes sérieuses, les deux chefs de bataillon sont hors de combat. Le lieutenant-colonel Cahart, blessé à son tour, est transporté au château d'Amigné. Privée de ses chefs, menacée sur ses flancs dégarnis et commençant à manquer de munitions, la brigade doit, comme le reste de l'armée, céder devant les attaques de plus en plus pressantes de l'ennemi. La retraite se fait avec ordre vers le château des Arches, en arrière duquel le régiment s'arrête vers 9 heures du soir.

Cette journée fut vraiment honorable pour nos jeunes soldats, dont la valeur eût pu obtenir un heureux succès sans l'incontestable supériorité que leurs adversaires puisaient dans leur expérience, leur organisation et leurs ressources de toutes sortes.

Le 62e de marche fit, au combat de Changé, des pertes sérieuses, dont le chiffre n'a pu être établi exactement en ce qui concerne la troupe.

En officiers on compte 10 blessés et 9 tués.

[redacted]

Ces derniers furent : le commandant *Chauvin*, le capitaine adjudant-major *Boussot*, les capitaines *Tisserand*, *Lebouc*, *Norguet* et *Braillon*, les lieutenants *Besson* et *Simon* et le sous-lieutenant *Bernhard*.

Le 11, à 2 heures du matin, la brigade se met en mouvement pour aller reprendre position en avant, entre Changé et le Mans. A 4 heures, elle est placée, le 33ᵉ mobiles à droite, s'appuyant à la ferme du Tertre, le 37ᵉ au centre, en avant d'une batterie établie sur le plateau des Granges, le 62ᵉ à gauche, occupant le bois au nord du plateau. Le capitaine Bernard a pris le commandement du régiment qui ne compte plus guère que 800 hommes. Jusqu'à 11 heures du matin, nos tirailleurs sont en présence et à très petite distance des avant-postes ennemis, sans pourtant que le combat s'engage. La division Jouffroy, du 17ᵉ corps, qui était annoncée pour le point du jour, arrive seulement à 11 heures et demie du matin et prend les positions que la brigade n'occupait qu'en attendant cette division. La brigade se porte alors en réserve en arrière, sur le *chemin aux bœufs*, où elle reste pendant toute la bataille, prête à marcher. Vers 8 heures du soir, elle prend ses dispositions pour se porter en avant, afin de reprendre, avec l'aide d'une colonne qui doit venir du Mans, la position importante du Tertre-Rouge qui est tombée au pouvoir de l'ennemi. Mais, par suite de nouveaux ordres, ce projet n'est pas mis à exécution, et le régiment rentre à son bivouac, harassé et toujours sans vivres depuis la veille.

Le 12, l'épuisement physique et moral de son armée

[redacted]

impose au général Chanzy le parti de la retraite. Elle commence à 10 heures et demie du matin pour la brigade. Le 1er bataillon du 62e, que commande le capitaine Godbillon et qui est en première ligne, se trouve à l'improviste démasqué par la retraite prématurée du 33e mobiles et tourné sur sa droite par l'ennemi qui descend du Tertre-Rouge et le somme de mettre bas les armes. Les énergiques encouragements du capitaine Godbillon sont heureusemeut entendus du plus grand nombre et le bataillon parvient à effectuer sa retraite et à rallier le régiment, mais il a cependant laissé aux mains de l'ennemi 145 prisonniers, dont 2 officiers.

Retraite sur la Mayenne. — Combat de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier 1871).

Le régiment, qui a traversé le Mans, se conforme au mouvement général de retraite sur Laval. Malgré la fatigue, les privations et les intempéries qu'il subit, il fait bonne contenance et défend honorablement ses positions au combat de Saint-Jean-sur-Erve (15 janvier), où il a 11 tués et 28 blessés.

Le lendemain, il arrive à Laval. Jusqu'à l'armistice du 28 janvier, il occupe diverses positions, soit à Laval, soit dans les environs, et concourt aux travaux entrepris en vue de la défense de la Mayenne. Le 29, la brigade se rend près de Saint-Germain-d'Anxure (18 kilomètres au nord de Laval), où elle est cantonnée jusqu'au 12 février. A cette date, la division se

[redacted]

met en marche pour se rendre à Châtellerault, faisant partie des forces que le général Chanzy destinait à la défense de la ligne Saumur-Châteauroux, au cas où l'armistice n'aurait pas été suivi de la paix.

Fin de la guerre. — Insurrection de Saint-Étienne.

Le régiment est à quelques kilomètres de Châtellerault quand la signature de la paix (1er mars) vient mettre fin aux opérations. Le 7 mars, l'armée est dissoute et le 62e de marche se met en route, par les voies de terre, pour se rendre à Lyon.

En arrivant à Roanne, le 26, on apprend que le drapeau de l'insurrection vient d'être arboré à Saint-Étienne. Le régiment est immédiatement dirigé, par chemin de fer, sur cette ville.

Le commandant Maréchal, qui en a le commandement, l'arrête à quelques kilomètres de Saint-Étienne, où il le fractionne en trois colonnes. A la faveur de la nuit, que l'on a attendue à dessein, les colonnes abordent la ville par trois côtés différents et trompent ainsi les insurgés, qui se croient en présence de troupes bien plus nombreuses. Le régiment, qui a pu, grâce à ce stratagème, effectuer son entrée sans coup férir, se réunit dans la grande caserne, où il trouve les autorités et quelques troupes régulières. Le lendemain matin, à 4 heures, profitant de l'effet d'intimidation déjà produit, les troupes marchent sur l'hôtel de ville que les insurgés n'osent défendre. Ayant ainsi, par la bonne discipline dont il sut faire preuve en un moment

critique, assuré le succès des heureuses disposit
prises par son chef, le régiment réprima une insur
tion naissante, dont les conséquences, en raison d
surexcitation des esprits dans une nombreuse pop
tion ouvrière, pouvaient devenir des plus graves.
par cette efficace intervention contre l'ennemi du
dans, il termina honorablement une campagne au co
de laquelle il s'était montré des meilleurs parmi
corps improvisés, auxquels ne manquèrent du mo
ni le patriotisme ni le dévouement, dans la lutte i
gale qu'ils soutinrent contre l'ennemi du dehors.

Fusion du 62e de ligne et du 62e de marche.

Le 6 juillet 1871, le 62e de marche quittait Sa
Étienne pour se rendre à Lorient, où devait s'op
sa réunion avec le 62e de ligne, qui s'y était réuni
son côté. Le tiercement du 1er août réunit en un s
sous le commandement du colonel Dauphin, les d
régiments qui, dans les grands revers subis sur
champs de bataille différents, avaient courageusen
lutté pour l'honneur de leur numéro commun. S
avaient tous deux subi l'amertume de la défaite,
moins ils n'en portaient pas la honte et pouva
s'unir dans un sentiment de mutuelle estime.

[redacted]

CHAPITRE IX

EN FRANCE DEPUIS 1871

Depuis l'année 1871 jusqu'à l'époque actuelle, le 62e occupe la garnison de Lorient, fournissant, à différentes époques, des détachements d'effectifs variables à Penthièvre, Belle-Ile-en-Mer, Concarneau, Port-Louis, Paris, Auray et l'île de Groix. Le tiercement du 1er août modifie la composition du régiment qui, organisé d'abord à 3 bataillons de 8 compagnies, compte désormais 4 bataillons de 6 compagnies.

Le 28 septembre 1873, lorsque sont créés 18 nouveaux régiments, 3 compagnies désignées par le sort (3e et 6e du 1er bataillon, et 6e du 3e bataillon) concourent à la formation du 137e, et le 62e compte dès lors 3 bataillons de 6 compagnies et un dépôt de 3 compagnies.

Puis la loi du 13 mars 1875 forme les 144 régiments d'infanterie à 4 bataillons de 4 compagnies, avec un dépôt de 2 compagnies.

Le colonel Dauphin, promu général de brigade, est remplacé, le 12 mai 1875, par le colonel *Maurand,* qui avait déjà appartenu au régiment comme capitaine et

[redacted]

comme chef de bataillon, lors de la guerre du Mexique, dans laquelle il s'était brillamment signalé.

C'est sous son commandement que, le 14 juillet 1880, le régiment reçoit son nouveau drapeau, sur lequel sont inscrits les noms de :

« WAGRAM, LUTZEN, SÉBASTOPOL, MATEHUALA. »

On a vu aux pages de cet historique qui racontent la vie du 62e, aux jours que rappellent ces noms glorieux, comment notre régiment avait mérité d'en voir le souvenir ainsi consacré.

Le colonel Maurand ayant été nommé général de brigade le 30 mars 1881, le commandement du régiment fut donné, le 9 avril de la même année, au colonel Prévot.

Campagne de Tunisie (1881-1883)[1].

Le 1er bataillon du 62e (commandant Brossard de Ressenroy), désigné pour faire partie de l'expédition contre les insurgés de la régence de Tunis, quitte Paris le 26 septembre 1881 et s'embarque à Toulon sur la *Corrèze*. Il débarque à Sousse le 2 octobre et constitue, avec les bataillons disponibles des 19e et 138e, le 14e régiment de marche, commandé par le lieutenant-colonel Lanes, du 62e [2].

---

1. Cette relation est la reproduction de celle qui figure dans le *Résumé de l'Historique* du 62e, édité en 1886 (et réédité en 1891) par la librairie H. C. Lavauzelle, et dont la rédaction est l'œuvre du commandant du Fresnel, du 46e, alors capitaine au 62e.

2. Aujourd'hui général commandant la 21e division d'infanterie, à Nantes.

[redacted]

Il prend immédiatement part aux opérations. Dans des reconnaissances journalières, il tue deux chefs importants et met hors de combat une centaine de dissidents. Il a quatre soldats blessés : *Roche, Quittard, Brossaud* et *Gorieux*. Les chaleurs, les privations et les fièvres éprouvent le bataillon plus que le feu de l'ennemi : le docteur *Hervéou* meurt victime de son dévouement près des malades.

Du 2 novembre au 21 décembre 1881, le bataillon séjourne au camp de Sidi-el-Hani. Il cantonne ensuite dans Kairouan.

Le 5 mai 1882, il va rejoindre la colonne mobile (13e de marche) commandée par le colonel Moulin ; il parcourt la Régence avec cette colonne, supporte courageusement les fatigues de marches longues et difficiles, et rentre à Kairouan le 10 avril.

Le 5 mai, il s'établit au camp de l'Oued-Laya.

Le 29, le camp est levé, le bataillon du 62e devient indépendant et il est placé sous les ordres du général Philebert, commandant la subdivision de Gafsa, division du Sud.

Fériana, oasis près des ruines de Télèphe, relie à Tébessa les postes du Sud. Là, le 1er bataillon, toujours sous la tente, pendant un an, travaille avec ses seules ressources à l'aménagement d'un camp permanent. Ses détachements escortent des convois et font des reconnaissances.

Le 8 avril 1883, le bataillon quitte Fériana pour rentrer en France, après dix-huit mois de fatigues et de privations.

[redacted]

Le 20 avril, il s'embarque à Sousse, pour débarquer à Marseille et de là gagner Lorient, où il arrive le 28.

Camp du Pas-des-Lanciers.

Le 62e fut appelé à faire partie de la division de réserve du corps expéditionnaire du Tonkin qui fut organisée dans les premiers jours du mois de mai 1885 et placée sous le commandement du général Coiffé.

Les 3e et 4e bataillons du 62e, sous les ordres du colonel Prévot, formèrent, avec deux bataillons du 123e (lieutenant-colonel Bruneau), la 2e brigade, commandée par le général Sermansan. Partis de Lorient le 10 mai par les voies ferrées, les deux bataillons du 62e arrivaient au camp le 13; des renforts pris dans la plupart des régiments portèrent l'effectif des compagnies au chiffre moyen de 220 hommes.

Mais bientôt une violente épidémie de fièvre typhoïde venait ravager la division de réserve. Vers la fin du mois de juin, dans le but de soustraire les soldats aux pernicieux effets de l'agglomération, on fit camper à part chacun des régiments de la division. C'est ainsi que le 62e, dont l'effectif était déjà réduit de près de moitié, se transportait à quatre kilomètres au nord-est, au camp de Font-Blanche.

Cette mesure sanitaire fut impuissante à arrêter l'épidémie, et, le 22 juillet, la nécessité fut reconnue de licencier les restes de la division.

Le 62e quitta le camp de Font-Blanche le 22 juillet, pour rejoindre sa garnison de Lorient — dans laquelle

[redacted]

il ne rentra toutefois définitivement que le 1er octobre, après avoir été camper à Kéraute, à une lieue de la ville, jusqu'à ce que l'épidémie se fût complètement éteinte.

Si le régiment n'eut pas l'honneur espéré de marcher à l'ennemi, il trouva du moins dans la dure épreuve qu'il eut à subir une occasion de montrer de solides qualités ; l'énergie, l'entrain dont firent preuve nos soldats, la résignation virile avec laquelle ils supportèrent à la fois le pénible climat du Midi, au fort de l'été, et les atteintes d'un mal qui tue aussi bien que les balles, ont fait voir ce que l'on eût pu attendre d'eux si les circonstances les eussent conduits jusque sur le champ de bataille. La dissolution de la division de réserve, la dispersion de ses malades dans un grand nombre d'hôpitaux, n'ont pas permis de fixer exactement le nombre des pertes occasionnées par l'épidémie. Quel que soit le nombre de ses morts, le 62e garde un souvenir attristé à ceux des siens qui tombèrent à leur poste, dans l'accomplissement de leur devoir.

Le colonel Prévot ayant pris sa retraite le 27 mai 1887, le colonel Callet, du 136e, fut désigné pour le remplacer, mais ne rejoignit pas, par suite d'une mutation survenue peu de jours après, et le lieutenant-colonel Renouard (aujourd'hui général commandant le 11e corps d'armée), qui appartenait déjà depuis le 29 juillet 1885 au régiment, en fut nommé colonel le 22 juillet 1887.

C'est sous son commandement que, le 1er octobre

[redacted]

1887 (en exécution de la loi du 25 juillet de la même année), le 3e bataillon, alors détaché à Paris, quitta le 62e pour passer au 162e régiment régional, de nouvelle formation. Le 62e, comme tous les régiments subdivisionnaires, ne compta plus dès lors que trois bataillons, avec un cadre complémentaire.

Le colonel Renouard ayant quitté le commandement du 62e le 26 janvier 1889, pour prendre les fonctions de chef du 2e bureau de l'état-major de l'armée, fut remplacé, le 29 mars 1889, par le colonel Cord.

C'est le colonel Cord qui établit, au régiment, la tradition — conservée depuis — de la célébration de la fête du drapeau, à la date anniversaire du combat de Matéhuala (17 mai 1864).

Ayant pris sa retraite le 14 février 1893 (pour s'établir à Nice, où il est encore aujourd'hui), il fut remplacé au 62e, le 18 février 1893, par le colonel de Pourquery de Péchalvès (venu de l'école normale de tir du camp de Châlons, qu'il commandait).

En 1895, le 62e fournit sa part de volontaires au corps expéditionnaire de Madagascar : 1 sergent, 2 caporaux et 26 soldats passent, à la date du 26 février, au 65e d'infanterie, et ensuite au 200e régiment, qui est créé spécialement en vue de l'expédition.

Le 31 décembre 1895, a lieu la dissolution du 200e, et les courageux soldats qui ont été faire flotter son drapeau à Tananarive sont rendus à leurs corps d'ori-

[redacted]

gine. Mais sur nos 29 volontaires, 5 ont payé de leur vie ce récent succès des armes de la France :

Sormani, sergent ;
Payen, soldat ;
Bernard, idem ;
Bihan, idem ;
Santerre, idem.

Une modification a été apportée à l'organisation du régiment par la loi du 4 mars 1897, qui a décidé la formation des quatrièmes bataillons. L'insuffisance du casernement n'a permis d'abord que la formation de trois compagnies, sur les quatre que doit compter le nouveau bataillon. Le cadre complémentaire a fourni les officiers, sous-officiers et caporaux des nouvelles unités, qu'un prélèvement sur les trois premiers bataillons a portées à l'effectif de 100 hommes (5 novembre 1897).

Le 16 avril 1898, le colonel de Pourquery de Péchalvès a été nommé général de brigade et a pris le commandement de la 84ᵉ brigade, à Verdun. C'est par son ordre, et sous sa direction, qu'a été rédigé cet historique, qui restera, à ce titre, un souvenir de son passage parmi nous, en même temps qu'un témoignage de son intérêt pour le bien et l'honneur de notre régiment.

Après lui, le commandement du 62ᵉ fut attribué au colonel Ménétrez qui ne l'exerça pas, étant maintenu dans ses fonctions d'officier d'ordonnance de M. le Président de la République.

[redacted]

Le régiment fut donc commandé par le lieutenant-colonel Rambaud, jusqu'à la nomination du colonel Bonneau, laquelle eut lieu à la date du 11 juillet 1898, en remplacement du colonel Ménétrez, affecté au 60e.

Le 5 mars 1899, l'organisation du 4e bataillon a été complétée par la formation de la 16e compagnie, à laquelle le 62e a fourni ses cadres et 15 soldats, le complément de son effectif de 100 hommes lui étant venu de six des régiments d'infanterie du corps d'armée.

Au jour où paraît cet historique, le 62e occupe toujours sa garnison de Lorient, et détache à Belle-Ile-en-Mer 5 compagnies (1er bataillon et 7e compagnie) et à l'Ile de Groix, la 8e compagnie.

Et, par une coïncidence dont il ne peut manquer de s'applaudir, le 11e corps d'armée, auquel il appartient, a pour chef son colonel d'il y a dix ans, le général Renouard.

[redacted]

LIVRE D'OR DU 62e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(1823-1871)[1]

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
		Officiers tués.	
Magnin (François) . . .	Sous-lieut.	Sébastopol.	5 mai 1855.
Ropiquet (Jean)	—	—	22 mai 1855.
Lantour (Pierre)	Lieutenant.	—	17 juin 1855.
Grébus (Joseph)	—	—	5 juill. 1855.
De Cézar (Jean)	Capitaine.	—	3 août 1855.
De Lavoirie (Jacques) .	Chef de bat.	Traktir.	16 août 1855.
Dupont (Henry)	Capitaine.	—	—
Gerder (Louis).	Sous-lieut.	—	—
Planté (Jean).	Capitaine.	Sebastopol.	8 déc. 1855.
Bault (Jean-Baptiste) . .	—	—	2 avril 1856.
Audin (Pierre).	—	Puebla (Mexique).	22 avril 1863.
Martin (Jules)	Colonel.	Majoma (Mexique).	21 sept. 1864.
Raymond (Marie) . . .	Capitaine.	Mazatlan (Mexique).	19 mars 1866.
Colas (Aimé).	Sous-lieut.	—	—
Hubert (Jean)	Lieutenant.	El-Baron (Mexique).	6 mai 1866
Delataste (Roméo). . .	Capitaine.	Mazatlan (Mexique).	13 nov. 1866.
Belfroid (Jean).	Chef de bat	Gravelotte.	16 août 1870
Boutet (Jean)	Capitaine.	—	—
Nachtsheim (Michel) . .	Lieutenant.	—	—
Troy (Marie)	—	—	—
Arnould (Louis)	Sous-lieut.	—	—
David (Jean-Baptiste) .	—	—	—
Turcan (Félix).	—	Saint-Privat.	18 août 1870.
Berthault (Célestin) . .	Lieutenant.	Noisseville	31 août 1870.

1. Ainsi que nous l'avons fait déjà pour les périodes précédentes, nous déclinerons pour celle-ci la prétention de fournir des listes rigoureusement complètes. Nous pensons avoir fait tout le possible pour tirer parti des documents dont nous disposions; mais ces documents, malgré le soin et l'ordre avec lesquels ils sont établis et classés, sont parfois incomplets, soit que les renseignements n'aient pu toujours être transmis exactement, au cours des expéditions lointaines, soit qu'ils aient été en partie perdus aux époques de revers.

Pour la clarté et la simplification de ces listes, on a porté comme date de la mort, pour les blessés morts des suites de leurs blessures, la date de l'affaire dans laquelle ils avaient été frappés mortellement.

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Chauvin (Armand). . .	Chef de bat.	Changé (Le Mans).	10 janv. 1871.
Boussat (Joseph). . .	Capitaine.	—	—
Lebouc (Victor)	—	—	—
Norguet (Charles) . . .	—	—	—
Tisserand (Jean-Bapt.) .	—	—	—
Braillon (Joseph). . . .	—	—	—
Besson (Constant) . . .	Lieutenant.	—	—
Simon (Clovis)	—	—	—
Bernhard (Valentin) . .	Sous-lieut.	—	—

Officiers blessés.

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Gindrat (Jean).	Sous-lieut.	Seybouse (Algérie).	28 nov. 1836.
Delanoue (François) . .	—	Bône (Algérie).	30 janv. 1837.
Rinaldi (Antoine). . . .	Lieutenant.	Aïn-Turck (Algérie).	7 mai 1840.
Montet (Hippolyte). . .	—	—	23 juill. 1840.
De Malleville (Louis). .	Sous-lieut.	—	—
Pierret (Antoine). . . .	Capitaine.	Paris.	13 juin 1849.
Lambert (Jean).	—	Sébastopol.	26 juin 1855.
Astier (Benoît)	Lieutenant.	—	12 juill. 1855.
Granier (Michel)	Capitaine.	Traktir.	16 août 1855.
Leguay (Alphonse). . .	Lieutenant.	—	—
Carle (Jean)	Sous-lieut.	—	—
Lambert (Louis)	—	—	—
Wissant (François). . .	Lieutenant.	Puebla.	11 mars 1863.
Billot (Jean)	Chef de bat.	—	30 mars 1863.
Cottret (Henry)	—	San-Lorenzo (Mexique).	8 mai 1863.
Carle (Jean)	Lieutenant.	Huanchinango (Mexique)	1er sept. 1863.
Jacquard (François) . .	—	Mazatlan (Mexique).	19 mars 1866.
Carle (Jean)	Capitaine.	—	—
Sager (Chretien)	Sous-lieut.	—	—
Denuc (Antoine). . .	Chef de bat.	Gravelotte.	16 août 1870.
Coussieres (Emmanuel).	Capitaine.	—	—
Godfroy (Marie)	—	—	—
Carle (Jean)	—	—	—
Bouton (Michel)	—	—	—
Emile (Charles)	—	—	—
Dauphin (Joseph) . . .	Colonel.	Noisseville.	31 août-1er sept.
Quomam (Émile) . . .	Chef de bat.	—	—
De la Bretogne (Félix)	Capitaine.	—	—
De la Chaussee (J.-B.) .	—	—	—
Godfroy (Marie)	—	—	—
Delaporte (Ernest). . .	—	—	—
Crist (Georges)	Lieutenant.	—	—
Nicot (Cyprien)	—	—	—
Perrin (Antoine). . . .	—	—	—
Falconetti (Jean-Bapt.).	Chef de bat	Sedan.	1er sept. 1870.
Moulis (Paul)	Capitaine.	Metz.	27 sept. 1870.
Pelley (Jean)	Lieutenant.	—	—
Pourroy de l'Auberivière. .	Sous-lieut	Beaugency.	8 déc. 1870
Galleux (Sulpice). . . .	—	Vendôme.	15 déc. 1870.

[redacted]

NOMS.	GRADES.	AFFAIRES.	DATES.
Gostiaux (Édouard) . .	Sous-lieut.	Le Mans.	9 janv. 1871.
Cabart (Constantin) . .	Lieut.-col.	Changé-Le Mans.	10 janv. 1871.
Laurens (Augustin). . .	Chef de bat.	—	—
Martinet (Georges). . .	Capitaine.	—	—
Berreté (Pierre)	—	—	—
Émile (Charles)	—	—	—
Arnould (Louis)	—	—	—
Vidal (Jean)	Lieutenant.	—	—
Franck (Moïse).	—	—	—
Bérard (Charles). . . .	—	—	—

Sous-officiers tués.

Bignerte.	Sergent.	Djebel-Babor.	21 avril 1840.
De Pratz.	Serg.-maj.	Traktir.	16 août 1855.
Lecomte.	Sergent.	—	—
Zœpfell	Serg.-four.	Lorgano.	30 déc. 1862.
Desgranges	Serg.-maj.	Mazatlan.	19 mars 1866
Cher-ia	Serg.-four.	—	—
Jullian.	Serg.-maj.	—	—
Chapelin.	Sergent.	—	—
Bille.	—	—	—
Alt	—	Santa-Anna.	18 déc. 1866.
Agenais	Serg.-maj.	Noisseville.	31 août et 1er sept. 1870.
Venckler	Sergent.	—	
Pourchet	—	—	
Sandoz	—	—	
Buffet	—	—	
Shad	—	—	
Jacquet	—	—	

Caporaux et soldats tués.

ALGÉRIE

Lutz.	Liotard.	Guyomard.
Panisse	Théron.	Avrilla.

LA TAFNA (12 juin 1836).

Santerre, caporal.	André.	Achard.

LA SICKA (6 juillet 1836).

Sylvestre, caporal.	Lemon.	

[redacted]

AÏN-TURCK (6-28 mai 1840).

Hugot.	Gares.	Royer.
Thiébaut.	Loison.	Lebastard.
Boyer.	Geïger.	Dubus.

STORA (17 septembre 1841).

Kueny, caporal.	Bocquin.	

SÉBASTOPOL (16 juillet 1855).

Givort.	Berthier.	Tournier.

MALAKOFF (27 juillet 1855).

Ozan, caporal.	Gérard.	Tranchant.

TRAKTIR (16 août 1855).

Portas, caporal.	Frémion.	Gardaria.
Walins, caporal.	Chartron.	Mas.
François.	Flaus.	
Flancher.	Boutry.	

TULANCALCO (8 novembre 1863).

Blanc.

MATEHUALA (17 mai 1864).

Noé.	Jullian.	

EL-BARON (6 mai 1866).

Cretin.	Tellier.	Lloanci.
Henriet.	Savaroche.	Borrat.

MAZATLAN (19 mars 1866).

Wagner, caporal.	Berthollet.	Joudet.
Weiss, caporal.	Lutz.	Brunet.
Jetton, caporal.	Lepage.	Kibo.
Zuin.	Pinel.	Aubert.
Guillou.	Mary.	Payen.
Bo.	Lemoine.	

PALOS PRIETOS (12 septembre 1866).

Gonjon, caporal.	Berdagne.	Pommeret.
Borhe, caporal.	Burgi.	Malberti.
Milbert.	Lefebvre.	Lévy.
Colombier.	Lacau.	Barandon.
Mezaut.	Boulet.	
Simon.	Gaudin.	

[redacted]

GRAVELOTTE (16 août 1870).

Gounand, caporal.	Courbe.	Démard.
Gonan, caporal.	Pouliquen.	Sébastien.
Pornin, caporal.	Bolle.	Simonet.
Wagner.	Wuillaume.	Ranc.
Thiébaut.	Prévost.	Roy.

SAINT-PRIVAT (18 août 1870).

Richard, caporal.	Adam.	Grassier.
Viandier.	Brouck.	

NOISSEVILLE (31 août et 1er septembre 1870).

Berthey, caporal.	Pollet.	Pusmasque.
Pollet.	Bodeisan.	Debieuvre.
Sauvageot.	Larose.	Poinsard.
Pras.	Lambert.	Chardet.
Charton.	André.	Debon.
Cormier.	Soux.	Rousseau.
Jehl.	Wagner.	Coui.
Jacquet.	Cloet.	Caillet.

METZ (1870).

Paris.

SEDAN (1er septembre 1870).

Rochet.	Lebouc.	Broude.
Perdet.	Joncquoi.	

CHANGÉ (10 janvier 1871).

Carré	Dartral	
Toiton.	Guillaume.	

SAINT-JEAN-SUR-ERVE (15 janvier 1871).

Decazeaux.	Subra.	

[redacted]

CONCLUSION

Dans la période de plus de deux siècles qu'embrasse ce récit, on a vu notre régiment parcourir toute l'Europe, les trois provinces de notre colonie algérienne et jusqu'au continent américain ; on l'a vu prendre part à presque toutes les guerres ou expéditions qu'énumère l'histoire, et figurer dans quatre-vingts batailles rangées, sièges ou défenses de places, dans plus de cent grands combats ou actions de guerre importantes et dans une multitude de petites opérations et d'engagements partiels.

Partout et toujours, en paix comme en guerre, dans le juste orgueil de la victoire comme dans l'épreuve de la mauvaise fortune, on l'a trouvé *ferme dans le devoir et fidèle à sa tradition*.

Quatre noms de victoires figurent sur son drapeau :

Wagram, 1809 ;
Lutzen, 1813 ;
Sébastopol, 1855 ;
Matéhuala, 1864.

La plus récente d'entre elles précède de bien peu les grands revers dont la date s'éloigne sans que le souve-

[redacted]

nir s'en efface... Mais nous ne considérons pas comme une lacune cette longue période de paix qui, au contraire — et nous en avons le ferme espoir — pourra être un jour aussi féconde en résultats qu'elle est laborieusement remplie.

Un des plus sûrs moyens de réaliser cette espérance sera le soin que nous prendrons de donner aux générations de soldats qui se succèdent dans nos régiments, non seulement l'entraînement physique qui fait les corps robustes, mais aussi l'entraînement moral qui fait les âmes fortes.

Et le but que nous nous sommes proposé en écrivant ce livre sera atteint, si, par les exemples que nous mettons sous les yeux du 62e d'aujourd'hui, nous avons encouragé en lui l'ambition d'égaler, quand le jour en sera venu, le 62e d'autrefois, en se montrant comme lui, *ferme dans le devoir et fidèle à sa tradition.*

[redacted]

ÉTATS DE SERVICES DES COLONELS

1760-1898

D'ANHALT-COËTHEN (Frédéric-Erdmann).

Né à Coëthen (Allemagne) le 26 octobre 1731.

Mestre de camp réformé à la suite du régiment royal allemand (cavalerie)	11 févr. 1757.
Brigadier	10 févr. 1759.
Colonel d'un régiment d'infanterie de son nom	10 mars 1759.
Prisonnier de guerre	16 juill. 1760.
Maréchal de camp	20 févr. 1761.
Employé maréchal de camp à l'armée d'Allemagne	1er mai 1762.
Lieutenant-général	19 juill. 1765.
Chevalier de l'institution du Mérite militaire	10 sept. 1768.
Grand-croix de l'institution du Mérite militaire	24 mars 1769.
Chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc	24 mars 1769.
Quitte le régiment d'infanterie allemande de son nom en conservant son traitement	1er janv. 1783.

SALM-SALM (Emmanuel-Henri-Nicolas, prince de).

Né le 22 mai 1742.

Sous-lieutenant au régiment de Bretagh en Autriche	1758.
Capitaine au régiment de Salm	1759.
Chambellan de l'impératrice reine et colonel du régiment de Wallons-Brabant en Espagne	»

[redacted]

Brigadier en France . . . . 5 sept. 1778.
Colonel commandant du régiment d'Anhalt. . . 8 mars 1780.
Maréchal de camp. . . . . 5 déc. 1781.
Mestre de camp, propriétaire du régiment de Salm-Salm . . . . 13 mars 1783.
Commandant une brigade d'infanterie dans la première division des Évêchés . . . . 1er avril 1788.

MEUNIER (Louis-Dominique).

Né à Phalsbourg (district de Sarrebourg) le 17 décembre 1734.

Enseigne dans le régiment de Lowendal . . . . 21 mai 1748.
Deuxième lieutenant. . . . . 1er oct. 1756.
Premier lieutenant. . . . . 5 nov. 1758.
Incorporé dans le 62e régiment, alors Anhalt . . 1er mars 1760.
Nommé à une compagnie. . . . . 19 févr. 1766.
Capitaine commandant de grenadiers . . . . . 28 févr. 1778.
Major . . . . 20 mars 1778.
Lieutenant-colonel. . . . . 2 janv. 1783.
Colonel du 62e régiment . . . . 25 juill. 1791.
Maréchal de camp employé. . . . . 7 sept. 1792.
Lieutenant-général employé . . . . 28 oct. 1792.
Commandant en chef par intérim l'armée des Vosges. . . . . 2-14 [illegible] 1793.
Remercié (n'ayant pu être compris dans le travail du jour) . . . . 15 mai 1793.
Autorisé à prendre sa retraite. . . . . 10 niv. an III.

(Du 31 septembre au 1er octobre 1793 inclusivement, commandant en chef par intérim de l'armée du Rhin, en remplacement de Landremont.)

[redacted]

RUTTEMBERG (Ernest).

Né à Milan (duché de Courlande) le 25 janvier 1748.

Volontaire dans le régiment d'Alsace.
Sous-lieutenant . . . . 1er janv. 1767.
Sous-lieutenant de grenadiers. . . . . 1er juill. 1767.
Lieutenant . . . . 1er mai 1771.
Capitaine en 2e . . . . 29 mai 1778.
Capitaine commandant. . . . . 13 avril 1783.
Capitaine commandant de la compagnie de grenadiers. 8 juin 1787.
Lieutenant-colonel du 62e régiment d'infanterie . 25 juill. 1791.
Colonel de ce régiment. . . . . 26 oct. 1792.
Maréchal de camp employé. . . . . 8 mars 1793.

CHEVALLEAU de BOISRAGON (Jean-Armand).

Lieutenant en 2e dans le 44e régiment, ci-devant Orléans . . . . 20 mars 1745.
Lieutenant en 1er . . . . 18 mai 1746.
Capitaine. . . . . 1er sept. 1755.
Capitaine de grenadiers . . . . 1er juill. 1774.
Premier capitaine commandant le 2e bataillon . 20 juill. 1779.
Premier capitaine commandant . . . . 10 mai 1782.
Chevalier de Saint-Louis . . . . août 1781.
Retiré avec une pension de retraite de 1,900 fr., en date du . . . . 25 avril 1787.

A fait les campagnes de Flandre de 1745, 1746, 1747, 1748.

S'est trouvé aux batailles de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, aux sièges de Tournay, Berg-op-Zoom et fort Lillo.

A été blessé d'un coup de feu au travers du bras gauche à Raucoux et d'un coup de baïonnette à la main gauche à l'assaut de Berg-op-Zoom.

A fait les sept campagnes d'Allemagne où il s'est trouvé aux batailles d'Hastembeck, Corbac, Groningue, Johannisberg, Vil-

[redacted]

linghausen et Crevelt, aux sièges de Meppen et du château d'Alviethen.

S'est trouvé en outre à plusieurs affaires de postes et de détachements particuliers, ayant fait toute cette guerre aux volontaires et aux chasseurs. A pris les armes des premiers à l'époque de la Révolution en 89; fait un des généraux en chef de la garde nationale de Lille.

Nommé lieutenant-colonel en premier du 2e bataillon du Nord à sa formation le 1er septembre 1791.

A fait avec ses braves camarades la campagne de 1792 en Champagne, Ardennes et Belgique.

A fait avec eux aussi le siège de Namur.

Fait commandant temporaire de Lille	29 janv. 1793.
Colonel du 62e	8 mars 1793.
Général de brigade	15 mai 1793.

GUDIN (Claude-Louis).

Né à Auroux (Nièvre) le 22 mars 1753.

A servi dans la légion Saint-Victor en qualité d'officier, du	9 mai 1771.
Jusqu'au	10 juin 1772.
Entré dans la partie des aides le	10 févr. 1774.
Y a servi sans interruption jusqu'à la suppression en	1792.
Chef de bataillon au 2e bataillon de la Creuse, faisant partie de la 62e demi-brigade.	21 sept. 1792.
Chef de brigade (95e).	8 mess. an II.
Chef de brigade (62e).	8 févr. 1796.

A fait les campagnes de 1792-an IX inclusivement.

A reçu un coup de baïonnette en l'an V sur le devant de la main droite.

Blessé à l'affaire de la Trébbia, près Plaisance, 1er messidor an VII, d'un éclat d'obus à la cuisse droite.

A été retraité le.	26 germ. an XII.

PETIT (Pierre-Joseph).

Né à Essert (Haut-Rhin) le 21 juin 1752.

Soldat au 62e régiment d'infanterie, ci-devant Salm-Salm	1er mai 1767.
Caporal	6 mai 1773.
Sergent	10 août 1782.
Sergent-fourrier	17 sept. 1783.
Sergent-major	1er janv. 1791.
Sous-lieutenant	1er sept. 1792.
Lieutenant	6 sept. 1793.
Capitaine	6 pluv. an II.
Chef de bataillon	22 pluv. an II.
Chef de brigade	26 germ. an II.
Chef de la 99e	11 vent. an IV.
Colonel du 62e régiment	1er brum. an XII.
Membre de la Légion d'honneur	20 frim. an XII.
Officier de la Légion d'honneur	26 prair. an XII.

A fait en Corse les campagnes de 1768, 1769, 1770, celles de 1792 à l'an IX inclusivement.

Blessé d'un coup de feu le 6 germinal an VII devant Vérone (Italie), étant à son poste.

BRUNY (Jean-Baptiste).

Né à Lyon le 18 novembre 1769.

Engagé volontaire au régiment des Lyonnais (infanterie)	6 juin 1785.
Caporal	1er sept. 1789.
Caporal-fourrier	1er avril 1791.
Sergent	28 avril 1792.
Sergent-major	26 mai 1792.
Quartier-maître	1er sept. 1792
Capitaine à l'élection	12 janv. 1794.
Passé à la 34e demi-brigade à l'infanterie de ligne	21 mai 1794.

[redacted]

Agent supérieur chargé de l'incorporation des réquisitionnaires à l'armée du Rhin-et-Moselle.	18 juill. 1795.
A cessé ses fonctions	28 sept. 1795.
Nommé chef de bataillon à la 89e demi-brigade .	28 sept. 1795.
Passé à la 90e demi-brigade.	25 nov. 1798.
Passé à la suite de la 89e.	5 août 1799.
Colonel provisoire à Saint-Domingue par le capitaine général Rochambeau	14 sept. 1803.
Prisonnier de guerre à Saint-Domingue.	12 janv. 1804.
Rentré en France	18 sept. 1804.
Colonel provisoire au 82e régiment.	17 déc. 1804.
Colonel titulaire du 62e régiment pour prendre rang du 14 septembre 1803.	13 mai 1806.
Général de brigade employé au camp de Boulogne.	6 août 1811.
Employé au corps d'observation de l'Océan. . .	9 janv. 1812.
Employé au 3e corps de la Grande-Armée . . .	févr. 1812.
Commandant la place de Spandau.	3 mars 1813.
Employé au 1er corps de la Grande-Armée . . .	25 déc. 1813.
Employé dans la 23e division militaire	27 août 1814.
S'est démis de son commandement	21 avril 1815.
Mis à la disposition du général en chef de l'armée du Rhin	10 juin 1815.
Relevé de la retraite et mis à la disposition du gouverneur de la 23e division militaire. . . .	16 mars 1816.
Mis en non-activité	23 déc. 1816.
Commandant provisoire de la 17e division . . .	6 mai 1818.
Compris en qualité de commandant de la 17e division militaire dans le cadre de l'état-major général de l'armée.	30 déc. 1818.
Mis en disponibilité	9 déc. 1820.
Commandant la 1re subdivision de la 21e division militaire	14 avril 1821.
Commandant la subdivision des Pyrénées-Orientales.	26 févr. 1823.
Employé à la 8e division militaire du 3e corps de l'armée des Pyrénées.	4 avril 1823.
Disponible	23 déc. 1823.
Commandant la 1re subdivision de la 21e division militaire	22 janv. 1824.
Commandant la 2e subdivision de la 14e division militaire (Manche).	17 déc. 1828.

[redacted]

Commandant la 2e subdivision de la 21e division militaire (devenue 15e)	19 août 1829.
Disponible	19 août 1830.
Compris comme disponible dans le cadre d'activité de l'état-major général	22 mars 1831.
Retraité par ancienneté de service par ordonnance du	11 juin 1832.

Campagnes.

1792, 1793, 1794, armée du Rhin.
1795, 1796, armée du Rhin-et-Moselle.
1797, 1798, 1799, armée du Rhin.
1800, 1801, Batavie.
1802, 1803, 1804, Saint-Domingue et captivité.
1806, armée d'Italie et de Naples.
1807, 1808, 1809, 1810, armée de Naples.
1811, armée du camp de Boulogne.
1812, armée de Russie.
1813, armée de Saxe.
1814, armée de Corse.
1815, armée de France.
1823, armée des Pyrénées.

Blessures.

Blessé le 7 septembre 1812, à la Moscowa.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	4 janv. 1806.
Officier de la Légion d'honneur	23 oct. 1808.
Commandeur de la Légion d'honneur	2 sept. 1812.
Grand-officier de la Légion d'honneur	1er mai 1821.
Chevalier de Saint-Louis	20 août 1814.
Commandeur	23 mai 1815
Baron de l'Empire	en 1809.

[redacted]

REGNAULT (Jean).

Né à Chatoillenot (Haute-Marne) le 28 octobre 1763.

Entré au service comme commis aux aides. . .	1er janv. 1784.
Soldat au régiment de Hainaut (50e de ligne) . .	8 avril 1788.
Caporal	15 mars 1790.
Fourrier	12 juin 1790.
Sergent	4 mai 1792.
Adjudant-major capitaine au 8e bataillon du Var.	7 sept. 1792.
Capitaine de la compagnie auxiliaire à la 60e demi-brigade devenue 12e régiment de ligne. . . .	31 juill. 1795.
Chef de bataillon au 12e régiment de ligne . . .	14 janv. 1797.
Chef de bataillon au 92e régiment de ligne . . .	4 mars 1805.
Major au 62e régiment de ligne	27 oct. 1808.
Colonel du 62e régiment de ligne	12 juill. 1812.

Appelé à concourir à la formation de la légion de la Haute-Marne organisée le 1er février 1816.

Campagnes.

1792, 1793 et an II, armée d'Italie.
Ans III et IV, armée des Alpes.
Ans V et VI, armée d'Italie.
An VII, armée de Naples.
Ans VIII et IX, armée d'Italie.
Ans X, XI et XII, armée des côtes de l'Océan.
An XIII, armée de Hollande.
An XIV, 1806, Grande-Armée.
1807, 1808, armée d'Italie.
1809, Grande-Armée.
1810, armée de Naples.
1811, 1812, 1813, armée d'Espagne.
1814, armée de France (défense de Navarrenx).

[redacted]

RICARD (Jacques).

Né à Château-Arnoux (Basses-Alpes) le 13 septembre 1769.

Lieutenant au 1er bataillon des Basses-Alpes devenu 19e demi-brigade, puis 19e régiment . .	16 oct. 1791.
Capitaine au même régiment	27 juill. 1796.
Chef de bataillon au même régiment.	6 sept. 1808.
Major au 21e régiment de ligne	20 juill. 1811.
Colonel du 61e régiment de ligne	28 juin 1813.
Colonel du 62e régiment de ligne	1er juin 1815.
En demi-solde.	10 févr. 1816.
Mis en retraite pour ancienneté de service . . .	16 oct. 1821.

Campagnes.

A fait les campagnes de 1792, 1793, 1794, 1795, des Alpes.
Celles de 1796, 1797, 1798, Italie et Corse.
Celles de 1799, 1800, de Malte.
Celle de 1805, Hanovre.
Celles de 1805 (vendémiaire an IV), 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, Grande-Armée.
Celle de 1811, des côtes.
Celles de 1813, 1814, Grande-Armée.

Blessures.

Blessure de deux balles à la cuisse gauche, le 27 octobre 1799, dans une sortie de la garnison de Malte.

Blessures, dans l'île de Willhemsbourg, le 17 février 1814, d'un coup de feu à la jambe et d'un autre à la cuisse droite.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	15 juin 1804.
Officier de la Légion d'honneur	13 août 1809.
Chevalier de Saint-Louis	27 nov. 1814.

[redacted]

De SAINT-QUENTIN (Pierre).

Né à Bailleul (Nord) le 6 janvier 1781.

Soldat, 19e demi-brigade d'infanterie de ligne . .	7 mars 1801.
Caporal, 19e demi-brigade d'infanterie de ligne .	17 mars 1801.
Sergent, 19e demi-brigade d'infanterie de ligne .	11 avril 1801.
Sous-lieutenant, 6e compagnie de canonniers gardes-côtes (arrondissement de Marseille) . .	29 août 1801.
Sous-lieutenant en pied, 74e demi-brigade . . .	6 mars 1802.
Sous-lieutenant au 50e régiment d'infanterie de ligne.	29 sept. 1803.
Lieutenant au 50e régiment d'infanterie de ligne.	28 févr. 1806.
Lieutenant aide de camp du général Liger-Belair.	2 déc. 1806.
Capitaine aide de camp du général Liger-Belair.	13 févr. 1809.
Chef de bataillon, 6e régiment de voltigeurs. . .	3 févr. 1813.
Chef de bataillon aide de camp du général Liger-Belair	26 mai 1814.
Adjudant-major, 1er régiment de volontaires royaux à cheval de Vincennes.	14 mai 1815.
Colonel provisoire au 2e régiment des volontaires royaux du Nord.	10 juill. 1815.
Chef de bataillon au 6e régiment d'infanterie de la garde royale	23 oct. 1815.
Lieutenant-colonel de la ligne (breveté) de la garde royale	30 oct. 1816.
Lieutenant-colonel de la ligne (breveté) de la garde royale	6 juin 1821.
Colonel du 62e régiment d'infanterie de ligne . .	7 févr. 1823.
Autorisé à rentrer dans ses foyers avec solde de congé pour y attendre de nouveaux ordres . .	7 oct. 1830.

Campagnes.

An IX, côtes de la Méditerranée.
Ans X, XI, Saint-Domingue.
An XII, Batavie.
An XIII, camp de Montreuil.
An XIV, 1806, 1807, Grande-Armée.

[redacted]

1808, 1809, 1810, 1811, 1812, Espagne.

Prisonnier de guerre à l'affaire de la Fère-Champenoise le 25 mai 1814; rentré le 25 avril 1814.

1815, armée de Belgique.

Actions d'éclat.

S'est distingué dans toutes les occasions, et particulièrement à Eylau et Peterswald.

A la bataille de Lutzen, a sauvé avec sa compagnie deux pièces de canon qui allaient être prises par la garde du roi de Prusse.

Cet officier peut être mis au nombre des plus distingués de l'armée.

Blessures.

Un coup de feu au pied gauche à l'attaque du fort de la Crête à Pierrot, Saint-Domingue, le 1er mars 1802.

Un coup de feu à l'épaule gauche et un coup de pierre au genou droit au combat de Val-de-Peñas (Espagne), 6 juin 1808.

Forte contusion à l'épaule gauche, Dresde, 26 août 1813.

Forte contusion à l'aine gauche, Leipsick, 18 octobre 1813.

Contusion sur le cartilage xiphoïde ayant entraîné de la gêne dans les mouvements d'aspiration, Leipsick, 18 octobre 1813

Une balle à la partie postérieure et antérieure, jambe droite, même bataille.

Forte contusion à la tête, même bataille.

Trois coups de lance, dont deux au côté droit et l'autre à la partie supérieure et interne du bras droit, affaire de la Fère-Champenoise, 25 mai 1814.

Titres et décorations.

Baron . . . . 12 sept. 1809.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 14 mai 1807.

Officier de la Légion d'honneur . . . . 28 nov. 1813.

Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis . . . . 10 sept. 1814.

[redacted]

LÉVESQUES (Louis-Charles).

Né à Dieuze (Meurthe) le 22 août 1788.

Soldat, dépôt général des conscrits de la garde impériale	11 nov. 1808.
Soldat, 1er régiment de tirailleurs de la jeune garde	1er févr. 1809.
Soldat au régiment de grenadiers à pied de la garde impériale	1er févr. 1810.
Sous-lieutenant, 1er régiment de tirailleurs de la jeune garde impériale	27 avril 1811.
Lieutenant du même	10 oct. 1812.
Lieutenant adjudant-major, 4e régiment du même.	8 avril 1813.
Lieutenant aide de camp du général Michel	5 mai 1813.
Capitaine, rang de chef de bataillon de la ligne, régiment de grenadiers à pied de la vieille garde.	22 janv. 1814.
Capitaine, rang de chef de bataillon, corps royal des grenadiers à pied de France	1er juill. 1814.
Capitaine, rang de chef de bataillon, 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille garde impériale	19 avril 1815.
Capitaine, rang de chef de bataillon, 4e régiment du même	21 mai 1815.
Capitaine, rang de chef de bataillon, 1er régiment du même	1er juill. 1815.
Chef de bataillon, en non-activité	10 sept. 1815.
Chef de bataillon, légion départementale de la Lozère (devenue 10e de ligne, 17 novembre 1820)	15 mai 1816.
Chef de bataillon, 3e régiment d'infanterie de la garde royale	9 mars 1826.
Chef de bataillon, 4e régiment du même	22 mars 1826.
Lieutenant-colonel, 18e régiment de ligne	29 oct. 1828.
Colonel, 62e de ligne	8 oct. 1830.
Commandant de place de 1re classe à Lyon	12 juill. 1838.
Commandant de place de 1re classe à Brest	27 mai 1849.
Décédé	30 mars 1850.

[redacted]

Campagnes.

1809, Autriche.
1811, Espagne.
1812, Russie.
1813, Saxe.
1814, France.
1815, Belgique.
1823, 1824, 1825, 1826, Espagne.
Du 1er juin 1836-1837, Afrique.

Blessures.

Forte contusion au genou gauche, affaire de Paris, le 30 mars 1814.

Blessé, Waterloo, le 18 juin 1815.

Titres et décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	16 août 1813.
Officier.	3 oct. 1823.
Commandeur	27 avril 1834.
Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis	2 nov. 1823.
Autorisé par le roi à accepter et porter la décoration de chevalier de 2e classe de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne	29 sept. 1824.

LAFONTAINE (Joseph-Pierre).

Né à Moscou (Russie) le 21 mars 1792.

Naturalisé français par ordonnance royale du . .	20 mai 1808.
Élève, École militaire de Saint-Cyr.	30 mars 1809.
Élève-caporal.	3 sept. 1810.
Élève-sergent	23 sept. 1810.

[redacted]

Sous-lieutenant, 12e de ligne	19 mai 1811.
Lieutenant	23 sept. 1812.
Lieutenant, aide de camp du général Gérard . .	27 janv. 1813.
Capitaine, aide de camp du général Gérard. . .	28 sept. 1813.
Capitaine au 2e régiment d'infanterie de ligne. .	1er juin 1814.
Capitaine-adjudant (état-major général), 4e corps d'armée	31 mars 1815.
Capitaine en non-activité par suite du licenciement.	20 oct. 1815.
Capitaine, corps royal d'état-major	12 déc. 1818.
Capitaine, état-major de la 18e division militaire.	9 janv. 1819.
Capitaine, en disponibilité sur demande	15 janv. 1820.
Capitaine, réformé sans traitement.	31 juill. 1822.
(Rappelé à l'activité par ordonnance royale du 24 janvier 1832, rapportant celle du 31 juillet 1822, M. Lafontaine a été réintégré comme capitaine au corps d'état-major. Cet acte de réparation ayant pour but de le rétablir dans la plénitude de ses droits, il a été rappelé intégralement, par décision ministérielle du 29 janvier 1832, de la solde de disponible dont il jouissait au moment de sa mise en réforme sans traitement.)	
Capitaine, corps royal d'état-major	17 août 1830.
Chef de bataillon, état-major, 18e division militaire.	19 août 1830.
Chef de bataillon, aide de camp du maréchal Gérard	1er août 1831.
Chef de bataillon, 17e régiment d'infanterie légère.	12 janv. 1833.
Lieutenant-colonel, 22e régiment d'infanterie de ligne.	13 janv. 1833.
Lieutenant-colonel, 20e régiment d'infanterie légère.	18 janv. 1833.
Colonel, 62e de ligne.	9 mars 1837.
Maréchal de camp, disponible.	16 nov. 1840.
Maréchal de camp, mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie	20 nov. 1840.
Maréchal de camp, commandant la subdivision de Bône	24 févr. 1841.
Maréchal de camp, commandant le département de la Nièvre	30 déc. 1841.

[redacted]

Maréchal de camp, commandant la 4e subdivision de la 14e division à Tours . . . . 4 mai 1848.
Général de division, disponible . . . . 12 juin 1848.
Général de division, membre d'une commission spéciale chargée d'établir le tableau d'avancement au choix pour les nominations à faire en 1849 dans le corps d'état-major . . . . 5 oct. 1848.
Général de division, inspecteur général pour 1849 du 20e arrondissement d'infanterie. . . . . . 18 juin 1849.
Général de division, disponible . . . . 31 déc. 1849.
Général de division, inspecteur général pour 1850 du 5e arrondissement d'infanterie . . . . . . 5 juin 1850.
Général de division, membre du comité de l'infanterie. . . . . 21 déc. 1850.
Général de division, inspecteur général pour 1851 du 5e arrondissement d'infanterie . . . . . . 9 juin 1851.
Général de division, membre du comité d'état-major pour 1852 . . . . 13 sept. 1851.
Général de division, inspecteur général pour 1852 du 7e arrondissement d'infanterie . . . . . . 21 mai 1852.
Général de division, membre du comité d'état-major pour la session de 1853. . . . . 7 sept. 1852.
Général de division, inspecteur général pour 1853 du 15e arrondissement d'infanterie. . . . . . 27 mai 1853.
Général de division, commandant la 1re division d'infanterie du 3e corps d'armée du camp du Nord. . . . . 31 mai 1854.
Général de division, inspecteur général pour 1854 du 7e arrondissement d'infanterie . . . . . . 10 août 1854.
Général de division, commandant la 5e division d'infanterie du camp du Nord . . . . 22 nov. 1854.
Général de division, commandant la 4e division d'infanterie de l'armée de l'Est à Metz . . . . 1er mars 1855.
Général de division, inspecteur général pour 1855 du 5e arrondissement d'infanterie . . . . . . 30 juin 1855.
Général de division, commandant la 1re division d'infanterie de l'armée de Lyon . . . . 16 août 1855.
Général de division, inspecteur général pour 1856 du 13e arrondissement d'infanterie. . . . . . 28 juin 1856.
Général de division, commandant la division d'infanterie active à Carcassonne . . . . 5 août 1856.

[redacted]

Général de division, disponible . . . . 1er janv. 1857.
Placé dans la 2e section (réserve) du cadre de l'état-major général . . . . 22 mars 1857.
Décédé. 13 avril 1858.

Campagnes.

1811, 1812, 1813, Grande-Armée (Magdebourg).

1814, prisonnier de guerre à Leipsick le 17 octobre 1813; rentré en France le 12 avril 1814.

1815, Belgique.

1831, armée du Nord.

1832, 1833, Belgique (siège d'Anvers).

1837, 1838, Algérie.

1839 (du 5 mai au 6 août 1840), Algérie.

1840 (du 29 décembre au 8 août 1841), Algérie.

Actions d'éclat.

« Lors de la campagne de 1815, M. Lafontaine, ayant été envoyé par moi à la tête d'un bataillon pour la première attaque du village de Ligny, y fut grièvement blessé et eut un cheval tué sous lui. Le matin du même jour, 16 juin 1815, dans une reconnaissance que je fis avec mon état-major, en laissant mon escorte en arrière, nous fûmes chargés et enveloppés par un escadron de lanciers prussiens. Je courus personnellement les plus grands dangers, et c'est au courage de M. Lafontaine, qui tua celui des lanciers qui m'approchait le plus près, que je dus de n'être point blessé comme le général de Saint-Remy, mon chef d'état-major, qui reçut huit coups de lance. » (Extrait d'un certificat du maréchal Gérard.)

Un certificat délivré par le maréchal Gérard, en 1833, constate que le capitaine Lafontaine, envoyé par lui, alors général de division, aux avant-postes ennemis pour faire relever des blessés autrichiens abandonnés sur le champ de bataille le 17 octobre 1813, *a été retenu prisonnier contre le droit des gens* et malgré la réclamation des généraux Gérard et Macdonald.

Cité dans un rapport du maréchal Vallée, gouverneur général de l'Algérie, pour sa belle conduite au combat de l'Arba, où il commandait les troupes engagées le 13 décembre 1839.

Mis à l'ordre de la division de Constantine comme ayant bien

[redacted]

conduit l'expédition contre les Beni-Sak et les Beni-Ouelkan, le 5 février 1840.

Et remis à l'ordre de la division de Constantine pour sa brillante conduite dans les journées des 7, 8, 9, 10 et 11 mai à Aïn-Turck, contre les Kabyles, le 16 mai 1840.

Blessures.

Blessé le 16 juin 1815, à Ligny, d'un coup de feu, partie latérale et moyenne du côté gauche.

Blessé d'un coup de feu le 23 juin 1848 à la barricade du faubourg Saint-Denis à Paris.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	21 juin 1813.
Officier	13 nov. 1832.
Commandeur	15 févr. 1840.
Grand-officier	10 août 1853.
Autorisé à accepter et à porter les décorations de :	
1re classe de l'ordre Nichan Iftikar	8 mai 1851.
Chevalier de 3e classe de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand	23 août 1851.
Commandeur de l'ordre de Léopold de Belgique.	29 juin 1852.
Commandeur de 1re classe de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare de Sardaigne	17 mars 1856.

D'ALPHONSE (Jean-Baptiste-Simon-Paul-Arsène).

Né à Bonny (Loiret) le 27 février 1792.

Élève, École spéciale militaire Saint-Cyr	15 janv. 1810.
Sous-lieutenant, 106e de ligne	6 nov. 1812.
Lieutenant	21 avril 1813.
Capitaine	5 déc. 1813.
Capitaine, non-activité par suite du licenciement.	1er sept. 1815

[redacted]

Capitaine, légion départementale de la Vendée (8e régiment de ligne, 21 novembre 1820). . .	1er avril 1817.
Chef de bataillon, 13e régiment d'infanterie légère.	14 nov. 1827.
Lieutenant-colonel, 62e de ligne	9 mars 1837.
Colonel du même	26 nov. 1840.
Général de brigade.	2 déc. 1850.
Général de brigade, disponible	10 déc. 1850.
Général de brigade, commandant temporairement la 2e subdivision de la 13e division militaire (Bourges).	7 juin 1851.
Général de brigade, commandant la 1re brigade d'infanterie de la 3e division de l'armée de Paris.	24 déc. 1851.
Général de brigade, passé dans la 2e section (réserve) du cadre de l'état-major général. . . .	28 févr. 1854.
Décédé à Fontainebleau	14 févr. 1875.

Campagnes.

1813, 1814, Italie.
1815, armée des Alpes.
1823, Espagne.
Du 30 août 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842 (11 février), Afrique.
Décembre 1851, France.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	21 mars 1831.
Officier.	24 avril 1842.
Commandeur	25 juin 1849.
Autorisé par S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême à accepter et à porter la décoration de chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne. . . .	18 nov. 1823.

[redacted]

MONTÉNARD (Joseph-Auguste-Pierre).

Né à Toulon (Var) le 20 octobre 1797.

Mousse sur le vaisseau *Formidable* du 6 janvier 1803 au	23 janv. 1805.
Novice sur la flûte *Baleine* du 1er juillet 1809 au	29 sept. 1810.
Soldat, 5e régiment d'infanterie de la garde royale (engagé volontaire)	26 juin 1816.
Caporal, du même régiment	11 août 1816.
Fourrier	16 sept. 1817.
Sergent	19 août 1819.
Sergent-major	16 août 1820.
Sous-lieutenant, 55e d'infanterie de ligne	5 mars 1823.
Lieutenant, du même	19 oct. 1828.
Capitaine, du même	11 mai 1833.
Capitaine d'habillement, du même	2 mars 1839.
Major, 1er régiment d'infanterie légère	25 mars 1842.
Lieutenant-colonel, 17e régiment d'infanterie de ligne	8 juin 1848.
Colonel, 62e régiment de ligne	4 déc. 1850.
Général de brigade, état-major général, disponible	17 mars 1855.
Général de brigade, commandant la 1re brigade de la 2e division d'infanterie du corps de réserve de l'armée d'Orient	23 mars 1855.
Général de brigade, commandant la subdivision des Basses-Pyrénées et Landes	9 janv. 1856.
Général de brigade, placé dans la section de réserve à dater du	21 oct. 1856.

Campagnes.

(Pour mémoire), du 6 janvier 1803 au 23 janvier 1805, vaisseau *Formidable*.

(Pour mémoire), du 1er juillet 1809 au 29 septembre 1810, flûte *Baleine*.

1815, armée royale du Midi.

Du 18 juin 1832 au 3 août 1833, Afrique.

Du 5 août 1849 au 24 février 1850, Rome.

D'avril au 8 octobre 1855, Crimée.

[redacted]

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	9 août 1832.
Officier.	28 juill. 1848.
Commandeur.	10 août 1853.
Commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand (autorisation)	5 déc. 1850.
Chevalier compagnon de l'ordre britannique du Bain (autorisation).	26 avril 1856.
A reçu la médaille de Crimée.	

De PÉRUSSIS (Joseph-Henri-Louis-Étienne-Binde).

Né à Cavaillon (Vaucluse) le 9 mai 1799.

Sous-lieutenant provisoire au régiment Royal-Louis	21 sept. 1815.
Sous-lieutenant à la légion départementale de Vaucluse.	1er janv. 1816.
Sous-lieutenant à la légion départementale de Vaucluse pour prendre rang à partir de ce jour.	16 oct. 1816.
Sous-lieutenant au 18e d'infanterie légère. . . .	16 janv. 1821.
Sous-lieutenant au 50e d'infanterie de ligne . . .	3 mai 1823.
Lieutenant, du même	21 avril 1824.
Capitaine, du même.	1er mai 1832.
Major, 8e d'infanterie de ligne.	6 oct. 1841.
Lieutenant-colonel, 32e d'infanterie de ligne. . .	5 déc. 1850.
Colonel, 62e d'infanterie de ligne	21 mars 1855.
Colonel commandant de 1re classe de la place d'Oran.	12 juill. 1859.
Colonel commandant de 1re classe de la place de Vincennes	21 août 1861.
Admis d'office à faire valoir ses droits à la pension de retraite (décision impériale du 14 mai 1864), services comptés jusqu'au	19 mai 1864.

[redacted]

Campagnes.

Belgique, 1832.
Italie, 5 janvier 1851-9 novembre 1852
Embarqué à Toulon le 5 janvier 1851.
Débarqué à Civita-Vecchia le 7 janvier 1851.
Rentré en France le 6 novembre 1852.
Armée d'Orient, 1855, 1856.
Embarqué pour l'armée d'Orient le 26 mars 1855.
Débarqué à Constantinople le 4 avril 1855.
Embarqué pour la Crimée le 16 mai 1855.
Débarqué à Kamiesch le 16 mai 1855.
Embarqué pour la France le 7 juin 1856.
Débarqué à Marseille le 28 juin 1856.
Afrique, 1859, 1860, 1861.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	19 avril 1843.
Officier par décision du commandant en chef de l'armée d'Orient.	22 août 1855.
Confirmé par décret impérial	29 sept. 1855.
Commandeur de la Légion d'honneur	18 août 1858.
Autorisé par décret du prince, Président de la République, à accepter et à porter la croix de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand . . .	14 août 1852.
Autorisé à accepter et à porter la décoration de 3e classe de l'ordre du Medjidié de Turquie.	
A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée).	
Décoré de la médaille du Mérite militaire de Sardaigne.	

[redacted]

Baron AYMARD (Édouard-Alphonse-Antoine).

Né à Villemoustaussou (Aude) le 30 janvier 1820.

Élève, École militaire Saint-Cyr	15 nov. 1838.
Caporal	10 sept. 1839.
Sous-lieutenant, 19e régiment d'infanterie légère.	1er oct. 1840.
Sous-lieutenant, 9e bataillon de chasseurs à pied.	21 oct. 1840.
Lieutenant, 8e bataillon de chasseurs à pied. . .	16 déc. 1842.
Capitaine, 4e bataillon du même (rang de capitaine reporté au 9 avril 1846).	29 mars 1846.
Capitaine, 10e bataillon du même	13 août 1846.
Capitaine, 8e bataillon du même.	12 oct. 1848.
Capitaine, 2e régiment de la légion étrangère (pour prendre rang du 9 août 1846)	10 mai 1852.
Chef de bataillon, 64e de ligne	21 févr. 1854.
Chef de bataillon, 19e de ligne	14 mars 1854.
Chef de bataillon, 1er bataillon de chasseurs à pied.	10 août 1854.
Lieutenant-colonel, 43e de ligne	17 juill. 1855.
Lieutenant-colonel, 97e de ligne	3 oct. 1855.
Colonel, 62e de ligne.	6 sept. 1859.
Général de brigade, état-major général (rang du 12 août 1864), décret du	10 juill. 1864.
Général de brigade, commandant la 1re brigade de la 1re division d'infanterie du corps expéditionnaire du Mexique	17 août 1864.
Général de brigade, commandant la 2e brigade de la 2e division d'infanterie du camp de Châlons (du 8 mai au 1er septembre 1867).	27 mars 1867.
Général de brigade, commandant la 1re brigade de la 1re division du 1er corps d'armée à Paris.	16 août 1867.
Général de brigade, commandant la 1re brigade de la 1re division d'infanterie du 3e corps de l'armée du Rhin.	16 juill. 1870.
Général de division, commandant la 4e division d'infanterie du 3e corps de l'armée du Rhin. .	12 août 1870.
Même grade, prisonnier de guerre à Metz . . .	29 oct. 1870.
Même grade, rentré en France et disponible. . .	18 avril 1871.
Même grade, inspecteur général en 1872 du 26e arrondissement d'infanterie.	20 juill. 1872.

[redacted]

Même grade, inspecteur général en 1873 du 24e arrondissement d'infanterie.	18 août 1873.
Même grade, commandant le 16e corps d'armée à Montpellier	28 sept. 1873.
Même grade; réunira à son commandement le commandement supérieur des 10e et 11e divisions militaires (commandement territorial devenu 16e division militaire à la date du 16 août 1874).	14 oct. 1873.
Même grade; la dénomination de division militaire étant supprimée, ne conserve que le titre de commandant du 16e corps d'armée	2 juin 1875.
Même grade, maintenu dans le commandement du 16e corps d'armée.	28 sept. 1876.
Même grade, gouverneur militaire de Paris. . .	14 févr. 1878.
Même grade, inspecteur général en 1878 du régiment des sapeurs-pompiers de Paris.	27 mai 1878.
Général de division, inspecteur général en 1878 de l'École d'essai des enfants de troupe . . .	1er juin 1878.
Même grade, inspecteur général en 1879 du régiment des sapeurs-pompiers de Paris.	10 mai 1879.
Même grade, inspecteur de corps d'armée en 1879, conserve ses fonctions de gouverneur militaire de Paris	31 mai 1879.
Même grade, relevé de ses fonctions d'inspecteur de corps d'armée à dater du	23 févr. 1880.
Même grade, inspecteur général en 1880 du régiment des sapeurs-pompiers de Paris.	24 mai 1880.
Décédé à Paris	10 juin 1880.

Campagnes.

Du 6 janvier 1843 au 6 septembre 1851, Afrique.

Du 6 juin 1852 au 1er novembre 1853, Afrique.

Du 6 septembre 1854 au 9 décembre 1855, armée d'Orient.

Débarqué, rentrant en France, le 9 décembre 1855.

Du 4 septembre 1860 au 26 juin 1862, Rome.

Du 26 août 1862 au 9 avril 1867, Mexique.

Du 19 juillet 1870 au 28 septembre 1870, campagne contre l'Allemagne (armée du Rhin).

Prisonnier de guerre le 29 octobre 1870

Rentré de captivité le 18 avril 1871.

[redacted]

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 23 janv. 1848.
Officier. 27 déc. 1861.
Commandeur . . . . 12 mars 1866.
Grand-officier. . . . . 3 févr. 1875.
A reçu la médaille de Crimée.
A reçu la médaille du Mexique.
Décoration de 4e classe de l'ordre du Medjidié de Turquie (autorisation du 12 juin 1858).
Commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand (autorisation du 18 avril 1862).
Grand-officier de l'ordre mexicain de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe (autorisation du 31 mars 1868).
Commandeur de l'ordre de Léopold d'Autriche (autorisation du 31 mars 1868).

Citations.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique en date du 21 février 1864 (n° 5) comme ayant forcé, le 8 novembre 1863, avec un bataillon de son régiment, 500 cavaliers aux ordres de Bravo, commandant militaire de Tula pour Juarez, à battre en retraite devant lui avec une perte de 15 tués.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique en date du 10 juillet 1864 (n° 31) comme ayant assuré le succès de la journée au combat de Matéhuala, le 17 mai 1864, par sa décision et son coup d'œil.

Cité à l'ordre général (n° 15) du corps expéditionnaire du Mexique en date du 10 mai 1866, pour son intelligence et ses qualités militaires dans l'attaque et l'enlèvement du camp de Regalès, à Tinguerho, dans la nuit du 18 mars.

[redacted]

MARTIN (Jules).

Né à Tifleux (Haute-Marne) le 11 septembre 1819.

Élève, École spéciale militaire	10 nov. 1838.
Engagé volontaire	15 nov. 1838.
(Numéro de mérite à la sortie, 30.)	
Sous-lieutenant, 20e régiment d'infanterie	1er oct. 1840.
Lieutenant, du même	15 févr. 1844.
Capitaine, du même	1er mars 1847.
Capitaine adjudant-major, 74e	23 mai 1848.
Capitaine adjudant-major, 3e régiment de zouaves	23 févr. 1852.
Chef de bataillon, 74e régiment d'infanterie	6 avril 1855.
Chef de bataillon, 4e régiment de voltigeurs de la garde impériale	19 avril 1856.
Lieutenant-colonel, 2e régiment de zouaves	12 août 1861.
Colonel, 62e régiment d'infanterie (décret du 14 juillet)	12 août 1864.
Tué à l'ennemi d'un coup de boulet au combat de Majoma (Mexique)	21 sept. 1864.

Campagnes.

Du 8 avril 1852 au 13 avril 1854, Afrique.
Du 13 avril 1854 au 5 juin 1856, Orient.
1859, Italie.
Du 18 septembre 1861 au 3 septembre 1862, Afrique.
Du 4 septembre 1862, 1863, 1864, Mexique.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	19 mars 1855.
Officier	17 juin 1859.
A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Crimée).	
Autorisé par décret à accepter et à porter la décoration de 5e classe de l'ordre du Medjidié de Turquie	9 mai 1855.

[redacted]

Décoré de l'ordre de la Valeur militaire de Sardaigne . . . . 9 janv. 1857.
Et décoré une deuxième fois de cette médaille. . 16 janv. 1860.
A reçu la médaille d'Italie.
A reçu la médaille du Mexique.
Officier de l'ordre mexicain du Guadalupe . . . 15 août 1864.

TOURRE (Jean-François-Régis-Scipion).

Né à Ruoms (Ardèche) le 10 juillet 1825.

Élève, École spéciale militaire. . . . . 30 nov. 1844
A contracté un engagement volontaire. . . . . 27 mars 1845.
Caporal . . . . 28 août 1845.
Sergent . . . . 24 nov. 1845.
(Numéro de sortie de l'école, 38.)
Sous-lieutenant, 68e régiment de ligne . . . . . 1er oct. 1846.
Lieutenant, du même . . . . 18 déc. 1849
Capitaine, du même . . . . 30 déc. 1852.
Capitaine, 1er régiment de légion étrangère . . . 21 juill. 1854.
Capitaine au 1er régiment de la 1re légion étrangère . . . . 17 janv. 1855.
Capitaine adjudant-major, du même. . . . . . 9 juin 1855.
Chef de bataillon, 18e régiment de ligne . . . . 6 avril 1856.
Chef de bataillon, 95e régiment de ligne . . . . 19 août 1862.
Lieutenant-colonel, 3e régiment de zouaves . . . 16 mai 1863.
Colonel, 62e régiment d'infanterie . . . . 5 nov. 1864.
Colonel, 3e régiment de zouaves. . . . . 26 déc. 1864.
Mort dans un incendie à Mexico, en voulant sauver des zouaves de son régiment, dans la nuit du 3 au 4 mai 1865.

Campagnes.

Du 9 février 1850 au 2 septembre 1854, Afrique.
Du 3 septembre 1854 au 26 juin 1856, Orient.
Du 23 mai 1859 au 14 juin 1860, Italie.
Du 23 août 1862 au 4 mai 1864, Mexique.

[redacted]

Blessures.

Un coup de feu à l'épaule gauche au combat d'Inkermann (Crimée) le 5 novembre 1854.

Un coup de feu à l'épaule droite devant Sébastopol dans la nuit du 22 au 23 mai 1855.

Actions d'éclat.

Cité à l'ordre général de l'armée du 5 mai 1855, pour sa belle conduite au combat du 1er au 2 du même mois devant Sébastopol.

Cité comme s'étant particulièrement distingué pendant l'expédition sur Huejutla (Mexique) en août 1864.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	26 mai 1853.
Officier.	25 juill. 1863.
Autorisé par décret du.	26 févr. 1856.

à accepter et à porter la décoration de 5e classe de l'ordre du Medjidié.

A reçu la médaille anglaise de Crimée.

ROIG (Thomas-Jean-Joseph).

Né à Thuir (Pyrénées-Orientales) le 25 mars 1813.

Élève, École militaire de Saint-Cyr, engagé volontaire. . . . . (Numéro de sortie, 127.)	22 nov. 1831.
Sous-lieutenant, 16e régiment d'infanterie légère.	27 déc. 1833.
Sous-lieutenant, 67e régiment d'infanterie de ligne.	30 déc. 1833.
Lieutenant, du même	24 déc. 1837.
Capitaine, du même	2 mai 1845.
Capitaine adjudant-major, du même . . .	10 mai 1845.
Chef de bataillon, 67e régiment de ligne . . .	2 mars 1854.

[redacted]

Lieutenant-colonel, 47e régiment d'infanterie de ligne. 24 déc. 1858.
Colonel, 62e régiment d'infanterie de ligne . . . 26 déc. 1864.
Admis à la pension de retraite par décret impérial du. . . . . 6 juill. 1867.
Rayé ledit jour.

Campagnes.

Du 28 mai 1836 au 30 décembre 1841, Afrique.
Du 17 février 1865 au 14 avril 1867, Mexique.

Actions d'éclat.

Cité à l'ordre général de l'armée, le 23 juillet 1840, comme s'étant particulièrement distingué dans les combats d'Aïn-Turck (Algérie) du 6 au 15 mai 1840.

Cité à l'ordre général en date des 8 et 30 décembre 1860, pour avoir su, par ses habiles et énergiques dispositions, défendre à la fois la place de Mazatlan et le poste avancé de Palos Priétos contre les forces réunies de l'ennemi, le 12 septembre 1866.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 14 oct. 1856.
Officier. . . . . 18 oct. 1866.
A reçu la médaille du Mexique.

DAUPHIN (Joseph-Alexis).

Né à Han (Meurthe) le 4 avril 1817.

Élève, École militaire de Saint-Cyr. . . . . . . 16 nov. 1835.
Sous-lieutenant, 22e régiment d'infanterie de ligne. 1er oct. 1837.
Lieutenant, du même . . . . 27 déc. 1840.
Capitaine, du même . . . . 2 mars 1845.
Capitaine adjudant-major, du même. . . . . . 2 août 1845.

[redacted]

Capitaine, 1er régiment de grenadiers de la garde impériale . . . . 5 juill. 1854.
Capitaine adjudant-major, 1er régiment de voltigeurs de la garde impériale . . . . 5 août 1854.
Chef de bataillon, du même . . . . 31 mars 1855.
Lieutenant-colonel, 68e régiment d'infanterie de ligne . . . . 28 janv. 1860.
Colonel, 62e régiment d'infanterie de ligne . . . 3 juill. 1867.
Nommé général de brigade . . . . 3 mai 1875.
Général de brigade, commandant la 48e brigade d'infanterie (24e division, 12e corps) . . . . . 14 mai 1875.
Général de brigade ; réunira à son commandement actif celui des subdivisions de région de Brives et Bergerac . . . . 7 nov. 1876.
Général de brigade, commandant la 47e brigade d'infanterie (24e division, 12e corps) et la subdivision de région de Périgueux et de Bergerac, à Bergerac . . . . 31 mai 1878.
Général de brigade, admis dans la section de réserve par décision présidentielle du 13 mars 1879 à dater du . . . . 4 avril 1879.
Général de brigade, admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite par décision ministérielle du . . . . 10 avril 1879.

Campagnes.

Du 2 juillet 1839 au 13 juillet 1845 et du 15 novembre 1845 au 28 septembre 1846, Afrique.
Du 16 janvier au 16 mai 1855, Orient.
Du 30 avril au 3 août 1859, Italie.
Du 16 juillet 1870 au 28 octobre 1871, campagne contre l'Allemagne (armée du Rhin).
Prisonnier de guerre le 29 octobre 1870, à Metz.
Rentré en France le 16 avril 1871.

Blessures.

Coup de feu au bras gauche et plaie contuse par coup de feu à l'auriculaire droit, le 24 juin 1859, à la bataille de Solférino (Italie).

[redacted]

Coup de feu à la cuisse reçu le 31 août 1870, à Servigny, sous Metz.

Actions d'éclat.

Cité dans un rapport de M. le général Baraguey d'Hilliers comme s'étant fait remarquer dans les affaires qui ont eu lieu dans les environs de Collo du 14 au 20 avril 1843.

Cité dans un rapport de M. le général Bedeau comme s'étant fait remarquer, le 17 juin 1845, dans une razzia sur les Ouled-Insira et les Ouled-Yacoub.

A eu un cheval tué sous lui le 24 juin 1859 à Solférino.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	26 déc. 1852.
Officier.	17 juin 1859.
Commandeur.	20 avril 1871.

A reçu la médaille de la Valeur militaire de Sardaigne.

Autorisé à accepter et à porter la décoration de 2e classe de la Couronne de fer d'Autriche (autorisation du 31 mars 1868).

A reçu la médaille de Crimée.

A reçu la médaille d'Italie.

MAURAND (Pierre-Léon).

Né à Albi (Tarn) le 14 mars 1830.

Élève, École spéciale militaire.	3 déc. 1847.
Engagé volontaire.	21 avril 1848.
Élève d'élite.	24 avril 1848.
Caporal	3 déc. 1848.
Sergent.	6 avril 1849.
(Numéro de sortie, 48 sur 172.)	
Sous-lieutenant, 29e régiment d'infanterie. . . .	1er oct. 1849.
A suivi les cours de l'école normale de tir en . .	1856.
(Numéro de sortie, 1 sur 131; a obtenu le 1er prix d'ensemble et le 1er prix d'instruction.)	

[redacted]

Lieutenant, du même	12 sept. 1852.
Capitaine, du même	5 mai 1859.
Capitaine adjudant-major, du même	15 déc. 1860.
Capitaine, du même	10 juill. 1862.
Capitaine au 62e régiment	20 juill. 1862.
Capitaine adjudant-major au 62e de ligne	14 sept. 1863.
Chef de bataillon, en mission hors cadre pour commander le 7e bataillon de Cazadorès de Mexico	13 juill. 1866.
Lieutenant-colonel, du même, au titre mexicain	31 août 1866.
Chef de bataillon, rentré par suite de licenciement et maintenu en mission hors cadre	1er janv. 1867.
Chef de bataillon, 46e régiment d'infanterie	3 juill. 1867.
Chef de bataillon, 3e régiment provisoire d'infanterie	6 avril 1871.
Lieutenant-colonel, du même	22 juill. 1871.
Lieutenant-colonel du 103e régiment d'infanterie	1er mai 1872.
Colonel, 62e régiment d'infanterie	12 mai 1875.
Nommé général de brigade	30 mars 1881.
Général de brigade, commandant provisoirement la 58e brigade d'infanterie (29e division, 15e corps) et la subdivision de région d'Aix	12 avril 1881.
Relevé de son commandement provisoire et désigné pour commander une brigade active d'infanterie en Tunisie	28 avril 1881.
A la disposition du général commandant le corps d'occupation de Tunisie	9 mai 1882.
Disponible	29 janv. 1883.
Commandant la 47e brigade d'infanterie (24e division, 12e corps) et les subdivisions de Périgueux et de Bergerac	22 mars 1883.
Général de division, disponible	18 nov. 1887.
Général de division, commandant la 1re division d'infanterie (1er corps) et les subdivisions de région de Valenciennes, Cambrai, Avesnes	11 janv. 1887.
Membre du comité technique de l'infanterie	6 sept. 1893.
Commandant la 9e division d'infanterie (5e corps) à Paris (est maintenu au comité technique de l'infanterie)	28 sept. 1893.
Décédé à Paris	9 janv. 1894.

[redacted]

Campagnes.

Du 2 octobre 1861 au 25 août 1862, Italie, Rome.
Du 26 août 1862 au 14 mars 1867, Mexique.
Du 16 juillet 1870 au 5 avril 1871, Allemagne.
Prisonnier de guerre le 2 septembre 1870.
Rentré le 5 avril 1871.
Du 19 avril 1871 au 7 juin 1871, campagne à l'intérieur.
Du 28 avril 1881 au 3 janvier 1883, corps expéditionnaire de Tunisie.

Blessures.

Blessé d'un coup de feu à l'épaule droite, le 1er septembre 1870, à la bataille de Sedan.
Coup de feu à la région épigastrique, le 23 mai 1871, à Paris.

Actions d'éclat.

Cité à l'ordre général nº 15 (corps expéditionnaire du Mexique), le 18 mai 1866, pour avoir montré beaucoup de bravoure et d'intelligence aux combats de Presidio, les 19, 20 et 21 mars 1866.
Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique (nºˢ 31 et 32), le 8 octobre 1866, pour l'intelligence et l'énergie dont il a fait preuve au combat de Palos Priétos le 12 décembre 1866.
Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique (nº 61), le 31 décembre 1866, pour avoir fait preuve d'une grande énergie et s'être particulièrement distingué au combat du Callejo d'el Baron le 6 mai 1866.
A eu un cheval tué sous lui le 6 mai 1866 au combat d'el Baron (Mexique).

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	21 mai 1868.
Officier.	24 juin 1871.
Commandeur.	29 janv. 1883.
Grand-officier.	28 déc. 1889.

A reçu la médaille du Mexique.

[redacted]

Décorations étrangères.

Grand-officier de l'ordre du Nichan Iftikar, autorisation du . . . . 10 nov. 1881.
Grand-croix du même ordre, autorisation du . . 13 janv. 1888.

PRÉVOT (Jean-Charles-Jules).

Né à Avesnes (Nord) le 23 décembre 1827.

Enfant de troupe, 19ᵉ régiment d'infanterie de ligne . . . . 24 déc. 1839.
Enfant de troupe, 75ᵉ régiment d'infanterie de ligne . . . . 16 janv. 1841.
Soldat, 75ᵉ régiment d'infanterie de ligne, engagé volontaire . . . . 23 déc. 1845.
Caporal, du même . . . . 26 juill. 1846.
Caporal-fourrier, du même . . . . 11 juin 1847.
Sergent-fourrier, du même . . . . 21 oct. 1847.
Sergent, du même . . . . 3 mai 1848.
Sergent-fourrier, du même . . . . 19 août 1848.
Sergent-major, du même . . . . 14 janv. 1849.
Adjudant, du même . . . . 3 août 1850.
Sous-lieutenant, 15ᵉ bataillon de chasseurs à pied. 29 déc. 1853.
Sous-lieutenant, 22ᵉ bataillon de chasseurs à pied. 14 août 1855.
Lieutenant, du même . . . . 20 févr. 1856.
Lieutenant, en non-activité par suite de licenciement . . . . 19 avril 1856.
Lieutenant, 18ᵉ bataillon de chasseurs à pied . . 14 mai 1856.
Capitaine, 9ᵉ bataillon de chasseurs à pied . . . 10 janv. 1866.
Chef de bataillon, 47ᵉ régiment de marche . . . 26 oct. 1870.
Lieutenant-colonel, du même . . . . 17 nov. 1870.
Lieutenant-colonel, 47ᵉ régiment d'infanterie de ligne . . . . 12 juill. 1871.
Chef de bataillon, 89ᵉ régiment d'infanterie de ligne (12 déc. 1871) pour prendre rang du . . . . 26 oct. 1870.
Lieutenant-colonel, 96ᵉ régiment d'infanterie de ligne . . . . 18 mai 1876.

[redacted]

Colonel, 62e régiment d'infanterie de ligne . . . 9 avril 1881.
Admis à la pension de retraite par décret du . . 27 mai 1887.

Campagnes.

Du 10 juin 1856 au 5 novembre 1857, Afrique.
Du 29 avril 1859 au 30 mai 1860, Italie.
Du 31 août 1862 au 11 juillet 1866, Mexique.
Du 20 février 1868 au 24 septembre 1870, Rome.
Du 3 octobre 1870 au 18 mars 1871, campagne contre l'Allemagne.
1er février 1871, prisonnier de guerre.
Du 1er février au 18 mars, interné en Suisse.
18 mars 1871, rentré.
Du 23 mars au 4 avril 1871, à l'intérieur (Marseille).

Blessures.

Contusion légère à la jambe gauche par suite d'un éclat d'obus à Puebla (Mexique) le 14 avril 1863.

Action d'éclat.

Cité à l'ordre général du corps expéditionnaire du Mexique n° 133, le 23 avril 1863, pour s'être particulièrement distingué le 19 avril 1863 devant Puebla.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 12 août 1862.
Officier. 28 mars 1885.
A reçu la médaille d'Italie.
A reçu la médaille du Mexique.
Chevalier de l'ordre impérial du Guadalupe. . . 27 janv. 1866.
Chevalier de Pie IX . . . . 21 janv. 1887.

[redacted]

RENOUARD (Jean-Constant-Edmond).

Né à Romorantin (Loir-et-Cher) le 23 avril 1836.

École spéciale militaire	16 janv. 1855.
Caporal	1er sept. 1855.
Sergent	1er nov. 1855.
Sous-lieutenant, 62e régiment d'infanterie	1er oct. 1856.
Sous-lieutenant, école d'application d'état-major	1er janv. 1857.
Lieutenant, corps d'état-major	19 janv. 1859.
Lieutenant stagiaire au 18e régiment d'infanterie de ligne	21 janv. 1859.
Lieutenant stagiaire au 6e régiment de hussards	24 janv. 1861.
Lieutenant, aide de camp du général Montfort	27 déc. 1862.
Capitaine de 2e classe, état-major de la division de cavalerie du camp de Châlons	27 mai 1864.
Capitaine de 2e classe, état-major de la 7e division militaire	20 août 1864.
Capitaine, aide de camp du général Sol	13 déc. 1865.
Capitaine, aide de camp du général Bonnemains	14 sept. 1866.
État-major de la 11e division militaire	14 août 1869.
Disponible	4 juill. 1871.
État-major de la 19e division militaire	4 août 1871.
Capitaine de 1re classe, détaché comme aide de camp du général Bonnemains, inspecteur général	3 juill. 1872.
Capitaine de 1re classe, état-major général du 8e corps d'armée	1er nov. 1873.
Capitaine de 1re classe, état-major général du 8e corps d'armée (section active)	3 oct. 1874.
Capitaine de 1re classe, état-major général du ministre de la guerre	15 janv. 1878.
Chef d'escadron, cabinet de M. le général chef d'état-major général	4 avril 1878.
Chef d'escadron, état-major général du ministre de la guerre	15 janv. 1879.
Chef d'escadron, état-major du 9e corps d'armée	2 févr. 1880.

Passé avec son grade dans l'arme de l'infanterie, et mis provisoirement hors cadre en conservant sa position actuelle, application de la loi du. . 20 mars 1880.
État-major du 9e corps d'armée (section active). 11 avril 1881.
Chef de bataillon, état-major général du ministre de la guerre (cabinet de M. le général chef d'état-major général). . . . . 21 nov. 1881.
Chef de bataillon, 97e régiment d'infanterie de ligne, maintenu comme détaché à l'état-major général du ministre de la guerre (4e bureau) . 18 mars 1884.
Lieutenant-colonel, 2e régiment d'infanterie de ligne. 12 juill. 1884.
Lieutenant-colonel, 62e régiment d'infanterie de ligne. 29 juill. 1885.
Colonel, du même. . . . . 22 juill. 1887.
Chef du 2e bureau de l'état-major général . . . 26 janv. 1888.
Chef du 3e bureau de l'état-major général . . . 17 mai 1889.
Général de brigade . . . . 21 juill. 1891.
Sous-chef de l'état-major général . . . . 5 nov. 1891.
Commandant de l'École supérieure de guerre. . 27 mai 1895.
Général de division . . . . 28 sept. 1895.
Chef d'état-major général. . . . . 2 sept. 1898.
Commandant le 11e corps d'armée. . . . . . . 4 nov. 1898.

Campagnes.

1859, 1860, Italie.
1870, 1871, Allemagne.
2 septembre 1870, prisonnier de guerre.
20 mars 1871, rentré.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 20 août 1870.
A reçu la médaille d'Italie . . . . 1er oct. 1859.
A reçu la médaille de la Valeur militaire de Sardaigne. . . . . 23 mars 1860.
A reçu la décoration de commandeur de l'ordre de François-Joseph d'Autriche. . . . . 10 mai 1879.
Officier de la Légion d'honneur . . . . 8 mars 1882.
Commandeur . . . . 31 juill. 1893.

[redacted]

CORD (Théodore).

Né à Florac (Lozère) le 4 février 1833.

Élève, École spéciale militaire (engagé volontaire).	12 nov. 1852.
Caporal	1er sept. 1853.
(Numéro de mérite obtenu à la sortie de l'École : 154 sur 279.)	
Sous-lieutenant, 39e régiment d'infanterie	1er oct. 1854.
Lieutenant, du même	20 nov. 1855.
Capitaine, du même	21 mars 1863.
Capitaine, 1er régiment de grenadiers de la garde impériale	7 août 1867.
Capitaine adjudant-major, du même	22 déc. 1868.
Capitaine adjudant-major du 62e régiment de marche	3 déc. 1870.
Capitaine adjudant-major, 12e bataillon de marche.	23 déc. 1870.
Chef de bataillon, 74e régiment de marche	25 déc. 1871.
Chef de bataillon, 74e régiment d'infanterie	»
Chef de bataillon, 52e régiment d'infanterie	16 janv. 1872.
Capitaine, 55e régiment d'infanterie	29 janv. 1872.
En non-activité	14 mars 1872.
Capitaine, 88e régiment d'infanterie	13 juill. 1872.
Chef de bataillon, 81e régiment d'infanterie	8 oct. 1875.
Lieutenant-colonel, 47e régiment d'infanterie	13 mai 1885.
Colonel, 62e régiment d'infanterie	29 mars 1889.
Admis à la pension de retraite par décret du	14 févr. 1893.

Campagnes.

1854, 1855, Orient.
1870, 1871, Allemagne.
29 octobre 1870, prisonnier de guerre.
19 novembre 1870, rentré.
1871, campagne à l'intérieur.

[redacted]

Blessures.

Blessé aux reins par un éclat de bombe à l'assaut de la tour de Malakoff (Crimée) le 18 juin 1855.

Blessé par un coup de feu à la région sacrée à l'assaut de la tour de Malakoff le 18 juin 1855.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	5 sept. 1870.
Officier.	12 juill. 1890.
A reçu la médaille de l'ordre turc du Medjidié. .	13 août 1857.
A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre.	

De POURQUERY de PÉCHALVÈS (Henry).

Né à Nîmes le 7 août 1842.

Élève, École spéciale militaire.	12 nov. 1861.
Sergent-fourrier, École spéciale militaire	1er oct. 1862.
Sous-lieutenant, 3e régiment de zouaves	1er oct. 1863.
Lieutenant, régiment étranger.	15 août 1866.
Lieutenant, 64e régiment d'infanterie.	10 avril 1867.
Capitaine, du même	23 avril 1872.
Capitaine, 76e régiment d'infanterie	23 avril 1872.
Capitaine adjudant-major, du même	30 mars 1875.
Capitaine, du même	24 janv. 1879.
Chef de bataillon, 139e régiment d'infanterie . .	10 juill. 1880.
Chef de bataillon, 30e bataillon de chasseurs à pied.	29 juill. 1885.
Lieutenant-colonel, 15e régiment d'infanterie . .	11 juill. 1889.
Lieutenant-colonel, 81e régiment d'infanterie . .	7 févr. 1890.
Lieutenant-colonel, 17e régiment d'infanterie . .	12 sept. 1892.
Colonel, 91e régiment d'infanterie	29 déc. 1892.
Colonel, 62e régiment d'infanterie	18 févr. 1893.
Général de brigade.	30 avril 1898.

[redacted]

Campagnes.

1864, 1867, Mexique.
1870, 1871, Allemagne.
1882, 1888, Afrique.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur . . . . 13 janv. 1879.
Officier. . . . . 30 déc. 1895.
A reçu la médaille du Mexique.

MÉNÉTREZ (Jean-Baptiste-Charles).

Né à Belfort (Haut-Rhin) le 16 juillet 1847.

Engagé volontaire . . . . 14 oct. 1867.
Élève, École spéciale militaire. . . . . 16 oct. 1867.
Caporal, École spéciale militaire. . . . . 1er oct. 1868.
(Numéro de mérite obtenu aux examens de sortie de l'École : 40 sur 259 élèves.)
Sous-lieutenant, 67e régiment d'infanterie de ligne. 1er oct. 1869.
Lieutenant, du même . . . . 24 août 1870.
Lieutenant, 54e régiment d'infanterie de marche. 1er déc. 1870.
Lieutenant, 54e régiment d'infanterie de ligne. . 1er juill. 1871.
Capitaine, 82e régiment d'infanterie de ligne . . 13 mai 1873.
Capitaine, 54e régiment d'infanterie de ligne . . 10 juill 1873.
Capitaine adjudant-major, du même. . . . . . 11 oct. 1875.
Capitaine instructeur, École spéciale militaire, mis hors cadres. . . . . 17 août 1876.
Capitaine, 131e régiment d'infanterie. . . . . . 11 oct. 1881.
Capitaine de 1re classe, du même . . . . 12 déc. 1881.
Détaché à la section technique de l'infanterie au ministère de la guerre du 13 avril 1886 au . . 7 oct 1887
A fait partie de la commission chargée de procéder à la revision du règlement sur les manœuvres de l'infanterie en . . . . 1886.

[redacted]

A fait partie d'une commission chargée d'élaborer une instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat en	1887.
Chef de bataillon, 129e régiment d'infanterie . .	1er oct. 1887.
Major	1er oct. 1887.
Chef de bataillon (désigné en 1891 et 1892 pour interroger sur l'instruction militaire d'infanterie les élèves de 1re division de l'École spéciale militaire).	27 oct. 1890.
Chef de bataillon, 91e régiment d'infanterie. . .	27 févr. 1892.
Chef de bataillon, 10e bataillon de chasseurs à pied.	29 déc. 1892.
Lieutenant-colonel, 54e régiment d'infanterie . .	24 déc. 1894.
Attaché à la maison militaire du Président de la République, décision ministérielle du.	24 avril 1895.
Lieutenant-colonel, 104e régiment d'infanterie, maintenu dans ses fonctions	19 mai 1895.
Lieutenant-colonel, 86e régiment d'infanterie, id.	7 sept. 1897.
Colonel, 62e régiment d'infanterie, id.	16 avril 1898.
Colonel, 60e régiment d'infanterie, id.	11 juill. 1898.

Campagnes.

Du 19 juillet 1870 au 23 mars 1871, Allemagne.
Du 3 avril au 7 juin 1871, à l'intérieur (armée de Versailles).

Blessures.

Coup de feu à l'avant-bras gauche à la bataille de Spickeren (Moselle) le 6 août 1870.

Décoration.

Chevalier de la Légion d'honneur	20 nov. 1872.

[redacted]

BONNEAU (Louis)

Né à Wissembourg le 7 juillet 1851.

Élève, École spéciale militaire	22 oct. 1868.
Sergent, École spéciale militaire	10 oct. 1869.
Sergent-fourrier, École spéciale militaire	2 avril 1870.
Sous-lieutenant, 4e régiment d'infanterie	15 juill. 1870.
Lieutenant, du même	12 sept. 1870.
Capitaine, du même	2 nov. 1874.
Capitaine, professeur de géographie et d'histoire à l'École militaire des sous-officiers d'infanterie	11 déc. 1874.
Capitaine, École supérieure de guerre	26 nov. 1878.
Capitaine, 4e régiment d'infanterie	1er nov. 1880.
Capitaine, état-major du 8e corps d'armée	13 oct. 1881.
Capitaine, état-major du 8e corps d'armée (section active)	30 nov. 1883.
Capitaine, École supérieure de guerre, professeur adjoint du cours d'histoire militaire, de stratégie et tactique générale	14 nov. 1884.
Chef de bataillon, 64e régiment d'infanterie	1er juill. 1887.
Chef de bataillon, École supérieure de guerre (hors cadre)	1er juill 1887.
Chef de bataillon, 45e régiment d'infanterie	3 juin 1893.
Chef de bataillon, maintenu à l'École supérieure de guerre jusqu'au	1er juill. 1893.
Lieutenant-colonel, 37e régiment d'infanterie	26 déc. 1893.
Colonel, 62e régiment d'infanterie	10 juill. 1898.

Campagnes.

Allemagne du 19 juillet 1870 au 5 août 1871.
Prisonnier de guerre du 28 octobre 1870 au 5 avril 1871

[redacted]

Blessures.

Coup de feu au bras gauche et contusion au côté gauche, le 31 août 1870, à la bataille de Noisseville.

Décorations.

Chevalier de la Légion d'honneur	8 oct. 1889.
Officier d'académie	25 juill. 1892.

[redacted]

TABLE DES MATIÈRES

[redacted]

TROISIÈME PARTIE

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1803-1815)

QUATRIÈME PARTIE

62e RÉGIMENT D'INFANTERIE (1823-1899)

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

ayant successivement occupé le 62e rang

Régiment de	Schomberg	de	1674	à 1675
—	Provence		1675	1678
—	Gréder (jeune)		1678	1687
—	Piettemont		1687	1750
—	Vivonne		1750	1762
—	Stuppa (jeune)		1762	1771
—	Kœnigsmarck		1771	1775
—	Montaud		1775	1776
—	Amiral		1776	1790
—	Salm-Salm		1790	1791

Berger-Levrault & Cie

[redacted]

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995



[redacted]







